MÉMOIRES

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE ORIENTALES

PAR

M. J. DE GOEJE.

N⁰. 1.

Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn et les Fatimides.

LEIDE. — E. J. BRILL.
1886.

MÉMOIRES

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE ORIENTALES.

MÉMOIRES

D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE ORIENTALES

PAR

M. J. DE GOEJE.

N°. 1.

SECONDE EDITION.

LEIDE. — E. J. BRILL.
1886.

MÉMOIRE

SUR LES

CARMATHES DU BAHRAÏN ET LES FATIMIDES

PAR

M. J. DE GOEJE.

LEIDE. — E. J. BRILL.
1886.

J'ai publié en 1862 un *Mémoire sur les Carmathes du Bahraïn* comme premier numéro d'une série de travaux sur l'histoire et la géographie orientales, que je me proposais de donner successivement. Deux ans après, ce mémoire a été suivi d'un autre, sur le *Fotouh aç-Châm* attribué à Abou Ismâïl al-Baçri; puis d'un troisième, sur la *Conquête de la Syrie*. De nombreuses occupations m'obligèrent alors à abandonner pour le moment mon projet. Mais des circonstances plus favorables me permettent de reprendre maintenant l'exécution de mon plan et comme les trois numéros parus sont épuisés depuis quelques années déjà, je crois bien faire en présentant au public une seconde édition du premier mémoire: elle est considérablement augmentée et, si je ne me fais illusion, améliorée. J'ai l'intention de réimprimer les deux suivants dès que j'aurai trouvé le temps de les remanier, puis de publier d'autres mémoires, que j'ai donnés dans différents journaux ou qui se trouvent encore en portefeuille.

Je saisis cette occasion pour exprimer ma vive reconnaissance à ceux qui m'ont procuré les manuscrits dont j'avais besoin pour cette étude, spécialement à M. Ch. Schefer et à MM. les directeurs des bibliothèques de Paris, de Gotha et de Berlin; à mon ami M. le professeur Van de Sande Bakhuyzen, qui m'a aidé à faire les calculs astrologiques et qui a enrichi mon travail de plusieurs tables de haute valeur; enfin, à mon cher confrère M. Chauvin, de Liège, qui a eu la bonté de corriger mon style.

d. G.

LES CARMATHES DU BAHRAÏN ET LES FATIMIDES.

Rien n'égala la rapidité étonnante avec laquelle les Arabes conquirent le monde au premier siècle de l'Hégire, si ce n'est celle de la décadence de leur domination dans la dernière moitié du troisième et la première du quatrième siècle. Une seule ville avait vu naître la puissance qui réunit l'Orient et l'Occident sous un même sceptre, et ce fut à une seule ville avec son territoire que se réduisit alors cet empire gigantesque. Les causes de ce prompt démembrement se trouvent dans le caractère même de la conquête et dans le mode d'administration de ce grand corps; cependant, mieux encore que la puissance toujours croissante des gardes turques et l'insignifiance des khalifes, le germe dissolvant le plus efficace a été un pouvoir formidable, qui, secte obscure à son apparition, devint bientôt une dynastie et finit par conquérir toute la partie occidentale du khalifat.

Ce fut une haine invétérée contre les Arabes et l'Islamisme et une ambition sans bornes qui, vers le milieu du troisième siècle de l'Hégire, suggérèrent à un certain Abdallah ibn Maïmoun, oculiste (Caddâh de profession

et Perse d'origine, un projet aussi étonnant par la hardiesse et le génie qu'il mit à le concevoir que par la sûreté et la vigueur dont il fit preuve en l'exécutant.

»Relier dans un même faisceau les vaincus et les conquérants; réunir dans une même société secrète, dans laquelle il y aurait plusieurs grades d'initiation, les libres penseurs, qui ne voyaient dans la religion qu'un frein pour le peuple, et les bigots de toutes les sectes; se servir des croyants pour faire régner les incrédules et des conquérants pour bouleverser l'empire qu'ils avaient fondé; se former enfin un parti nombreux, compact et rompu à l'obéissance, qui, le moment venu, donnerait le trône, sinon à lui-même, du moins à ses descendants, telle fut l'idée dominante d'Abdallah ibn Maïmoun; idée bizarre et audacieuse, mais qu'il réalisa avec un tact étonnant, une adresse incomparable, et une profonde connaissance du cœur humain"[1]).

Pour parvenir à ce but, on inventa un ensemble de moyens qu'on peut, à juste titre, qualifier de sataniques; on se fondait sur tous les côtés faibles de l'homme, présentant la dévotion aux croyants, la liberté ou même la licence aux étourdis, la philosophie aux esprits forts, des espérances mystiques aux fanatiques et des merveilles à la masse. Ainsi, encore, on donnait aux Juifs un Messie, aux Chrétiens un Paraclet, aux Musulmans un Mahdi et, enfin, une théologie philosophique aux partisans du paganisme perse et syrien. Et on mit ce système en œuvre avec un calme et une résolution qui excitent notre éton-

1) Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, III, p. 8 et suiv.

nement, et qui, si l'on pouvait oublier le but, mériteraient notre plus vive admiration.

Un exposé complet de ce projet et de l'exécution qu'il a reçue devrait embrasser non seulement toute l'histoire des khalifes fatimides, mais encore celle des Ismâïlîs ou Assassins, si fameux lors des Croisades. Toutefois notre intention n'est pas de faire ce travail: nous nous bornerons à examiner la fondation de cette secte; à prouver que les Fatimides et les Carmathes ne font qu'un à proprement parler; et à raconter l'histoire des Carmathes en Orient jusqu'au commencement du cinquième siècle Et même en limitant ainsi notre sujet, nous ne pouvons espérer être complet. En le traitant pour la première fois en 1862 sous le titre plus restreint de: »les Carmathes du Bahraïn", nous disions que les fragments importants de l'ouvrage du Chérif Akhou Mohsin, rapportés par l'excellent Sylvestre de Sacy dans l'introduction de son *Exposé de la religion des Druzes*, étaient jusqu'à ce jour notre source unique pour la connaissance du projet d'Ibn Maïmoun et, que malgré les nombreux détails que nous donnaient sur son exécution de Sacy, Weil et Defrémery et qu'ils avaient tirés de diverses chroniques, les informations étaient encore insuffisantes. A ces documents nous ajoutions deux morceaux très-précieux d'Ibn Haucal, qui se trouvent maintenant dans notre édition de cet auteur (pages 21—23 et 210 et suiv.), et des passages recueillis dans différents ouvrages. Depuis ce temps nos matériaux se sont accrus d'un travail de notre ami Guyard, dont la science déplore la perte, les »*Fragments relatifs à la doctrine des Ismaélîs*" (1874); d'une »*Geschichte der Fatimiden-Chalifen*" par M. Wüsten-

feld (1881), et d'un rapport très-important de Nâcir ibn Khosrau consigné dans le »*Sefer Nameh*, *relation du voyage de Nassiri Khosrau*" (1881), si parfaitement traduit par M. Schefer. En outre, nous-mêmes nous avons trouvé des détails qui répandent quelque lumière sur plus d'un point resté obscur. Mais la réserve volontaire des partisans les mieux informés de la doctrine des Carmathes et les mensonges systématiques de leurs adversaires, qui, à force d'être racontés et repétés, ont pris une apparence de vérité, en l'absence surtout de rapports dignes de foi, font qu'il est à présent encore impossible de donner autre chose et plus qu'une esquisse. Nous ne nous étendrons d'ailleurs sur les faits que dans le cas où nos prédécesseurs ne les ont pas traités ou ne les ont traités que d'une manière insuffisante; dans le cas contraire, nous passerons sans beaucoup nous y arrêter.

Ibn Khallicân raconte [1]) que lorsque Moïzz, quatrième khalife fatimide, fit en 362 (973) son entrée dans la capitale de l'Egypte, le chef de la famille des Alides lui demanda quelle était son origine. Moïzz promit de lui donner une réponse satisfaisante dans un entretien particulier. Lorsqu'ils furent seuls, le prince tira son épée du fourreau et dit: »voilà ma généalogie" et, répandant autour de lui des poignées de pièces d'or, il ajouta: »Et voilà ma noblesse". De Slane doute de l'authenticité de ce récit, parce que Moïzz était trop prudent, dit-il, pour

1) Ed. Wüstenfeld n 349, traduct. de Slane II, 47.

anéantir ainsi les prétentions de sa maison au khalifat; et il ajoute que le livre auquel Ibn Khallicân l'a emprunté contient d'ailleurs des inexactitudes. Ibn Khallicân lui-même avait déjà remarqué que le chef de la famille des Alides dont il est question dans ce récit était mort depuis 14 ans; mais il présume qu'on a substitué un nom célèbre à celui d'une personne inconnue [1]). En tout cas, il est indubitable que Moïzz n'a pas fait une semblable déclaration dans une séance publique. Il se peut pourtant que la chose ait eu lieu dans une entrevue secrète avec les principaux Alides. La généalogie de la maison d'Alî avait été enregistrée exactement par les chefs de la famille et leurs assertions avaient été officiellement reconnues bonnes [2]). Ils avaient donc quelque droit de demander comment Obaïdallah, bisaïeul de Moïzz, descendait de Mohammed ibn Ismâïl ibn Djafar l'Alide, et il est probable qu'ils ne se contentaient pas de ce que Moïzz leur racontait sur les trois imâms mystérieux, Abdallah ar-Ridhâ (l'agréable à Dieu), Ahmed al-Wafî (le parfait) et Hosaïn at-Takî (le pieux). La réponse du prince à cette question était donc parfaitement *ad rem.* Quoi qu'il en soit, l'anecdote caractérise nettement la situation. Entre l'épée et la bourse, il n'était pas possible d'exprimer publiquement dans l'empire des Fatimides un doute sur l'exactitude de leur généalogie.

Mais il est contraire au bon sens de voir, avec Macrîzî [3]),

1) Comp. Wüstenfeld, *Fatimiden*, p. 119, note 1.
2) Voyez p. e. Tabarî III, 364, l. 8—10.
3) Ed. de Boul. I. 348 *infra*, trad. par de Sacy, *Chrest.* 2e éd. II, 90 et *Introduction* p. 250 et suiv.

dans un semblable acquiescement officiel des Alides d'Afrique une preuve de l'authenticité de cette origine; ou, encore, de vouloir, comme Macrîzî et Ibn Khaldoun [1]), la trouver dans cette circonstance que le khalife Motadhed aurait, quelque temps avant sa mort, reconnu dans Obaïdallah un homme dangereux. Bèrounî a bien raison de dire [2]) que, malgré cette reconnaissance des Alides d'Occident, la fausseté des prétentions fatimides n'est restée un secret pour personne. Nous n'attacherons pas trop d'importance à l'acte solennel dressé en 402 à Bagdad et signé par quelques Alides notables, dans lequel on déclara que la famille d'Obaïdallah n'appartenait pas à la maison du prophète [3]), ni à cet autre dressé en 444 [4]); mais c'est un fait bien remarquable que ni les Abbasides ni les Omayades d'Espagne n'ont jamais reconnu la généalogie des Fatimides, bien qu'ils n'aient, en aucune occasion, révoqué en doute la légitimité d'autres prétendants alides, au nombre desquels il y en avait d'assez importuns ou d'assez dangereux, tels que les princes du Tabaristân en Orient et ceux de Fèz en Occident. On dit que Moïzz, le quatrième des khalifes fatimides, envoya une lettre outrageante à Abdarrahmân III. Celui-ci la renvoya avec cette note écrite en marge: »Vous nous con-»naissez; vous pouvez donc nous injurier (c'est-à-dire »faire des satires sur nos aïeux). Si nous vous connais-

1) *Prolégomènes*, trad. de Slane, I, 45.
2) Ed. Sachau p. 39, l. 19 et suiv.
3) De Sacy, *Chrest.* II, 96; *Introd.* p. 253 et suiv.; Ibn Khaldoun, *Prolég.* I, 44; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 197 et suiv.
4) Wüstenfeld, *Fatim.* p. 238.

»sions, nous vous répondrions"[1]). Ibn al-Djauzî raconte précisément le contraire[2]): d'après lui, Hacam, fils d'Abdarrahmân III, aurait écrit à Azîz, fils de Moïzz, une lettre dans laquelle il l'insultait, lui et sa famille, prétendant qu'il se vantait d'une fausse origine et que l'auteur de sa race était al-Caddâh, le *Bâtinî* ou partisan de l'interprétation allégorique du Coran. La lettre commençait par ce vers: »Ne sommes-nous pas les fils de »Merwân, dans quelque condition que la fortune nous »place, ou quelques vicissitudes du sort qui nous at»teignent?"

Azîz ayant pris connaissance de cet pièce répondit:

»Si un enfant naît parmi nous, la terre l'applaudit »et les *minbars* (chaires) tressaillent de joie.

»Vous nous connaissez et vous nous injuriez. Si nous »vous connaissions, nous vous répondrions par une satire."

Hacam étant mort en 366 et Azîz n'étant monté sur le trône qu'en 365, il est clair que cette correspondance pourrait seulement avoir eu lieu en 365. Mais la fin, qui vient bien à sa place comme réponse d'Abdarrahmân III, est ridicule dans l'autre récit; car on ne peut pas raisonnablement douter de l'origine légitime des Omayades d'Espagne. Voilà pourquoi je considère tout ce récit comme inventé pour remplacer l'autre; en même temps, je vois dans ce fait la preuve de l'authenticité de cet autre.

Nous avons toute raison d'attacher beaucoup plus d'importance à ce qui eut lieu en 370 entre Adhad ad-

1) Thaâlibî dans Roorda, *Gramm. arab.* 2e éd., *Chrest.* p. 24.
2) Man. d'Oxford, Bodl. 679 (Uri), sous l'an 376.

daula, le sultan bouïde de Bagdad, et Azîz. Adhad, comme son père Moïzz addaula, favorisait les opinions des Chîites. Lorsqu'en 369 Azîz fit parvenir à Adhad addaula une lettre dans laquelle il se qualifiait de descendant du prophète, celui-ci y répondit poliment, mais convoqua les principaux Alides de Bagdad, de Basra et de Coufa, pour s'informer auprès d'eux de l'origine des Fatimides. Ceux-ci déclarèrent unanimement qu'ils n'étaient pas de la maison d'Alî; en outre, on examina toutes les généalogies et tous les documents de la famille dans les archives de Bagdad, et on ne trouva aucune preuve de la prétendue filiation rattachant les Fatimides à Mohammed ibn Ismâïl. Adhad addaula envoya alors un ambassadeur à Azîz pour le sommer de lui prouver comment il descendait du prophète, le menaçant d'une invasion en Egypte s'il ne pouvait satisfaire à cette demande. Là-dessus Azîz fit faire un arbre généalogique, qui n'arriva pas à la cour parce que l'ambassadeur fut tué en retournant à Bagdad, mais qui fut répandu partout. Puis Adhad addaula donna l'ordre de brûler tous les écrits des Fatimides et fit des préparatifs pour une expédition en Egypte, qui, toutefois, n'eut pas lieu [1]).

Mais la preuve de fausseté de la prétendue origine alide résulte surtout des hésitations que montrent les partisans des Fatimides quand ils veulent combler la lacune qui existe entre Obaïdallah et Mohammed ibn Ismâïl [2]). Ainsi, l'auteur du *Dastour al-monaddjimîn* [3]), ad-

1) Wüstenfeld, *Fatim.* p. 142 et suiv. et p. 5.
2) Comp. Djamâl addîn dans Wüstenfeld, *Fatim.* p. 5.
3) Man. de M. Schefer, f. 333 v.; dans l'Appendice, je donne quelques

mirateur ardent des Fatimides, raconte que Mohammed ibn Ismâïl, qui se serait réfugié dans l'Inde pour se soustraire aux persécutions de Hâroun ar-Rachîd, avait six fils: Djafar, Ismâïl, Ahmed, Hosaïn, Alî et Abdarrahmân; mais il lui est impossible de nous apprendre lequel d'entre eux était l'imâm. Il dit seulement que les trois imâms mystérieux, ar-Ridhâ, al-Wafî et at-Takî, succédèrent à Mohammed ibn Ismâïl. Cependant, au témoignage de presque tous les généalogistes, le fils de Mohammed ibn Ismâïl, dont Obaïdallah descendrait, était Abdallah, qui ne figure pas dans cette énumération. Et Tabarî [1]), parlant d'un chef des Carmathes de Syrie qui voulut aussi se faire passer pour descendant d'Abdallah fils de Mohammed ibn Ismâïl, écrit que: „Mohammed ibn Ismâïl n'a pas eu de fils de ce nom, à ce qu'on dit". Dans la généalogie des Alides composée par Obaïdallî [2]) on ne donne comme fils de Mohammed ibn Ismâïl qu'Ismâïl, Djafar et, suivant quelques-uns, Yahya. C'est seulement d'Ahmed, fils d'Ismâïl II, que l'auteur nomme des descendants, qui habitent le Magrib, mais qui, sans aucun doute, n'ont rien de commun avec les Fatimides. Quant à ceux-ci, impossible d'en trouver trace dans le livre. Dans un autre ouvrage généalogique, dont de Sacy a publié un extrait [3]), on fait descendre les Fatimides de Mohammed ibn Ismâïl par son fils Djafar.

---

extraits de ce manuscrit. — Je saisis cette occasion pour prier M. Schefer de bien vouloir agréer mes remerciements sincères pour la libéralité avec laquelle il a mis à ma disposition les trésors de sa bibliothèque.

1) III, 2218, l. 12.

2) Man. de Leide 686 (Catal. II, 168).

3) *Chrest.* II, 95.

Djafar ibn Mohammed avait, d'après ce livre, trois fils: Ismâïl, Hasan et Mohammed al-Habîb (le bien-aimé). C'est de ce dernier qu'Obaïdallah serait le fils. La même assertion se trouve aussi chez Ibn Khaldoun [1]). M. Wüstenfeld a donné dans son histoire des Fatimides [2]) une table dans laquelle on peut voir de combien de manières différentes on a rattaché la généalogie au nom de Mohammed ibn Ismâïl.

Autre argument: nous croyons devoir insister sur ce fait que peu de temps après l'avènement d'Obaïdallah, la légitimité de ses droits à l'imamat fut mise en doute par celui-là même qui avait fait la fortune de sa dynastie, Abou Abdallah, ainsi que par ses deux principaux partisans en Irâk [3]), et que déjà du vivant d'Obaïdallah, le poète Ibn al-Monaddjim [4]) accuse le dâï (missionnaire) de s'être donné pour l'imâm et d'occuper sa place. Aussi, même en Egypte, les satires ne manquent-elles pas [5]). Dans le même ordre d'idées que ce qui précède, il faut encore remarquer que beaucoup de défenseurs de l'origine alide se voient forcés ou bien d'insérer le nom d'Abdallah ibn Maïmoun dans la liste généalogique, ou bien d'admettre une parenté par les femmes, et que, dans les livres saints des Druzes, on convient sans réserve qu'Obaïdallah descend d'Ibn Maïmoun al-Caddâh [6]).

---

1) De Sacy, *Introd.* p. 66 note 2.

2) P. 13.

3) Je veux parler de Carmath et d'Abdân. Comp. provisoirement de Sacy, *Introd.* p. 197.

4) Wüstenfeld, *Fatim.* p. 4; de Sacy, *Introd.* p. 439.

5) De Sacy, *Introd.* p. 254.

6) De Sacy, *Introd.* p. 67 et *Exposé* I, 35, 84.

Ibn al-Athîr [1]) trouve une forte preuve de la légitimité dans un poëme attribué au Chérîf ar-Ridhâ (359—406), dans lequel cet auteur nomme le khalife d'Egypte son parent. Mais ce poëme ne se trouve pas dans le diwân d'ar-Ridhâ et on ne nous dit pas quand il aurait été écrit. S'il est authentique, il faut qu'ar-Ridhâ l'ait composé dans sa jeunesse, parce que, d'après le récit, ce n'est pas lui, mais son père qui a dû comparaître devant le khalife Câhir pour se justifier; cependant cette conjecture même est invraisemblable, car Câhir, dont le règne avait commencé en 381, éleva, dès 388, ar-Ridhâ à la dignité importante de chef des Alides [2]). Ibn al-Athîr [3]) ne place cette nomination qu'en 403; mais il nous semble que cela est inexact, attendu qu'il fut nommé pendant la vie de son père pour le remplacer: or celui-ci mourut en 400. C'est un fait incontestable que son père ne croyait pas à la légitimité de l'origine des Fatimides. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à observer son attitude en 359 [4]). Certes, on ne pourra pas admettre que, lorsqu'en 402 ar-Ridhâ signait le manifeste dont il a été question plus haut, il cédait à la contrainte. S'il avait voulu reconnaître les Fatimides et se réunir à eux, il en aurait bien trouvé les moyens, et sans aucun doute, il eût été reçu en Egypte avec les plus grands honneurs. Nous croyons donc que tout le récit d'Ibn al-Athîr doit être considéré comme faux.

---

1) VIII, 18.
2) Ibn Khallicân éd. Wüstenfeld n. 678, p. 85.
3) IX, 170.
4) Ibn al-Athîr VIII, 451, l. 1.

Mais si, comme nous l'avons vu, il n'y a que confusion chez les partisans de l'origine alide, par contre, nous parvenons assez bien à accorder les relations éparses que nous possédons sur la famille d'Abdallah ibn Maïmoun al-Caddâh avec la généalogie qui fait descendre Obaïdallah de lui. Les sourdes menées de cette famille se poursuivaient aussi secrètement que possible et l'asile où se cachait le chef n'était connu que de quelques fidèles. Ce ne fut que lorsque Obaïdallah parut en public que tout le monde se demanda qui il était. Tabarî qualifie toujours Obaïdallah d'Ibn al-Basrî (fils du Basrien), et peut-être a-t-il regardé comme exacte la réponse de ceux qui disaient que c'était „Obaïdallah, fils de Mohammed, fils d'Abdarrahmân le Basrien [1])." Çoulî [2]), qui écrivait quelques années plus tard, dit avoir appris d'Alî ibn Sirâdj l'Egyptien, savant versé dans tout ce qui concerne la Chîa (les Alides), qu'Obaïdallah était fils d'Abdallah ibn Sâlim de la ville d'Ascar Mocram, et descendant de Sindân, préfet de police et client de Ziyâd. Sâlim, son grand père, fut mis à mort par le khalife al-Mahdî en punition de son athéisme. Mais selon d'autres, dit Çoulî, le grand père d'Obaïdallah s'établit chez les Banou Sahm, famille de la tribu de Bâhila [3]), et par là il semble vouloir dire que le renseignement d'Ibn Sirâdj ne saurait être admis

1) *Bayân* 1, 157, l. 4 a f.

2) Chez Arîb, man. de Gotha, f. 75 v. et Hamadzânî, Supplém. de la chron. de Tabarî, man. de Paris, Supplém. 744 bis (Catal. 1, 282), f. 13 r.

3) Comp. de Sacy, *Introd.* p. 445.

sans réserve. Il est un point où ces données s'accordent avec les détails plus exacts obtenus plus tard, à savoir le fait que son grand père était originaire d'Ascar Mocram en Khouzistân et qu'il séjourna temporairement à Basra. C'est un passage du *Fihrist* [1]), emprunté à l'ouvrage d'Ibn Razzâm où Akhou Mohsin a également puisé ses informations, qui nous donne ces renseignements avec le plus de détails. Maïmoun ibn Daïçân [2]) al-Caddâh (l'oculiste) demeurait à Couradj al-Abbâs [3]) dans le voisinage de Basra. Qu'il ait été contemporain d'Abou 'l-Khattâb, tué vers l'an 145, comme Ibn Schaddâd [4]) le raconte dans son Histoire du Magrib et de Cairawân, c'est ce qu'il est impossible d'admettre d'après la chronologie; tout au plus cela pourrait-il être vrai de Daïçân. En effet, il faut placer le commencement des opérations d'Abdallah ibn Maïmoun au milieu du troisième siècle [5]), comme nous le verrons

---

1) P. 186 et suiv.

2) Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 16 v., nomme le père de Maïmoun Amr ou Çadâk (ابن عمرو وقيل ابن صداق). Je n'ai pas retrouvé ce renseignement chez d'autres auteurs.

3) Au lieu de قورح il faut lire قورج. Ce mot signifie *canal* et est probablement dérivé du mot persan كوره. Il était aussi en usage à Bagdad, comme on le voit dans Yâcout IV, 198 et Ibn Sérapion, man. du Musée brit., f. 38, 39. Le lieu dont il s'agit dans le texte est mentionné par Tabarî III, 1868 et 1978.

4) Ibn al-Athîr VIII, 21; Nowaïrî chez de Sacy, *Introd.* p. 440 et suiv.

5) M. Weil (*Chalifen* II, 502, note) le conteste et place la naissance d'Abdallah vers l'an 140 environ. Cependant, selon lui aussi (p. 503, 505), Ahmed, fils d'Abdallah, était grand-maître vers 275. L'*isnâd* suivant, pris dans un recueil de traditions man. de Leide 355 (Catal. IV, 65) f. 96 r, l. 16, en dit plus qu'une longue dissertation: (334—430) رواه ابو نعيم رحمه
عن يحيى بن صاعد حدثنا احمد بن شيبان حدثنا عبد الله

bientôt et comme de Sacy l'avait déjà supposé [1]). On a dit que Maïmoun était Daïsanite, c.-à.-d. disciple de la doctrine de Bardesane et, encore, que la secte des Maïmounîya aurait été nommée d'après lui; mais la première de ces affirmations semble être uniquement une conjecture fondée sur le nom de son père et, quant à l'autre, c'est une pure invention. Pour en venir à celui qui fut le véritable inventeur du projet gigantesque dont nous avons parlé, Abdallah fils de Maïmoun, nous savons qu'il s'établit à Ascar Mocram. Il y possédait deux maisons, qui se trouvaient dans un quartier de la ville nommé Sabât abî-Nouh et qui furent démolies quand il dut quitter le ville. On ignore jusqu'à quelle époque lui et son fils y ont demeuré. Selon le *Fihrist* [2]), Abdallah se serait réfugié longtemps avant l'année 261 à Basra, où il aurait trouvé un asile dans la famille d'Akîl ibn abî Tâlib; puis il se serait rendu à Salamia en Syrie, d'où il aurait organisé la prédication de sa doctrine dans le pays de Coufa.

Ce récit est pourtant en opposition avec ce que nous lisons dans le *Fihrist* [3]) et avec ce qui nous est affirmé par

---

ابن ميمون القداح عن شهاب بن خراش عن عبد الملك بن عمير عن ابن عباس رضهما. Or, Ahmed ibn Schaïbân possédait aussi des traditions de Çâlih, fils de Mihrân ibn abî Omar, qui mourut en 188 (Abou 'l-Mahâsin I, 530), et qui se trouvait, d'après cet *isnâd*, à un degré d'Abou No'aïm; à deux, d'après un autre (chez Abou No'aïm, Histoire d'Ispahân, man. de Leide 568, I f. 48). L'examen de cet *isnâd* nous amène donc au résultat obtenu par de Sacy.

1) *Introd.* p. 67, 165.

2) P. 187. Comp. de Sacy, *Introd.* p. 445.

3) P. 188.

d'autres [1]), à savoir, que le principal soutien d'Abdallah était un secrétaire du prince Ahmed ibn Abdalazîz ibn abî Dolaf à Caradj, nommé Mohammed ibn al-Hosaïn et surnommé Dendân (ou Zaïdân [2]). Comme Ahmed ibn Abdalazîz ne monta sur le trône qu'en 265 [3]) et que le susdit secrétaire a eu une entrevue à Ascar Mocram avec Ibn Caddâh, c.-à-d. Abdallah ou son fils, lorsqu'il fut envoyé à Bagdad avec une mission importante de la part de Hammâwaïh, ministre d'Ibn abî Dolaf, il est évident que le départ d'Ascar Mocram doit s'être effectué après cette année. Il est probable que la mission de Dendân a eu lieu cette même année ou bien en 266. Ibn abî Dolaf avait subordonné son entière soumission au gouvernement de Bagdad à des conditions que le khalife ne voulut pas accepter. Voilà pourquoi il se rapprocha en 266 d'Amr ibn al-Laïth [4]). En conséquence, les troupes du khalife firent de 266 à 268 trois tentatives pour réduire Ibn abî Dolaf [5]). En 273 Ibn abî Dolaf avait de nouveau passé du côté du khalife, puisqu'il combat cette année Amr ibn al-Laïth [6]). On pourrait donc placer après l'an

1) De Sacy, *Introd.* p. 442; Ibn al-Athîr VIII, 21 et suiv.

2) Guyard (*Journ. as* 1877, I, 333, note 4) affirme que Dendân est une corruption de Zaïdân, mais sans donner de motifs à l'appui de son opinion. La leçon de Dendân me semble au contraire préférable. Ibn al-Djauzî, (man. de M. Schefer, f. 16 v.), parle d'un descendant du roi Behrâm Gour qui aurait été l'auteur ou le fauteur du mouvement anti-arabe organisé par Abdallah ibn Maïmoun. Peut-être a-t-il en vue ce même personnage. — J'ai donné le texte d'Ibn al-Djauzî dans l'Appendice.

3) Tabarî III, 1929; Ibn al-Athîr, VII, 227, l. 1. Il mourut en 280.

4) Tabarî III, 1937.

5) Tabarî III, 1940, 1967, 2024.

6) Tabarî III, 2112.

268 les négociations avec le khalife. Toutefois ceci est en soi peu vraisemblable, et le devient encore moins, quand on sait (comme on le prouvera plus tard) que le séjour d'Ibn Caddâh à Ascar Mocram ne peut s'être prolongé beaucoup au delà de 270.

Il est donc clair que le quartier général d'Ascar Mocram ne peut avoir été abandonné avant 261. En même temps il est certain que la prédication dans le pays de Coufa avait déjà commencé vers le milieu du troisième siècle. Si, comme Loth l'a conjecturé [1]), Kindî, qui écrivait vers l'an 255, a déjà entendu parler d'Abdallah ibn Maïmoun, ce fait constituerait une preuve décisive. Mais nous n'en avons pas besoin. Car déjà à l'époque où le chef fameux de l'insurrection des esclaves dans l'Irâk méridional était au comble de sa puissance, donc avant 267, les Carmathes avaient une force assez considérable (Tabarî III, 2130), et ceci vient confirmer le texte du *Fihrist* (p. 187 l. 12 et suiv.) qui nous apprend que la mission d'Irâk était organisée dès l'an 261.

Quant à cette prédication dans le pays de Coufa, nous en avons deux relations, qui se trouvent toutes les deux dans l'introduction à l'*Exposé de la religion des Druzes* par de Sacy. La première (*Introduction* p. 168 et suiv.) est celle d'Akhou Mohsin (ou de sa source, Ibn Razzâm); elle se lit aussi, quant à l'essentiel, dans le *Fihrist*. Je l'indiquerai par la lettre A. La seconde (*Introduction* p. 171 et suiv.), que je désignerai par la lettre

1) Dans son traité intitulé „Kindî als Astrolog'', *Morgenländische Forschungen*, p. 307.

B, est en réalité celle de Tabarî (III, 2124 et suiv.) et celui-ci la tient d'une personne qui avait assisté à l'interrogatoire du beau-frère de Zicrwaïh le Carmathe par Mohammed ibn Daoud ibn al-Djarrâh. Toutes deux s'accordent à dire que le missionnaire était originaire de l'Ahwâz: dans la relation A il se nomme Hosaïn. Selon cette relation il s'établit à Coss Bahrâm, selon B dans le Nahraïn. Il est possible que les deux relations soient exactes, parce que le Nahraïn est un district du Bihkobâdz supérieur [1]). Une grande partie de cette contrée appartenait à al-Haiçam al-Idjlî, dont on parle déjà en 250 comme d'un homme influent (Tabarî III, 1520) et qui, en 267 (*ibid.* 1996) et en 269 (*ibid.* 2040), est encore puissant. Dans la relation B, le nom de Hamdân ne se rencontre pas; mais Tabarî ajoute immédiatement que Mohammed ibn Daoud ibn al-Djarrâh avait dit à quelqu'un que le voiturier qui accueillit le missionnaire s'appelait Hamdân et avait le surnom de Carmath. La relation B porte »qu'on le nommait (c'est-à-dire le missionnaire) Carmîtha du nom de celui qui lui avait accordé l'hospitalité; qu'ensuite on adoucit ce nom et qu'on prononça Carmath'', mais c'est là, sans contredit, un malentendu. Les deux relations s'accordent à dire que le missionnaire gagnait sa vie à surveiller les plantations de dattes et qu'il logeait chez Hamdân Carmath. Selon la re-

1) Voyez ma note sur Tabarî III, 2124. La leçon Nahraïn est confirmée par le beau manuscrit d'Ibn Machkowaïh de la collection de M. Schefer. Il est regrettable que de Sacy p. 167 (voyez note 2) ait omis quelques noms de places avoisinantes; ils auraient pu conduire à une détermination plus exacte.

lation A il meurt; d'après la relation B, il part pour la Syrie après avoir nommé Hamdân Carmath grand-dâï (chef de la mission); ensuite, on n'entend plus parler de lui. Il n'est point du tout impossible que ce missionnaire, Hosaïn, ait été un des fils d'Abdallah ibn Maïmoun et qu'il se soit rendu à Salamia après l'organisation de la mission dans l'Irâk. Et cette conjecture viendrait confirmer la supposition que cette organisation doit être placée en 250 ou à-peu-près; car le fils de Hosaïn ibn Abdallah ibn Maïmoun, qui se nomma d'abord Saʾîd, puis Obaïdallah le Mahdî, est né à Salamia en 259 ou en 260 [1]). Dans la relation de Tabarî nous ne trouvons au sujet du missionnaire que quelques mots: »un homme, venant du Khouzistân, arriva dans le pays de Coufa." Akhou Mohsin, au contraire, dit qu'il fut envoyé de Salamia par Ahmed, le fils d'Abdallah ibn Maïmoun. De Sacy (*Introd.* p. 166) fait son récit dans les termes suivants: „Abdallah, fils de Maïmoun, obligé de fuir successivement d'Ahwaz et de Basra, s'était, comme nous l'avons dit (comp. *Introd.* p. 71), réfugié à Salamia en Syrie. Il mourut dans cette ville, et son fils Ahmed devint après lui le chef suprême de la secte des Ismaëlis. Celui-ci, qui demeurait aussi à Salamia, envoya de là dans l'Irâk un de ses daïs, nommé *Hosein Ahwazi.*" De Sacy place la prédication en l'an 274 [2]); mais cette date doit être fausse. Quant au reste, nous avons vu

1) *Kitâb al-Oyoun*, man. de Berlin, f. 69 r.; Ibn Khallicân, trad. de Slane II, 78 et suiv; comp. *Bayân*, I, 214 et suiv.

2) P. 166. L'indication de l'année 264 qui se trouve p. 171 paraît n'être qu'une faute d'impression.

plus haut qu'on ne peut mettre le départ du grand-maître d'Ascar Mocram avant 266, et comme il n'a pas quitté cette place volontairement, je crois pouvoir le faire descendre après 270: en effet, avant la répression de l'insurrection des esclaves, il n'y avait pas moyen de penser à poursuivre des sociétés secrètes, vu surtout le désordre extrême qui régnait alors dans le Khouzistân. Du reste, il est difficile de déterminer jusqu'à quel point cette relation est vraie. Je suis convaincu que l'organisation de la secte des Carmathes dans l'Irâk ne peut avoir été dirigée de Salamia. Si le missionnaire Hosaïn est le père d'Obaïdallah, comme je l'ai supposé plus haut, la mention du nom d'Ahmed ibn Abdallah dans ce récit n'est pas exacte. Cette substitution de nom provient probablement de ce qu'en 274 Ahmed était réellement grand-maître à Salamia. Sans le savoir positivement, je crois vraisemblable qu'Abdallah ibn Maïmoun est mort à Ascar Mocram. D'après le *Fihrist* il a eu pour successeur d'abord son fils Mohammed, et, après la mort de celui-ci, Ahmed. Il est permis de penser que cet Ahmed était le chef qui a vécu quelque temps à Basra et qui se trouvait vers 266 à Coufa d'où il organisa la mission du Yémen [1]); et encore que c'est lui

1) De Sacy, *Introd.* p. 255 et 445 et suiv.; Ibn al-Athîr VIII, 22; *Dastour al-monaddjimîn* dans l'appendice. Il est très-probable que Mohammed al-Habîb avec lequel Abou Abdallah avait eu un entretien avant de partir pour le Yémen (Ibn Khaldoun, *Prolég.* trad. de Slane, II, 216) n'est autre qu'Ahmed lui-même. L'auteur du *Dastour al-monaddjimîn* lui donne le titre de *çâhib at-thohour* litt. „l'homme de la publicité", probablement parce qu'il prépara l'apparition du Mahdî.

qui a séjourné temporairement à Bagdad [1]). Peut-être est-il identique avec Ahmed al-Caiyâl [2]) qui publia sur l'imamat un livre que le célèbre Râzî († 320) a réfuté [3]). Dans le récit de Nowaïrî [4]) nous lisons que »Ahmed étant mort, Hosaïn se rendit à Salamia, où se trouvaient de grandes richesses». Mais je crois que c'est là une erreur; la vérité, c'est qu'Ahmed se rendit à Salamia quand Hosaïn, le père d'Obaïdallah, fut mort. Celui-ci paraît avoir été le véritable chef, qui devait, en temps opportun, se présenter au peuple comme étant le Mahdî, descendant de Mohammed ibn Ismâïl. On peut parfaitement lui appliquer, ainsi qu'à Ahmed, les paroles suivantes de Nowaïrî: »Celui-ci était doué de tous les talents qui conviennent à la cour des rois, mais celui qui résidait à Salamia prétendait être *le légataire*, *le maître de la chose* à l'exclusion de tous les autres descendants de Caddâh."

Mais Nowaïrî entend par »celui-ci" Abou Chalaghlagh, qu'il nomme Mohammed fils d'Ahmed ibn Abdallah ibn Maïmoun, de même que, chez lui, Hosaïn est également fils de cet Ahmed. Jusqu'à quel point cette assertion est-elle exacte? De même que chez Nowaïrî, nous lisons dans Macrîzî [5]) qu'Ahmed ibn Abdallah

1) De Sacy, *Introd.* p. 451. Obaidallah aussi avait été à Bagdad. Lors de son entrée à Caïrawân il dit, en effet, à Abou Abdallah que la vue de la foule lui rappelait Bagdad, *Kit. al-Oyoun* man. de Berlin f. 69 r.

2) Chahrastânî-Haarbrücker II, 412; Kremer, *Die herrschenden Ideen des Islams* p. 196, note.

3) *Fihrist* p. 301, l. 9; Ibn abî Osaïbia ed. Müller, I. 319, l. 4 a. f.

4) *Introd.* l. c.

5) I, 348, 396; comp. de Sacy, *Exposé* I, 85; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 3.

avait deux fils: Hosaïn et Mohammed Abou Chalaghlagh. Hosaïn lui aurait succédé d'abord; ensuite Abou Chalaghlagh serait devenu tuteur de son neveu Sa'îd, fils de Hosaïn, c'est-à-dire Obaïdallah. La plupart des sources cependant nomment cet oncle et tuteur d'Obaïdallah Ahmed: soit Ahmed ibn Abdallah ibn Maïmoun, soit Ahmed ibn Mohammed ibn Abdallah ibn Maïmoun [1]). Quant à moi, je crois que la première donnée est seule exacte. Selon le récit de Nowaïrî lui-même [2]), Ahmed ibn Abdallah ibn Maïmoun mourut peu d'années avant 286 et, ainsi que le prouvent d'autres relations, il était grand-maître en 274. Et comme Sa'îd-Obaïdallah est né en 259 ou en 260, il n'y a pas de place pour sa tutelle *après* la mort d'Ahmed. Si cette tutelle a été exercée, ce qui est fort probable, il faut qu'Ahmed ait été lui-même le tuteur. On peut encore remarquer que dans les livres des Druzes Sa'îd-Obaïdallah est nommé non seulement fils d'Ahmed, mais aussi fils d'Abou Chalaghlagh [3]), ce qui semble prouver l'identité d'Ahmed et d'Abou Chalaghlagh. Je suppose qu'on le nomme son fils parce qu'il lui a succédé comme grand-maître; et cette conjecture vient tout simplifier. Voici comment je me représente cette histoire: Hosaïn, fils d'Abdallah ibn Maïmoun, est le premier qu'on ait envoyé à Salamia. D'après le *Fihrist* il mourut du vivant de son père et, d'après de Sacy [4]), alors que Sa'îd-Obaïdallah était encore

1) *Fihrist*, p. 187; Bêrouni p. 39, l. 19.
2) De Sacy, *Introd.* p. 200.
3) De Sacy, *Introd.* p. 67, 252, *Exposé* I, 27, 81, 85.
4) *Introd.* p. 252, note 2.

enfant; partant, vers l'an 270 environ. La direction des affaires passa alors à son frère Ahmed, surnommé *Abou Chalaghlagh, comme tuteur de Sa'îd, et il resta* en fonction jusqu'à sa mort, arrivée vers 280 [1]). A cette époque, Sa'îd prit personnellement en mains la grand-maîtrise. En 280 il eut un fils, nommé Mohammed, qui devait devenir plus tard le deuxième khalife fatimide. Il est assez évident, d'après la chronologie, qu'on ne peut supposer que Sa'îd-Obaïdallah aurait été, non pas le petit-fils, mais l'arrière-petit-fils ou même le petit-fils du petit-fils d'Abdallah ibn Maïmoun; il se peut d'ailleurs que la confusion soit née de ce qu'Ahmed est aussi nommé Mohammed [2]). En faveur de ma manière de voir on peut encore argumenter jusqu'à un certain point des noms mêmes des trois imâms mystérieux, Abdallah, Ahmed et Hosaïn.

Nos différentes relations parlent d'autres fils encore d'Abdallah ibn Maïmoun [3]). Ainsi le *Fihrist* fait mention d'un fils qui vivait à Tâlecân et qui était en correspondance avec Hamdân Carmath. Un autre récit, plein d'ailleurs d'inexactitudes, que nous trouvons dans Nowaïrî [4]), nous parle aussi de lui. Avec tout cela, nous ignorons ce que lui et ses frères sont devenus. Mais il n'y a pas là de quoi nous étonner, parce qu'il est certain qu'ils n'ont eu à remplir qu'un rôle secondaire.

---

1) Comp. de Sacy, *Introd.* p. 67.

2) Comp. plus haut p. 19, note 1. Abou Chalaghlagh est appelé tantôt Mohammed et tantôt Ahmed.

3) De Sacy, *Introd.* p. 445, 450.

4) *Ibid*, p. 196, 200.

Que le descendant de Mohammed ibn Ismâïl au nom duquel tout le mouvement fut organisé n'existât pas, mais qu'en temps opportun un descendant d'Abdallah ibn Maïmoun prendrait sa place, c'était là un mystère qui, naturellement, ne devait être connu que d'une personne; c'était le »maître de la chose" qui, seul, savait le secret et chez qui, à la fois, venaient s'accumuler les trésors qu'on recueillait en vue de la réalisation du fameux projet.

Revenons maintenant à la prédication de la doctrine dans l'Irâk. On voit dans nos relations comment on gagna les premiers adhérents. Satisfaire les besoins des sens est pour la plupart des hommes une si vive jouissance que celui-là qui ne s'en soucie point et qui ne prend que ce qui est absolument nécessaire doit exciter l'admiration de la foule et passer même à ses yeux pour un saint quand, à cette abstinence, viennent se joindre des pratiques religieuses empreintes de rigueur. Si le saint a, en outre, quelque chose de mystérieux et qu'il puisse, grâce à l'étendue de ses connaissances, donner parfois de bons conseils, il n'aura pas trop de peine à gagner tous les cœurs. Les missionnaires des Fatimides étaient, dit-on, de très-habiles jongleurs: aussi savaient-ils faire des miracles: par exemple, au moyen de pigeons il leur arriva plus d'une fois d'apprendre des événements longtemps avant qu'ils pussent être connus dans leur résidence par les voies ordinaires; ils étaient donc de la sorte en état de faire des prédictions qui s'accomplissaient à coup sûr [1]. De plus, ils étaient généralement versés

1) Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 17 v.

dans l'astronomie. Mais leur arme principale c'était encore l'amour que les fidèles éprouvaient pour la maison du prophète et que, depuis la fin tragique de Hosaïn, des missionnaires alides et abbasides avaient partout réveillé et ranimé chez eux. Les manœuvres qu'ils avaient employées pour miner et pour détruire la domination des Omayades furent reprises avec succès contre les Abbasides quand il devint évident que leur gouvernement n'avait en aucune façon amené l'ère de paix, de justice et de prospérité qu'on en avait attendue. Pour battre en brêche les Omayades, les Abbasides avaient évoqué ce principe que la famille du prophète possédait des titres incontestables au pouvoir; d'où il suivait que les Omayades n'étaient que des usurpateurs. Les Alides ne se firent pas faute, et cela avec raison, de retourner ce principe contre les Abbasides. Il ne leur fut donc pas difficile d'inspirer au peuple l'espoir que le sauveur, le Mahdî (celui qui est conduit par Dieu) naîtrait dans la famille d'Alî et de trouver, par une interprétation allégorique, l'annonce de sa venue dans le livre saint lui-même. Ainsi étaient frayées les voies pour faire reconnaître ce Mahdî comme un être supérieur, comme un être dont la parole est la vérité et à qui l'on doit une obéissance illimitée. Mais pour cela on n'eut pas même besoin d'attaquer l'autorité du Coran [1]); on se borna à condamner l'interprétation littérale qui avait cours et à rejeter en même temps tous les dogmes qu'on fondait sur elle et les cérémonies religieuses qui en découlaient. A la

1) Voyez p. e. Tabarî III, 2265 l. 5.

place on mit l'autorité doctrinale du véritable imâm puisque, aussi bien, c'était lui qui connaissait le mieux la vraie religion: disons tout de suite qu'il s'en servit surtout pour prescire comme principal devoir l'esprit de sacrifice, le désintéressement qui nous porte à faire de bon gré des offrandes. On le voit, le mouvement était dirigé en plein contre la dynastie des Abbasides et la religion de l'état. Les réponses qu'un chef des Carmathes fit au khalife Motadhed, qui l'interrogeait en 289, caractérisent nettement la portée de ce mouvement hostile aux Abbasides. »Prétendez-vous, lui avait dit le khalife, que l'esprit de Dieu et l'âme des prophètes s'incarne en vous pour vous préserver de faillir et vous aider à faire de bonnes œuvres?" »Si l'esprit de Dieu, répondit le Carmathe, demeure en nous, cela vous nuit-il? Et si l'esprit du Diable nous possède, cela vous est-il utile? Ne vous informez pas de ce qui ne vous concerne pas; demandez plutôt ce qui vous regarde." Et le khalife ayant voulu savoir ce qu'il avait à dire à son sujet, le Carmathe reprit: »J'ai à vous dire que, lors de la mort du prophète, votre père (Abbâs) vivait encore: a-t-il réclamé alors le khalifat ou bien encore quelqu'un des compagnons du prophète lui a-t-il rendu hommage? Et plus tard, quand Abou Becr prit avant de mourir Omar pour successeur, ne connaissait-il pas la parenté d'Abbâs avec le prophète? malgré cela, il ne lui a pas conféré le khalifat. A son tour Omar abandonna lors de sa mort le choix de son successeur à six personnes et, vous le savez, Abbâs n'a pas été de ce nombre. Sur quoi donc fondez-vous vos prétentions au khalifat, sa-

chant que les compagnons du prophète ont toujours été unanimes à refuser cette dignité à l'auteur de votre race?"

Parmi les causes qui ont le plus favorisé le développement de la domination des Carmathes, il faut ranger la guerre servile qui désola quinze ans le territoire de Basra [1]. Grâce au désordre qui régnait dans l'Irâk méridional, la mission put s'organiser en tous lieux. Il fut même sérieusement question un moment d'une alliance avec le prince des esclaves. Tabarî nous rapporte [2] un récit que fit le beau-frère de Zicrwaïh et que celui-ci tenait de Carmath, grand-dâï du pays de Coufa, en personne. »J'allai »un jour, dit Carmath, trouver le prince des nègres. »Quand on m'eut introduit auprès de lui, je lui dis que »je professais une certaine doctrine et que, derrière moi, »j'avais cent mille épées. »Comparons nos opinions. Si »nous sommes d'accord, je me joins à vous avec les miens; »si non, je m'en vais. Donnez moi votre parole d'hon»neur que vous ne me retiendrez pas." Quand il m'eut »promis que je pourrais partir sain et sauf, je me mis »à discuter avec lui jusqu'à midi; mais je m'aperçus alors »que lui et moi nous ne pourrions jamais tomber d'ac»cord. Il se leva pour la prière et j'en profitai pour »quitter secrètement la ville et me rendre au pays de »Coufa." Ce qui eût pu pourtant les rapprocher, c'est que ce chef aussi se faisait passer pour Alide [3] et que plusieurs personnes croyaient à la légitimité de son origine [4].

1) Comp. de Sacy, *Introd.* p. 193.

2) III, 2130.

3) Tabarî III, 1742, 1743, 1857.

4) Ibn Machkowaïh man. de M. Schefer, sous l'an 255: وسمعت من لا ارتاب به ولا بخبره انه صحيح النسب.

Plus tard, quand la fin de la guerre des esclaves eut rendu au gouvernement plus de liberté d'action, il ne songea pourtant pas encore à prendre des mesures sérieuses contre les Carmathes. Tabarî raconte [1]) que le puissant Ahmed ibn Mohammed at-Tâyî, nommé gouverneur de l'Irâk occidental en 269 [2]), imposa une taille personnelle d'un dénare à chaque adhérent de la secte et qu'il recueillit ainsi de grandes sommes. Quelques personnes du pays de Coufa étant venues à Bagdad pour mettre le gouvernement en garde contre »la nouvelle religion, qui ordonnait de faire la guerre à tous les mahométans qui n'embrasseraient pas leur doctrine'', Tâyî sut faire avorter cette mission et il traita les accusateurs de telle façon que celui d'entre eux qui avait tâché de pousser le plus sérieusement l'affaire n'osa plus retourner dans son pays, de crainte d'être persécuté.

Pour en revenir à l'organisation des affaires lors de la première mission dans l'Irâk, Tabarî ne nous renseigne pas beaucoup à ce sujet. Chaque croyant, dit-il, après avoir fait le serment de fidélité, eut à payer une pièce d'or pour l'imâm [4]) et on lui imposa l'obligation de faire cinquante prières par jour [5]). D'après l'exemple des douze apôtres, ou plutôt d'après celui des Abbasides du temps des Omayades [6]), on chargea 12 *nakîbs* (chefs)

1) III, 2127.
2) Il fut destitué en 275 (Tab. III, 2039) et mourut en 281.
3) Tabarî III, 2114.
4) Cette contribution s'appelait *nadjwa*, comp. de Sacy, *Chrest.* I, 182.
5) Comp. Guyard, *Fragments relatifs à la doctrine des Ismaélis*, p. 125, note 43.
6) Belâdzorî, *Ansâb al-achrâf*, f. 750 r., 770 v. et suiv. (man. de M. Schefer).

de gagner des adhérents à la doctrine. Mais les extraits d'Akhou Mohsin que contient l'encyclopédie de Nowaïrî, et que de Sacy nous a fait connaître, nous donnent quelques détails sur les autres mesures prises par Hamdân Carmath. Sous différents prétextes il demandait aux croyants des contributions pour l'imâm. Il commença par exiger de tous ses disciples une légère taxe sous le nom de *fitr:* c'est le nom que les Musulmans donnent à l'aumône qui se fait à la rupture du jeûne du Ramadhân. Cette redevance n'était que d'une pièce d'argent par tête d'homme, de femme ou d'enfant, et chacun s'empressa de la payer. Au bout de quelque temps, il leur imposa une autre contribution qu'il nomma *hidjra* ; elle consistait en une pièce d'or, exigible de toute personne qui avait atteint l'âge de raison. Le mot signifie *fuite* et il est assez probable, comme le pense de Sacy, qu'elle fut ainsi nommée, parce qu'elle était destinée à la fondation et à l'entretien de la *dâr al-hidjra* (maison de la fuite), dont il sera question plus loin. Elle fut encore prestée avec empressement; on s'aidait mutuellement à l'acquitter, et ceux qui en avaient le moyen payaient pour les pauvres et à leur décharge. Un peu plus tard, Carmath demanda à une centaine des sectaires les plus avancés la *bolga*, qui était de sept pièces d'or. Le mot *bolga* veut proprement dire la *quantité de nourriture nécessaire pour soutenir la vie.* On nommait ainsi cet impôt, parce que chacun de ceux qui le payèrent recevait, par portion de la grosseur d'une aveline, un mets délicieux, que Hamdân Carmath disait être la nourriture des habitants du paradis et lui avoir

été envoyé par l'imâm. Quand il eut réussi à tirer d'eux la *bolga*, il leur demanda le cinquième de tout ce qu'ils possédaient ou de tout ce qu'ils gagnaient par leur travail. En conséquence, ils firent l'estimation de tout ce qu'ils avaient et ils lui en remirent la portion fixée avec une telle rigueur, que les femmes, par exemple, lui payèrent le cinquième du fil qu'elles filaient et les hommes le cinquième du produit de leur travail. Ce nouveau devoir bien établi, il alla plus loin encore et leur imposa celui de l'*olfa* (l'union), qui consistait à réunir tous leurs biens en un même endroit, afin d'en jouir tous en commun. Les dâïs choisirent dans chaque village un homme digne de confiance, qui devait recevoir tout ce qui appartenait aux habitants du village en fait de bétail, de bijoux, de meubles, etc. En revanche, cet économe fournissait des habits à ceux qui étaient nus et pourvoyait à tous les autres besoins des gens, si bien qu'il ne se trouva plus de pauvres parmi les sectaires. Chacun travaillait avec beaucoup d'assiduité et d'émulation afin de mériter un rang distingué par l'avantage qu'il procurait à la communauté; les femmes apportaient pour le remettre à la masse tout ce qu'elles gagnaient en filant, et même les petits enfants donnaient le salaire qu'ils recevaient pour écarter les oiseaux des moissons. Nul n'avait plus en propre que son épée et ses armes. Cette institution une fois bien établie, Carmath ordonna aux dâïs de rassembler une certaine nuit toutes les femmes, afin qu'elles se mêlassent indistinctement avec tous les hommes. Car c'était là, selon lui, la perfection et le dernier degré de l'amitié et de l'union

fraternelle. Lorsqu'il se vit absolument maître de leurs esprits et qu'il se fut bien assuré de leur obéissance, il leur permit le pillage, le meurtre et toute espèce de licence, et leur apprit à secouer le joug de la prière, du jeûne et des autres préceptes de l'Islam, leur disant que la connaissance du maître de la vérité à laquelle il les avait initiés leur tenait lieu de tout, et que, moyennant la foi, ils n'avaient plus à redouter ni péché, ni châtiment.

Faute de moyens de contrôle, il est impossible de déterminer jusqu'à quel point on peut accepter ces assertions qui, visiblement, sont empreintes d'un esprit hostile. Il semble certain qu'on a dû faire de grands sacrifices pécuniaires en faveur de l'imâm; car dans la suite aussi les Carmathes ont toujours consacré la cinquième partie de leurs revenus à l'imâm: comme ces offrandes grossissaient le trésor du Mahdî, les contribuables pouvaient espérer la réussite de ses projets et devaient s'y intéresser de plus en plus. Aussi semble-t-il vrai de dire que, du moins jusqu'à un certain degré, la communauté des biens a existé chez les premiers Carmathes, d'autant plus que ce système est tout à fait en harmonie avec l'espoir que le royaume de Dieu s'établirait bientôt ici-bas et que toute la terre appartiendrait alors aux croyants. Nous en trouvons d'ailleurs aussi des traces profondes chez les Carmathes du Bahraïn. En revanche ce que l'original dit de la communauté des femmes, et avec beaucoup plus de détails que nous n'en avons donné, est bien difficile à admettre. J'y reviendrai plus tard. Il y a une autre erreur à relever au commencement de ces relations; elles représen-

tent Hamdân Carmath comme un homme de beaucoup d'esprit, fécond en ressources, insinuant, adroit, animé d'une ambition démesurée et voulant sortir, à quelque prix que ce fût, de son obscurité, mais cachant ses desseins pervers sous le masque de la science et d'un grand zèle pour le parti des Alides. C'est là positivement une calomnie, car on ne peut mettre en doute la sincérité du zèle religieux de Carmath.

Son principal instrument était son beau-frère Abdân le secrétaire, l'auteur de la plupart des livres saints de la secte. Ce fut lui qui nomma Zicrwaïh dâï de l'Irâk occidental et Abou Sa'îd al-Djannâbî dâï de la Perse méridionale [1]). Carmath lui-même se fixa à Calwâdza, dans le voisinage de Bagdad, d'où il lui était facile de rester en contact avec la mission du Khorâsân [2]) et avec le grand-maître établi à Ascar Mocram, et où il avait les meilleures occasions de connaître la marche des affaires dans la capitale et de régler d'après cela ses plans. Le *Fihrist* donne pour ce fait la date bien ancienne de 261; mais je ne puis décider si elle est exacte aussi pour ce détail. Selon Akhou Mohsin [3]), on bâtit en 277 dans le voisinage de Coufa la *dâr al-hidjra* (la maison de la fuite, l'asile), sorte d'hôtel gouvernemental pour l'Irâk, dont je reparlerai.

C'est à cette époque que les Carmathes se sentirent assez forts pour commencer à agir. Tabarî et tous les autres chroniqueurs disent que ce fut en 278 qu'arriva

1) Ibn Haucal p. 210, l. 10 et suiv.
2) Comp. *Fihrist* p. 187, l. 11 et suiv.
3) De Sacy, *Introd.* p. 192 et suiv.

à Bagdad la première nouvelle des mouvements de ces sectaires. Ce renseignement veut évidemment dire qu'alors pour la première fois on se rendit compte dans la capitale que l'affaire était sérieuse et qu'on se demanda quels étaient ces Carmathes. Cependant je ne crois pas que les Carmathes aient déjà pris les armes cette année, parce qu'aucun écrivain de ce temps n'en parle. La première mention d'une petite insurrection se rapporte à l'an 284 [1]); il en résulte aussi que les Carmathes comptaient déjà à cette époque des partisans notables dans la capitale même. Puis viennent les soulèvements de 287, de 288 et de 289, qui furent tous réprimés [2]). En effet, l'énergique khalife Motadhed, qui monta sur le trône en 279, ne permit à aucune insurrection de s'étendre. Aussi la frayeur des chefs des Carmathes pour le khalife était-elle extrême. Le beau-frère de Zicrwaïh, dont j'ai parlé plus haut, raconte [3]) que ce dâï avait vécu quatre ans caché dans une cave de sa maison, puis dans d'autres retraites et qu'il n'avait pas osé se montrer tant que vécut Motadhed. Le khalife étant mort en 289, les Carmathes commencèrent à agir énergiquement en Syrie l'année même de son décès.

En même temps on avait vigoureusement continué à propager la doctrine en dehors de l'Irâk. La mission dans le Yémen avait commencé en 266 et, déjà en 270, les Carmathes osèrent s'y montrer en public. En 293 on reçut à Bagdad la nouvelle que presque tout le Yémen

1) Tabarî III, 2179.
2) Tabarî III, 2198, 2202 et 2206.
3) Tabarî III, 2266.

avait été conquis par eux et qu'à la Mecque on était dans de grandes angoisses [1]). Les résultats de la mission d'Abou Sa'îd Hasan ibn Bahrâm al-Djannâbî dans la partie méridionale de la Perse n'étaient pas moins importants. Ses premières prédications avaient eu un grand succès. Il enseignait que Dieu a les Arabes en horreur, parce qu'ils ont tué Hosaïn; qu'il aime les sujets des Cosroès et leurs successeurs, qui seuls ont pris parti pour les droits des imâms au khalifat; qu'il y a des erreurs et des choses essentiellement mauvaises dans plusieurs ordonnances des prophètes [2]). Une telle doctrine ne pouvait manquer de trouver de l'écho en Perse, où l'on détestait les fils des brigands du désert et où l'on regardait leur religion, qui accablait les malheureux vaincus d'impôts, comme une véritable abomination.

Abou Sa'îd réussit même à faire pratiquer les préceptes socialistes de sa doctrine. Il se chargea en personne de la tâche d'administrer les biens de la communauté. Mais le ci-devant marchand de farine — car telle avait été autrefois sa profession — ne pouvait espérer échapper toujours à la vigilance de la police: un beau jour elle fit main basse sur tout ce qu'il avait amassé et Abou Sa'îd put s'estimer heureux de s'être tiré la vie sauve de cette algarade. Il se tint caché pendant quelque temps, jusqu'à ce que Hamdân Carmath, ayant découvert sa retraite, lui ordonna de se rendre chez lui à Calwâdza. A cette époque Carmath ne connaissait pas personnellement Abou Sa'îd, mais dès

1) Tabarî III, 2267.
2) De Sacy, *Introd* p. 136 et suiv.

qu'il l'eut vu, il reconnut en lui un homme à exécuter tout ce dont on le chargerait; et jugeant que l'avortement de la première mission devait être attribué à la mauvaise fortune plutôt qu'au défaut de talent, il résolut de lui en confier une autre; l'ayant pourvu d'argent, de livres et de toutes les choses nécessaires, il l'envoya au Bahraïn, où il trouva un terrain très-favorable.

Ici, nouveau désaccord entre les auteurs. Ibn al-Athîr [1]) donne une version qui diffère tout-à-fait de celle qui précède, et que nous devons à Ibn Haucal. On peut en voir la traduction dans l'*Introduction* de de Sacy [2]). D'après ce récit, Abou Sa'îd se serait établi comme marchand à Catîf (la ville du Bahraïn la plus proche de Basra), au moment où un certain Yahya ibn al-Mahdî y prêchait la doctrine (281), et il se serait laissé convertir par lui. Informé de leurs pratiques honteuses, le gouverneur du Bahraïn fit battre de verges et raser le malheureux Yahya, mais il ne put empêcher Abou Sa'îd de se réfugier à Djannâba. Yahya ayant ensuite fait des prosélytes parmi les tribus bédouines, Abou Sa'îd et lui se trouvèrent bientôt à la tête de forces redoutables. De Sacy, qui ne connaissait pas le témoignage d'Ibn Haucal, a fait valoir contre l'authenticité de ce récit que le nom de Carmathes que portaient les disciples d'Abou Sa'îd peut faire admettre qu' Abou Sa'îd lui-même tenait sa mission de Hamdân Carmath. Mais cette remarque n'aurait quelque portée que si l'on pouvait prouver que les Carmathes se nommaient ainsi eux-mêmes, ce que

1) VII, 340 et suiv.
2) P. 211 et suiv.

je crois devoir nier. Ce qu'on est fondé, au contraire, à objecter au récit, c'est d'abord la manière confuse dont les choses sont présentées et ensuite le fait qu'il est, au moins partiellement, en contradiction avec le rapport d'Ibn Haucal, que nous avons tout lieu de croire authentique et qui est en outre confirmé par un texte reproduit dans Nowaïrî [1]. Le passage d'Ibn al-Athîr pourrait cependant avoir un fond historique et il est possible, notamment, que Yahya ibn al-Mahdî ait simplement été chargé de reconnaître le terrain et qu' Abou Sa'îd n'ait été envoyé que lorsqu' il fallut une personne énergique pour remplir les fonctions de missionnaire-résident au Bahraïn. Akhou Mohsin raconte [2]) qu'Abou Sa'îd en arrivant au Bahraïn y rencontra un certain Abou Zacaria Çamâmî, envoyé par Abdân, et qu'il le fit disparaître. Mais il y a là un anachronisme de 40 ans, comme je le montrerai plus loin. Il est cependant possible qu'on n'ait confondu que les noms et que chez Akhou Mohsin il faille lire Yahya ibn al-Mahdî. Le récit pourrait alors être vrai pour le fond; mais dans ce cas on ne peut admettre, ainsi que le conjecture de Sacy [3]) que c'est ce Yahya qui plus tard débuta en Syrie comme „l'homme au chameau''. Toutefois il est beaucoup plus vraisemblable que Yahya ibn al-Mahdî et Abou Zacaria ne sont qu'une seule et même personne, dont il ne sera question qu' en 320.

Çoulî, reproduit par Dzahabî [4]), dit que »Abou Sa'îd était un homme pauvre qui gagnait sa vie en raccommodant

1) De Sacy, *Introd.* p. 213.
2) *Ibid.* p. 214.
3) *Ibid.* p. 211, note 3.
4) Man. autographe de l'auteur, f. 132 v. (Man. de Leide 1721).

des sacs à farine à Basra, où l'on se moquait de lui et où on le méprisait. Il se rendit ensuite dans le Bahraïn, où beaucoup d'anciens partisans de l'insurrection des esclaves et de brigands se joignirent à lui. Il se mit à piller avec eux et bientôt sa puissance s'accrut à tel point que le khalife envoya contre lui armée sur armée; mais il les défit à plusieurs reprises". Dzahabî ajoute qu'il avait été auparavant peseur-juré (*caiyâl*) à Basra. Ces relations peuvent être vraies pour l'espace de temps qui s'est écoulé entre la fuite d'Abou Sa'îd de Djannâba et son arrivée au Bahraïn. Djaubarî [1]) dit qu' Abou Sa'îd a débuté en 252; mais cette date est probablement inexacte, même si on la rapporte à sa première apparition à Djannâba; peut-être est-ce l'année de sa naissance.

On sait que le Bahraïn, ou pays de Hadjar, avait été autrefois une province de l'empire perse et que les habitants des villes de la côte se composaient en grande partie de Perses et de Juifs qui, ne s'étant pas convertis sur l'invitation du Prophète, avaient capitulé à la condition de payer une capitation. Après la mort de Mohammed, ils avaient été des premiers à secouer le joug, et ce n'est que du temps d'Omar qu'on parvint à le leur imposer de nouveau. L'intérieur du pays était habité par des Arabes [2]), qui, de même que les autres Bédouins, n'aimaient pas à remplir les nombreuses obligations prescrites par l'Islam [3]).

1) Voir l'appendice.

2) Ibn Khaldoun IV, 91 et suiv. (ed. de Boul.); Ibn Batouta II, 248. Comp. aussi de Sacy, *Introd.* p. 213.

3) Dozy, *Hist.* I, 19, 35 et suiv.; de Sacy l. c. p. 214 et suiv.; Naciri Khosrau, p. 233.

Avant son apparition dans le pays de Basra, le prince des esclaves y avait déjà compté un grand parti[1]), et, après la répression de l'insurrection, plusieurs de ses partisans y avaient trouvé une retraite. C'était donc un terrain doublement fertile pour la doctrine qu'allait prêcher Abou Sa'îd. Aussi son succès fut-il extraordinaire. Bientôt même il épousa la fille d'un homme considérable, al-Hasan ibn Sanbar; puis ses premiers prosélytes devinrent prédicateurs à leur tour, et après s'être assuré grâce à eux un nombre suffisant de partisans, il prit à tâche de soumettre ce qui restait. Nous ignorons en quelle année il fut nommé dâï. Mais déjà en 286[2]) il avait soumis une grande partie du Bahraïn et pris Catîf; si bien qu'on commença à s'inquiéter beaucoup à Basra et qu'on obtint du khalife l'autorisation d'employer une somme de 14,000 dénares à la réparation des fortifications [3]).

En 287 la banlieue de Hadjar, capitale du Bahraïn, fut infestée par les Carmathes et des bandes s'approchèrent du territoire de Basra [4]). Le gouverneur de cette ville envoya des estafettes pour obtenir des renforts; il reçut immédiatement huit petits bâtiments de guerre, montés par 300 hommes. En même temps le khalife ordonnait de lever une armée et cette année-là même Abbâs ibn Amr al-Ghanawî partit avec 2000 soldats pour Basra afin de combattre le chef des Carmathes. Ce chiffre nous est donné par Tabarî [5]). Mais à Basra plusieurs volontaires se joig-

4) Tabarî III, 1743 et suiv.
2) Selon Tabarî. Ibn al-Athîr a 285.
3) Tabarî III, 2188 et suiv.; Masoudi VIII, 191.
4) Tabarî III, 2192. 5) P. 2193.

nirent à lui et il est fort probable qu'il enrôla aussi des Bédouins, puisque nous en voyons figurer à ses côtés dans la bataille; ou bien sont-ils déjà comptés parmi ces 2000 guerriers? Quoi qu'il en soit, il n'est pas vraisemblable que son armée se soit accrue de façon à atteindre le nombre de 10000 hommes comme le prétend Ibn Khallicân[1]). Voici maintenant comment Tabarî raconte l'expédition [2]): Lorsqu' Abbâs, dit-il, s'avança vers les avant-postes d'Abou Sa'îd, il laissa ses bagages à l'arrière-garde et marcha contre les Carmathes. Le soir les deux armées se trouvèrent en présence; mais, après quelques escarmouches, l'obscurité les sépara. La nuit, les Bédouins de la tribu de Dhabba, qui se trouvaient au nombre de 300 sous les ordres d'Abbâs, quittèrent son camp, et leur exemple fut bientôt suivi par les volontaires de Basra. A l'aube du jour le combat s'engagea et la lutte fut terrible. Nidjâh, le commandant de l'aile gauche d'Abbâs, ayant pénétré trop avant dans l'aile droite d'Abou Sa'îd, fut tué avec 100 hommes; là-dessus Abou Sa'îd jeta toutes ses forces sur Abbâs et mit bientôt son armée en fuite. Le général fut fait prisonnier avec 700 hommes et tout ce que son camp renfermait tomba entre les mains des Carmathes. Le lendemain matin Abou Sa'îd fit tuer et brûler tous les prisonniers, à l'exception du général. Cette bataille avait eu lieu à la fin du mois de Radjab et déjà le 4 Schabân on en reçut la nouvelle à Bagdad. Le nombre des soldats qui avaient trouvé leur salut dans la fuite était minime et ils étaient

1) Ed. Wüstenfeld n. 745, p. 139, l. 4 et n. 838, p. 74, l. pénult., trad. de Slane III, 417; IV, 331.

2) III, 2196.

dans une situation déplorable. On leur envoya de Basra, pour les sauver des périls du désert, 400 chameaux chargés de vêtements, de vivres et d'eau. Mais, en retournant à Basra, la caravane fut assaillie par des Bédouins de la tribu des Banou Asad, qui tuèrent la plupart des chameliers et des fuyards et s'emparèrent des chameaux; on était au mois de Ramadhân. La consternation que la nouvelle de ce désastre causa à Basra fut si grande, que le gouverneur eut toutes les peines du monde à empêcher une émigration en masse.

A la grande surprise de la cour, Abbâs ibn Amr al-Ghanawî revint sain et sauf à Bagdad. Obaïdallah ibn Abdallah ibn Tâhir († 300) avait coutume de parler de cette mise en liberté comme d'un des trois événements les plus remarquables qu'il connût [1]). Et il faut bien avouer que la plupart des chroniqueurs rendent le fait plus inexplicable encore en ajoutant qu' Abbâs fut renvoyé au khalife avec un rouleau de papier blanc [2]). Mais l'exposé de Tabarî est déjà plus exact [3]): „Le 11 Ramadhân, nous dit-il, Abbâs ibn Amr revint à Bagdad et se rendit tout de suite à at-Thoraya, le palais de Motadhed. Il raconta qu'après la bataille il était resté quelques jours chez al-Djannâbî et qu'alors celui-ci l'avait mandé devant lui. „Aimeriez-vous, lui dit le Carmathe que je vous rendisse „la liberté"? Il répondit affirmativement. »Eh bien, con- „tinua-t-il, allez-vous-en et dites à celui qui vous a en- „voyé tout ce que vous avez vu". Il le fit conduire sous

1) Ibn Khallicân l. c.; Ibn al-Athîr VII, 345.
2) Weil II, 509, note 2.
3) III, 2197.

escorte à une place maritime, où il trouva un navire; ce navire l'emmena à Obolla, d'où il put retourner à Bagdad. Motadhed l'honora d'une khal'a (vêtement d'honneur) et le renvoya chez lui". Cet exposé est, en général, exact. Mais, à coup sûr, le récit d'Abbâs lui-même, qui est très-intéressant à d'autres égards encore, nous donnera de bien meilleurs renseignements. Voici ce récit [1]:

„Lorsque Abou Sa'îd al-Djannâbî le Carmathe eut défait l'armée que Motadhed m'avait confiée pour le combattre et que je fus devenu son prisonnier, je désespérai de la vie. Mais voici qu'un jour que j'étais plongé dans les plus sombres méditations, un messager de sa part s'approcha de moi, m'ôta mes chaînes, me revêtit d'autres habits et me conduisit en sa présence. Je le saluai et je m'assis. „Savez-vous, me dit-il, pourquoi je vous ai appelé"? „Non", répondis-je. „Voici, reprit-il; vous êtes Arabe; il est donc „impossible que vous trompiez ma confiance si je m'en „remets à votre bonne foi; d'autant plus que c'est moi qui „vous ai accordé la vie". „Certainement", lui dis-je. „Eh „bien, continua-t-il, j'ai réfléchi et je ne vois pas l'uti„lité que je retirerais de votre mort; mais j'ai pour Mota„dhed un message dont personne ne pourrait s'acquitter si „ce n'est vous. C'est pourquoi j'ai résolu de vous rendre „la liberté et de vous charger de lui transmettre ce que „j'ai à lui dire". Quand j'eus juré, il reprit: „Voici ce que „vous direz: O vous, pourquoi ternissez-vous l'éclat de „votre majesté? pourquoi faites-vous périr vos sujets?

1) Voir dans l'appendice le texte d'après Ibn Machkowaïh, Tanoukhî et le *Kitâb al-Oyoun*.

„pourquoi nourrissez-vous chez vos ennemis l'espoir de „posséder votre âme et fatiguez-vous votre esprit à me „chercher et à envoyer vos armées pour me faire la „guerre? J'habite un désert, où il n'y a ni semence, ni „lait, ni blé, ni herbage; je me contente d'une vie pleine „de privations et je me borne à défendre mon sang et mon „honneur avec le fer de mes lances. Je ne vous ai pris „aucun pays, ni enlevé la domination de vastes territoires. „D'ailleurs, par Dieu! vous aurez beau envoyer toutes vos „troupes contre moi; elles ne pourront jamais me subjuguer „ni me surprendre, car je suis un homme élevé dans les „privations; moi et mes gens, nous en avons l'habitude et „elle ne nous sont point pénibles. Nous sommes chez nous, „exempts (grâce à l'habitude) de toute fatigue: au contraire, „les troupes que vous pourrez envoyer contre nous, accou„tumées à une vie de luxe, habituées à employer la glace et „d'autres préservatifs contre la chaleur, aimant les fleurs et „les festins, auront à faire un long chemin et à parcourir „de grandes distances. Le voyage les aura déjà à demi tuées „avant qu'elles viennent nous livrer bataille; elles se con„tenteront donc de nous faire face un moment afin de pouvoir „se justifier devant vous et bientôt elles se mettront en re„traite. Admettons même que ce soient des soldats dévoués, „les difficultés de leur voyage et leurs nombreuses souffrances „nous serviront si bien qu'une attaque vigoureuse des miens ne „manquera pas de les mettre en déroute. Allons plus loin; „supposons qu'elles parviennent à se reposer et que leur nom„bre soit si grand que nous ne puissions nous mesurer avec „elles; eh bien! elles nous obligeront à quitter nos quartiers, „mais tout leur succès se réduira à ce mince avantage; car

„je leur échappe, je me retire dans le désert à une ving-
„taine ou à une trentaine de parasanges, où votre armée
„ne saurait me poursuivre, j'y séjourne pendant un ou
„deux mois, puis je tombe sur elles à l'improviste et je
„les détruis. Et mettons que leur vigilance me rende im-
„possible de les surprendre; elles ne peuvent cependant pas me
„poursuivre dans mes courses au milieu du désert; bientôt
„leur grand nombre les empêchera de rester dans le pays
„faute de vivres; et si la grande masse se retire et qu'il ne
„reste plus qu'un petit nombre de soldats (comme garnison),
„ils seront livrés à mon épée dès le premier jour que l'armée
„se sera mise en marche et qu'elle les aura abandonnés;
„et encore faut-il supposer pour cela qu'ils échapperont
„à l'inclémence du pays, de l'air et de l'eau, alors qu'il
„est certain qu'ils ne pourront pas la supporter, parce
„qu'ils sont nés dans un climat tout-à-fait différent et
„que leurs corps ne sont point habitués au nôtre. Ré-
„fléchissez bien à tout ceci et demandez vous si toutes
„vos peines, si le péril auquel vous exposez vos troupes,
„vos dépenses, vos armements, les soucis dont vous
„vous chargez et les difficultés que vous affrontez en
„me poursuivant vous donnent quelque profit. En atten-
„dant, moi et mes compagnons, nous mènerons une vie
„sans inquiétude et sans soucis, tandis que votre majesté
„verra sa considération diminuer chez les princes des divers
„pays chaque fois que vous subirez un tel désastre. En-
„fin vous ne retirerez aucun bénefice de vos invasions dans
„mon pays; ni vos finances, ni votre situation n'en de-
„viendront meilleures. Et si, après tout cela, vous persistez
„à me faire la guerre, je prends Dieu pour juge entre vous

„et moi; faites ce que voudrez; à vous la décision". Après avoir dit cela (c'est Abbâs qui reprend), Sa'îd me pourvut du nécessaire et m'envoya avec dix de ses hommes à *Coufa*, d'où je continuai seul mon voyage jusqu'à la capitale. Quand je me présentai devant Motadhed, il exprima son étonnement de mon heureux retour et me demanda ce qui m'était donc arrivé. Je lui répondis: „Des choses que je „communiquerai en secret au prince des croyants". Le khalife, dont la curiosité était vivement éveillée, m'emmena dans un appartement particulier, où je lui fis part de mon histoire. Après avoir terminé, je m'aperçus que tout son corps frémissait de colère [1]), au point que je pensai qu' il allait marcher en personne contre lui. Mais je le quittai et depuis il ne me dit plus un seul mot au sujet de ce qui s'était passé".

Tabarî, en désaccord avec le récit précédent dans sa forme actuelle, nous a dit qu' Abbâs fut transporté à la côte et qu'il se rendit de là en bateau à Obolla et nous avons toute raison de croire qu'il est dans le vrai. Mais on aurait tort de l'invoquer pour contester l'authenticité du récit d'Abbâs en se fondant sur ce que celui-ci parle de Coufa. On écarte toute difficulté si on admet que ce nom ne se trouve ici que par suite d'une méprise de celui qui a mis le récit par écrit. Peut-être, au lieu de Coufa, avait-il cité le nom de la place maritime du Bahraïn où Abou Sa'îd l'avait fait transporter.

Abou Sa'îd avait atteint son but. Quelle que fût la fureur du khalife, il ne fut plus question d'une seconde ex-

1) Cette signification de تمعّط manque dans les dictionnaires. Comp. le *Tâdj al-arous*.

pédition. Il n'y avait rien à opposer à la plupart des arguments qu' Abou Sa'îd lui avait présentés, sans y mettre d'ailleurs de provocation. Et si l'on demandait les raisons qu'il pouvait avoir pour déconseiller au khalife de conduire ses troupes à une mort certaine, alors qu' il désirait pourtant renverser le khalifat, on n'aurait pas trop de peine à les trouver. Quoiqu' Abou Sa'îd fût déjà bien puissant, il ne possédait encore que la moitié du Bahraïn; la capitale, Hadjar, entr' autres était encore indépendante. Or, quelles que fussent ses chances de remporter la victoire, toute diversion lui était dangereuse pour le moment et son intérêt lui commandait de prévenir toute attaque ultérieure de la part du khalife, afin de pouvoir consacrer toutes ses ressources au siége de cette ville. Tabarî raconte [1]) qu'on apprit à Bagdad qu'il avait pris la ville immédiatement après la victoire remportée sur Abbâs et qu'il avait fait grâce aux habitants. Si ce rapport est exact, il faut admettre que la ville a été reprise bientôt après par le gouverneur du Bahraïn; car Nowaïrî dit qu'il ne s'empara de Hadjar qu'après un siége de 2 ans et encore fallut-il recourir à un stratagème [2]). Et cette affirmation est confirmée indirectement par ce que nous apprend Tabarî [3]) sous l'an 290: „Dans ces jours-là (Chawwâl) il arriva, à ce qu'on dit, du Bahraïn une lettre de la part du gouverneur Ibn Bânou, annonçant qu'il avait pris une place fortifiée des Carmathes et fait prisonniers les soldats de la garnison.

1) III, 2196, l. dern. et suiv.

2) De Sacy, *Introd* p. 215. Suivant Ibn Khaldoun IV, 93, le siége dura 3 ans.

3) P. 2232.

Et le 13 Dzou'l-kada on reçut, dit-on, une seconde lettre d'Ibn Bânou, annonçant qu'il avait livré bataille à un parent d'Abou Sa'îd al-Djannâbî, son successeur désigné, et résidant à Catîf; qu'il avait défait les Carmathes et que leur commandant avait été trouvé mort sur le champ de bataille; qu'il lui avait tranché la tête et avait pris Catîf". Ibn Haucal et Masoudî [1]) font également mention en peu de mots de la difficulté du siége de Hadjar et de l'habileté avec laquelle il réduisit cette ville.

Nous trouvons peut-être la conciliation de ces relations différentes dans le passage de Tabarî [2]) qui nous apprend qu'en 288 les troupes d'Abou Sa'îd s'approchèrent de Basra et que le gouverneur eut beaucoup de peine à empêcher la population d'émigrer en masse. Si nous admettons, en effet, qu' Ibn Bânou profita de son absence pour reprendre Hadjar, nous saurons en même temps pourquoi Abou Sa'îd ne continua pas son expédition contre Basra.

Les citoyens du Bahraïn avaient promis au gouverneur de faire vigoureuse résistance et la lutte continua avec des alternatives de succès et de revers.

Ce sont là des raisons qui empêchent de placer la prise de Hadjar avant 290. Nowaïrî [3]) nous dit à propos de ce siége qu' Abou Sa'îd réussit enfin à réduire Hadjar en interceptant les eaux qui servaient à la consommation des habitants. „Quand les assiégés virent que leur perte était certaine, les uns s'enfuirent du côté de la mer et passèrent dans l'île d'Owâl, à Sirâf et dans d'autres lieux [4]); plusieurs

1) VIII, 194. 2) III, 2205. 3) De Sacy, *Introd.* p. 215 et suiv.

4) C'est ainsi qu'il faut corriger la traduction de de Sacy „dans les îles d'Adal, Siraf et autres".

embrassèrent la doctrine d'Abou Sa'îd et s'attachèrent à lui; quelques-uns n'ayant voulu ni fuir, ni adopter sa religion, furent massacrés. On pilla et on ruina la ville, et, grâce à la destruction de Hadjar, Lahsâ devint la capitale du Bahraïn". Cette dernière assertion n'est pas tout à fait exacte. Bienque Lahsâ fût la résidence d'Abou Sa'îd, Hadjar garda son rang de capitale jusqu'en 314, époque à laquelle Abou Tâhir fit de Lahsâ la première forteresse du pays [1]. Balkhî-Istakhrî, qui écrivait vers 309, fait encore [2] mention de Hadjar comme capitale; mais déjà Ibn Haucal et Mocaddasî disent que c'est Lahsâ. La distance entre ces deux villes était d'ailleurs fort petite, ne mesurant que deux milles, selon Nowaïrî [3]; dans la suite même elles ne formèrent plus qu' une ville [4].

La prise de Hadjar avait établi la puissance du chef des Carmathes sur des bases solides; les quelques personnes qui ne voulaient pas se soumettre ayant quitté le pays, il pouvait tenter la conquête des pays voisins, c'est-à-dire l'Omân et le Yamâma. Il commença par le Yamâma, qu'il soumit définitivement. Quant à son expédition contre l'Omân, elle lui fut inspirée par des réfugiés omânais qui vinrent implorer son assistance et auxquels il prêta l'oreille, parce qu'il voulait profiter des dissensions qui déchiraient leur pays. Nous en possédons différentes relations. L'une, celle de Nowaïrî [5], nous raconte qu'elle échoua complète-

---

1) Ibn Khaldoun IV, 92; Yâcout I, 148, l. 19 et suiv.
2) *Bibl. géogr.* I, 21, l. 1.
3) De Sacy l. c. p 2:5.
4) Ibn Batouta II, 247; il nomme la ville al-Hasâ.
5) De Sacy l. c. p. 216.

ment; d'une autre, qu'on doit à Istakhrî [1]), on pourrait conclure qu'il s'empara d'une partie de cette région. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 315 l'Omân n'était point encore soumis, comme nous le verrons plus loin

Tandis qu' Abou Sa'îd al-Djannâbî s'occupait ainsi à étendre sa domination sans rencontrer d'opposition de la part des khalifes, et qu'il fondait une puissance qui allait mener le gouvernement de Bagdad à deux doigts de sa perte, le khalife crut pouvoir le négliger pendant quelque temps pour donner toute son attention aux hostilités que commençait alors une autre branche des Carmathes, celle des partisans de Zicrwaïh, dâï de l'Irâk occidental. Dès 289 déjà la défaite d'Abbâs al-Ghanawî avait été suivie d'une insurrection des Carmathes à Djonbolâ (Djanbolà) entre Wâsit et Coufa, dans laquelle, après une défaite du gouverneur Bedr, périrent plusieurs Musulmans avec leurs femmes et leurs enfants. Mais cette insurrection fut réprimée la même année. Bedr attaqua les Carmathes à l'improviste et en tua un grand nombre. „Ensuite, dit Tabarî [2]), il les laissa en paix, de crainte que le pays ne fût dévasté, puisqu'ils en étaient les paysans et les laboureurs. Mais il poursuivit les chefs et tua tous ceux dont il parvint à s'emparer". Au commencement de 289 une nouvelle insurrection éclata dans l'Irâk. Le khalife envoya contre les rebelles une armée sous le commandement de Chibl; ce général les défit et s'empara de l'un des chefs, nommé Ibn abî Fawâris [3]). Ibn al-Athir [4]) nous a conservé le cu-

1) P. 159.

2) III, 2198, 2202.

3) Tabarî III, 2206. Dans quelques manuscrits on le nomme Ibn abi 'l-Caus (القوس).

4) VII, 354.

rieux interrogatoire que le khalife lui fit subir en personne; on en a vu plus haut une grande partie [1]). Masoudî ajoute [2]) qu'avant son exécution il promit de revenir dans 40 jours et que cette prophétie, acceptée par plusieurs personnes, donna lieu à des troubles. „Des rassemblements populaires se formaient journellement sous son gibet, on comptait les jours, on se querellait, on se battait dans les rues au sujet de cette prédiction. Le tumulte allait grandissant lorsque le terme de quarante jours arriva. La foule s'amassa; les uns reconnaissaient le corps, les autres disaient: „Non, „Ibn abi 'l-Fawâris s'est échappé, le gouvernement a tué „un autre individu et l'a crucifié à sa place pour éviter „une émeute". La querelle s'envenimant, la foule fut sommée de se disperser".

En attendant, Zicrwaïh, qui avait réussi à recruter un grand nombre d'adhérents parmi les Bédouins du désert syrien, résolut de risquer une invasion dans la Syrie, soumise alors au gouvernemeut de l'Egypte. Yahya, fils de Zicrwaïh, marcha contre Damas vers la fin de l'année 289, après la mort de Motadhed. A la nouvelle de son entrée en Syrie, le gouverneur de Damas, Togdj, marcha à sa rencontre, mais sans troupes suffisantes, comme s'il allait faire la chasse au faucon, car il croyait n'avoir qu'une troupe de Bédouins à disperser [3]). Cette erreur lui coûta cher. Peu habitué à perdre des batailles, Togdj engagea le combat, mais il fut battu et rentra dans sa capitale en fugitif. Mais la carrière de Yahya, surnommé *le Chaïkh*

1) P. 25 et suiv.
2) VIII, 204 (traduction de M. Barbier de Meynard).
3) Abou 'l-Mahâsin II, 112.

et *Çâhib an-Nâca* (le maître de la chamelle), quoique brillante, ne fut que de courte durée: il périt en 290, lors du siége de Damas, dans une bataille qui se livra non loin de cette ville et où, du reste, les Carmathes restèrent complètement vainqueurs [1]). Il eut pour successeur son frère Hosaïn, fameux sous le nom de *Çâhib as-Châma* ou *Çâhib al-khâl* (l'homme à l'envie) à cause d'une tache qu'il avait au visage et qu'il prétendait être son sceau de prophète [2]). Avant lui Yahya s'était fait passer pour Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Mohammed ibn Ismâïl, et avait prétendu être doué d'une puissance supérieure; il disait n'avoir qu' à étendre le bras pour mettre en fuite l'ennemi, ou, encore, il assurait que la femelle de chameau qu'il montait était guidée par des ordres d'en haut et que, par suite, l'armée devait se régler sur ses mouvements. Quant à Hosaïn, il se donna le nom d'Ahmed, fils d'Abdallah, fils de Mohammed ibn Ismâïl, et prit le titre de Mahdî et de prince des croyants. Nous possédons encore deux lettres de lui [3]) qui prouvent qu'il usurpa toutes les prérogatives qui revenaient de droit au seul imâm. Nous pouvons en conclure avec beaucoup de vraisemblance que le départ d'Obaïdallah pour l'Afrique avait eu lieu déjà en 289, comme le rapporte Ibn Adzârî [4]).

---

1) Tabarî III, 2217—2220, 2224 et suiv.; Abou 'l-Mahâsin II, 112, 134, 135 et suiv.; Yâcout II, 90, l. 5 et suiv.

2) Comme Mohammed avait eu entre les épaules un signe que, selon la légende, le moine Bahîra reconnût pour être le sceau de la prophétie. Comp. Caussin, *Essai*, I, 320, Sprenger, *Leben Muhammeds*, I, 182.

3) Tabarî III, 2232 et suiv.; Abou 'l-Mahâsin II, 113 et suiv.: de Sacy, *Introd.* p. 204 et suiv.

4) *Bayân*, I, 214.

Et cette conjecture se change en certitude si l'on se rappelle que Hosaïn s'empara en 290 de la ville de Salamia, qui, jusque là, avait été la résidence du fils de Caddâh.

Hosaïn continua énergiquement l'œuvre de son frère. Il força les habitants de Damas à acheter la paix, s'empara d'Emèse, où il fit réciter les prières publiques en son nom, et prit Hamâth, Ma'arrat Nomân, Baälbek et Salamia. Partout on tua et on pilla; mais c'est surtout Salamia qui eut cruellement à souffrir. On en massacra tous les habitants, même les enfants des écoles [1]); on eût dit qu'on voulait supprimer quiconque avait connu Obaïdallah, et peut-être le véritable descendant de Mohammed ibn Ismâïl, pour l'empêcher de porter témoignage. Mais la domination de Hosaïn fut, elle aussi, éphémère. Après qu'il eut remporté plusieurs victoires [2]), la fortune l'abandonna et le vaillant général Mohammed ibn Solaïmân le défit complètement au mois de Moharram de l'an 291. Hosaïn, fait prisonnier dans sa fuite, fut amené à Racca devant le khalife Moctafî; le khalife, traînant à sa suite ses captifs, entra triomphalement à Bagdad, où, avant de les mettre à mort, il leur fit subir les supplices les plus barbares [3]). Ce triomphe a été célébré dans un poème d'Ibn al-Motazz, qui commence ainsi [4]):

Non — ni le sein d'une vierge semblable à la grenade, ni sa taille svelte comme un rameau;

1) Tabarî III, 2226.

2) Tabarî, p. 2231; Abou 'l-Mahâsin II, 113; Freitag, *Selecta ex Hist. Halebi*, p. 36 et suiv. du texte.

3) Tabarî III, 2237—2246.

4) Chez Hoçrî, man. de Leide 1528, f. 169 v.

لا ورمان النهود فوق اغصان القدود

ni les boucles qui descendent en grappes sur les tempes ;
ni les joues couleur de rose ;
ni la belle figure qui égale la splendeur de la lune quand elle est dans son plein et qu' elle se montre dans la constellation de Sa'oud [1]);
ni l'invitation pour un tête-à-tête qui ne m'avait point été promis ;
ni le plaisir qu'on éprouve à revoir son amante après une longue séparation ,
n'égalent ce que mes yeux ont contemplé quand , etc.

Tabarî nous a conservé d'une visite faite au camp des Carmathes peu de temps avant la victoire du khalife une relation qui mérite d'être donnée ici [2]):

Un médecin du quartier de Bâb al-Mohawwal (à Bagdad), appelé Abou 'l-Hasan, raconte ce qui suit: »Quelque temps après l'arrivée du Carmathe, surnommé l'homme à l'envie, et de ses partisans à Bagdad, une femme vint me trouver et me dit: »Je voudrais bien vous voir traiter »quelque chose que j'ai à l'épaule". Lui ayant demandé ce que c'était, elle me répondit: »une blessure". — »Je suis oculiste, repris-je là-dessus, mais nous avons ici une femme »qui guérit les maladies des femmes et qui s'entend à la »chirurgie; attendez donc qu'elle vienne". Elle s'assit et je vis bien qu'elle était triste et mélancolique; elle se mit même à pleurer. M'informant de sa situation, »quelle »est, lui dis-je, la cause de votre blessure?" — »Mon récit »serait trop long". — »Ne craignez pas de me dire la

1) C'est-à-dire سعد السعود, une des stations de la lune (la 24me).
2) III, 2226 et suiv.

»vérité; nous sommes seuls ici". Elle se mit alors à me raconter dans ces termes: »J'avais un fils, qui me quitta »un jour et ne revint plus. Restée avec quelques fil-»les, comme j'étais fort pauvre et que je désirais ar-»demment le retour de l'absent, je résolus de me mettre »à sa recherche. Je savais qu'il était allé dans la direc-»tion de Racca; je me rendis donc à Moçoul; de là à »Balad et ensuite à Racca, prenant partout des infor-»mations, mais en vain. Je résolus alors de pousser plus loin; »je me rendis au camp du Carmathe et j'y cherchai dans tou-»tes les directions; tout-à-coup je l'aperçois et, le saisissant, »je m'écrie; »mon fils!"— Est-ce vous, ma mère?"— »Oui." — »Comment se portent mes sœurs?" Je lui dis qu'el-»les se portaient bien; mais je lui peignis la misère que »nous avions soufferte après son départ. Il me conduisit »dans sa demeure, s'assit auprès de moi et recommença »à me demander des nouvelles de nous toutes. Je les »lui donnai; mais il m'interrompit tout-à-coup en disant: »laissons cela; dites-moi plutôt quelle est votre foi?" Je lui »répondis: »Eh! mon fils; ne me connais-tu pas?" Comme »il s'écriait: »comment ne vous connaîtrais-je pas?" je »repris: »pourquoi donc me demandes-tu quelle est ma »foi, puisque tu me connais, moi et ma religion?"— »C'est que tout ce que nous avons cru auparavant n'est »que folie; la vraie religion est celle que nous prati-»quons maintenant." Cela me parut blâmable et je lui »fis connaître la surprise que me causaient ses discours. »Mais lui, voyant quelles étaient mes opinions, s'en alla »et me fit apporter du pain, de la viande et tout ce dont »j'avais besoin, me priant de préparer le dîner. Il me

»fut pourtant impossible de toucher à rien. Bientôt après il »revint lui-même, apprêta les mets et rangea tout dans »l'appartement. Voilà qu'un homme frappe à la porte. »La femme qui est chez vous peut-elle assister une »femme en travail d'enfant?" demanda-t-il à mon fils. »Celui-ci m'ayant interrogée là-dessus, je répondis affirma- »tivement. L'homme dit alors: »Venez donc avec moi," »puis il me conduisit dans une maison, où je trouvai une »femme en travail. Je m'assis devant elle et me mis »à lui parler; mais elle ne me répondait pas, ce que »voyant, mon guide s'écria: »vous n'avez rien à lui dire; »faites ce que vous avez à faire et cessez vos discours". »Cela dit, il s'en alla et je restai à mon poste jusqu' »à ce qu' elle eut accouché d'un fils et que j'eusse soigné »l'enfant et la mère. Puis je lui adressai la parole avec »douceur: »ne craignez rien. J'ai acquis quelque droit à »votre confiance; racontez-moi votre histoire et dites-moi »quel est le père de cet enfant?" — »Vous me demandez »qui est son père afin de recevoir de lui un cadeau?" »Non certes, m'écriai-je, mais c'est que je m'intéresse à »vous". Elle se mit alors à raconter: »Je suis, dit-elle, »une femme noble (de la famille de Hâchim) — et comme »en disant cela elle levait la tête, je vis qu'elle avait »un fort beau visage — ces gens-ci nous ont surpris »un jour et massacré mon père, ma mère, mes frères et toute »ma famille; moi, leur chef me prit et je restai cinq jours »chez lui. Il me fit alors chasser et dit à ses gens: »puri- »fiez-la [1]". Comme ils voulurent me tuer et que je com-

1) C'est l'expression que les Carmathes emploient pour „tuer".

»mençais à pleurer, un de ses capitaines demanda qu'on »me donnât à lui. Le chef consentit; mais trois autres »Carmathes, qui étaient présents, tirèrent leurs épées et »dirent: »nous ne vous la laisserons pas; vous nous la »donnerez, ou nous la tuerons". Le chef ayant appris »cette querelle, décida que j'appartiendrais à tous les quatre. »C'est ainsi que je vis avec tous les quatre et que j'ignore »qui d'entre eux est le père de l'enfant". Vers la soirée »vint un homme; elle me dit: »félicitez-le de la naissance »de l'enfant". Je le fis et il me donna un lingot d'argent; »puis vint un deuxième et, après lui, un troisième, que »je félicitai de même et qui me donnèrent aussi chacun »un lingot d'argent. Entre chien et loup, arriva, au »milieu de plusieurs autres, un homme devant qui on »portait des bougies; ses habits étaient de soie et il »était parfumé de musc. Lui aussi, il me fallut le fé»liciter. Je lui dis »que Dieu blanchisse votre visage! »louange à Dieu, qui vous a donné ce fils". Je lui sou»haitai toutes sortes de bénédictions et il me remit un »lingot d'argent valant 1000 drachmes. L'homme alla »ensuite se coucher dans une chambre de la maison, tan»dis que moi, je passai la nuit dans celle de l'accouchée. »Le matin je lui dis: »Madame, j'ai des titres à votre bonté; »pour l'amour de Dieu sauvez-moi". — »De quoi me »faut-il vous sauver?" dit-elle. Je lui racontai ce qui »s'était passé avec mon enfant. »Pleine d'anxiété pour »mon fils, je suis venue ici et lui, voilà comment il m'a »parlé; je vois bien que je n'ai plus de pouvoir sur lui. »Or j'ai laissé chez moi mes petites filles dans la situa»tion la plus misérable; aidez-moi donc à me sauver

»d'ici, afin que je puisse retourner auprès d'elles". — »De»mandez cette faveur à celui des hommes qui est venu »hier le dernier, me dit-elle; il est à même de vous déli»vrer". J'attendis donc le soir et, quand l'homme fut »sur le point de s'en aller, je m'avançai vers lui et lui »baisai les mains et les pieds: »O, mon seigneur, lui »dis-je, j'ai des titres à votre protection; Dieu m'a en»richie par vos dons; mais j'ai des filles dans l'indigence; »permettez-moi d'aller les chercher, afin qu'elles viennent »ici et vous servent." Il me dit: »Le ferez-vous vrai»ment?" Je le promis. Il ordonna alors à quelques-uns »de ses gens de me conduire dans un lieu qu'il nomma »et d'où je pourrais trouver mon chemin. On me fit »monter à cheval et nous partîmes. A peine avions-nous »fait dix parasanges que mon fils nous rejoignit au galop »et s'écria: »Coquine! vous faites semblant d'aller cher»cher vos filles?" et il tira son épée pour me frapper. »Les hommes détournèrent le coup; néanmoins la pointe »de l'épée m'atteignit à l'épaule. Mes guides tirèrent alors »l'épée et le forcèrent à se retirer. Ils me conduisirent »ensuite au lieu désigné, d'où je retournai à Bagdad. »Après, je suis allée partout pour faire guérir ma bles»sure; enfin on m'a indiqué cette place et me voilà. Que »je n'oublie pas: quand le prince des croyants a fait »son entrée triomphale avec ses prisonniers carmathes, »j'allai les voir et je reconnus parmi eux mon fils, assis »sur un chameau et vêtu d'un burnous; il pleurait, car »il était encore jeune. Je lui criai: »Que Dieu n'allège »pas ta punition et qu'il ne te délivre pas!" Et le médecin, reprenant son récit, ajouta: Je la conduisis alors

à la femme-docteur, qui venait d'arriver, et je la lui recommandai. Elle soigna la blessure de la pauvre femme et lui donna un emplâtre. Lorsqu'elle fut partie, je demandai à la femme-docteur ce qu'elle en pensait. Elle me dit: »J'ai mis la main sur la blessure et je lui ai dit »de respirer profondément; j'ai senti alors de l'air sortir »de la blessure; aussi je ne crois pas qu'elle guérisse. »Quant à la femme, elle n'est plus revenue chez nous."

La défaite de Hosaïn n'avait point encore détruit la puissance de cette branche des Carmathes. Quand il s'était aperçu qu'il allait perdre la bataille, il avait envoyé son frère Abou'l-Fadhl [1]) au désert avec une partie de ses trésors. Le frère ne tarda pas à rassembler une troupe de Carmathes avec laquelle il fit quelques expéditions pour piller; il maltraita entre autres terriblement la ville de Tibériade [2]). Puis il retourna au désert, probablement sur l'ordre de son père qui ne voulait pas exposer son dernier fils à des dangers qui se renouvelaient tous les jours. Ibn Khaldoun dit qu'il se rendit au Yémen et M. Weil [3]) reproduit son assertion. Mais cette conjecture n'est pas exacte; elle doit peut-être son origine au texte de Tabarî qui, après son récit, donne immédiatement un rapport sur les Carmathes du Yémen.

Quoiqu'il en soit, ce fut Zicrwaïh en personne qui prit maintenant en main la direction des affaires. On lui avait révélé, écrivit-il aux Carmathes du désert syrien,

1) Tabarî III, 2238, l. 1; Ibn Khaldoun IV, 87, l. 5 et 7, le nomme Abou 'l-Câsim Alî.

2) Tabarî III, 2255 et suiv.

3) II, 526.

que le Chaïkh (c.-à-d. Yahya) et son frère seraient tués, et que l'imâm, qui lui donnait des ordres [1]), ne tarderait pas à paraître et à vaincre. Son missionnaire Abou Ghânim, surnommé Naçr, ayant bientôt réuni de nouveau autour de lui un grand nombre d'adhérents, il put, grâce à eux, continuer ses pillages et ses massacres dans les places limitrophes de la Syrie et de l'Irâk [2]). Mais il ne tarda pas à être assassiné par un chef des Carmathes, qui, pour ce fait, obtint du gouvernement une amnestie pour lui et les siens. Zicrwaïh sortit alors enfin de sa retraite et s'établit au milieu de l'armée des Carmathes, bien qu'il ne se laissât voir que de quelques fidèles. Sa présence inspira un nouveau courage à ses partisans. Tabarî raconte [3]) qu'on le vénérait comme un saint et qu'on regardait ses paroles comme des oracles. Ses exploits consistèrent à menacer Coufa, à battre complètement une armée du khalife et, enfin, à piller et à massacrer toutes les caravanes de pèlerins revenant de la Mecque [4]). Cela dura jusqu'à ce qu'une victoire éclatante du général Wacîf, qui s'empara en 294 de Zicrwaïh, blessé à mort, ainsi que de son fils et de nombre de ses officiers, vint anéantir à jamais cette branche des Carmathes.

Il est assez étonnant que, pendant ces années, on n'entende rien dire ni de Hamdân Carmath, ni d'Abou Sa'îd. En 289 le siége de Hadjar occupa encore ce

1) Tabarî III, 2247 الذى يوحى اليه; Ibn al-Athîr dit: "qui vivait".
2) Tabarî III, 2256—2259; Weil II, 527 et suiv.
3) III, 2264 et suiv.
4) Tabarî, III, 2260-2266, 2269—2275; Weil II, 528—530.

dernier; mais, après la chûte de cette ville, la soumission du Bahraïn ne peut lui avoir coûté beaucoup de peine. Une révolte générale des Carmathes de l'Irâk, secondée par une invasion dans le pays de Basra par Abou Sa'îd et une attaque de Coufa par les Carmathes syriens, eût, semble-t-il, anéanti le khalifat de Bagdad.

L'unique explication qu'il nous paraisse possible de trouver à son inaction, c'est que d'abord Yahya et ensuite Hosaïn, fils de Zicrwaïh, se donnèrent pour l'imâm attendu, c'est-à-dire le petit-fils de Mohammed ibn Ismâïl, et que les Carmathes de l'Irâk et du Bahraïn refusèrent de les reconnaître comme tels. Quant aux relations entre Carmath et Abdân d'un côté et les chefs de l'insurrection syrienne de l'autre, nous avons un récit de Nowaïrî [1]) qu'on peut résumer comme suit: Après la mort du chef de la secte résidant à Salamia, le ton singulier que son fils et successeur prit dans ses lettres fit concevoir quelques soupçons au grand-dâï (Hamdân Carmath); aussi envoya-t-il à Salamia son fidèle Abdân lui-même pour examiner l'affaire. Le délégué crut pouvoir conclure d'une conversation qu'il eut avec le grand-maître que l'invitation de reconnaître Mohammed ibn Ismâïl n'avait été qu'une ruse pour gagner des partisans, et qu'il ne descendait point d'Akîl ibn abî Tâlib, mais bien de Maïmoun ibn Daïçân. Pour ce motif, Carmath et Abdân résolurent de se séparer de la secte et firent part de cette résolution aux dâïs qui dépendaient d'eux. Le fils de Caddâh qui résidait à Tâlecân s'em-

---

1) De Sacy, *Introd.* p. 193—202.

pressa lui-même de s'employer à les ramener, mais Carmath avait disparu sans laisser de trace; Abdân, lui, refusa tout net. Il prit donc le parti de s'adresser à Zicrwaïh et, après avoir fait mettre Abdân à mort, le nomma à la dignité de grand-dâï (286). Lui-même périt trois ans après au siége de Damas.

Je crois pouvoir démontrer que, sauf quelques détails, tout ce récit n'est qu'une invention [1]):

1°. A le prendre en lui-même, il est déjà douteux que l'apostasie de Hamdân Carmath ait eu lieu avant 286. Ce n'est qu'après cette date que les Carmathes commencèrent à se montrer ouvertement; or comment expliquer qu'ils portent ce nom si, dès lors déjà, Hamdân Carmath n'était plus leur chef? Car il ne faut pas perdre de vue qu'ils se donnaient à eux-mêmes une autre appellation, celle de fidèles et de Fatimides [2]), et que ce sont leurs ennemis qui leur ont attribué celle de Carmathes [3]).

2°. Il est à peu près certain qu'Abou Sa'îd a rempli jusqu'à sa mort la charge que Hamdân Carmath lui avait confiée, et toujours au nom du chef mystérieux de Salamia. Les relations qui, comme nous le verrons plus tard, existaient entre son successeur et les princes fatimides militent fortement en faveur de cette hypothèse. Si donc Zicrwaïh était devenu grand-dâï en place de Hamdân Carmath, Abou Sa'îd n'eût pas

1) M. Weil l'avait déjà remarqué en partie. Voyez II, 505, note 2 et 527, note 2.

2) Nous le savons positivement des Carmathes de Syrie. Voir Tabarî III, 2219 et 2257 et aussi Macrîzî I, 393, l. 9.

3) Tabarî III, 2217, nomme Zicrwaïh dâï de Carmath encore en 289.

manqué de le reconnaître comme tel. Or qu'arrive-t-il? Pendant que Zicrwaïh fait de vains efforts pour se rendre maître de la Syrie et de l'Irâk occidental, Abou Sa'îd continue tranquillement à étendre ses conquêtes, sans faire la moindre tentative pour l'aider. De ce fait nous ne saurions tirer qu'une seule conclusion, c'est que Zicrwaïh n'a jamais été nommé grand-dâï. Et ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est la conduite de ses fils, ou, si l'on veut écarter Yahya, que Nowaïrî considère comme fils de Caddâh, celle du moins de Hosaïn, qui, en adoptant le titre de Mahdî et de prince des croyants, agissait assurément dans l'esprit de son père. Or cette conduite exclut toute intelligence entre lui et le grand-maître et cet argument détruit par la base l'hypothèse qui place l'apostasie de Hamdân Carmath avant l'année 286.

3°. Le récit de Nowaïrî renferme d'autres erreurs qui sautent aux yeux. Le fils de Caddâh, le mystérieux grand-maître de Salamia, aurait été assez inconsidéré pour s'aliéner de prime abord ses meilleurs partisans par une folle et intempestive franchise, et cela dans le but de se placer ensuite lui-même à la tête des troupes bédouines. Voilà qui est incroyable et l'événement est là pour prouver l'impossibilité de cette assertion. Les Carmathes du Bahraïn n'eussent jamais été la terreur des Musulmans, jamais les Fatimides ne fussent montés sur le trône, si cette imprudence avait été commise. C'eût été la ruine de tout le projet conçu avec tant d'art, car il exigeait comme première condition que le chef se tint caché jusqu'au moment où le Mahdî pourrait se présenter glorieusement dans toute sa splendeur. Nous connaissons bien peu, il

est vrai, les fils d'Abdallah ibn Maïmoun avant l'avènement d'Obaïdallah; mais ce qu'il y a de certain, c'est que c'étaient des hommes de génie qui savaient choisir leur moment. L'argument est tellement évident qu'il semble superflu d'insister.

4°. Le récit de Nowaïrî présente d'ailleurs nous ne savons quoi d'incertain et de vague. On y parle d'abord d'un fils du grand-maître décédé, c.-à-d. Ahmed ibn Abdallah ibn Maïmoun, qui demeure à Salamia et qui est le successeur de son père. Puis il n'est plus question de lui; c'est un fils de Caddâh, c.-à-d. Abdallah ibn Maïmoun, qui sort de Tâlecân et qui tâche de rétablir l'ordre. Ce fils de Caddâh prend en 289 la direction des affaires et devient le fameux *maître de la chamelle.* La particularité racontée en dernier lieu est une preuve suffisante du manque d'exactitude du récit. Car il est pour ainsi dire hors de doute que le *maître de la chamelle* c'était Yahya ibn Zicrwaïh. Nowaïrî lui-même qualifie Hosaïn dans ce récit de fils de Zicrwaïh, et Zicrwaïh, dans une lettre, parle de Yahya et de Hosaïn comme de deux frères [1]). En outre, comme nous l'avons vu plus haut [2]), il n'y a pas de place pour un grand-maître entre Ahmed Abou Chalaghlagh et Sa'îd-Obaïdallah. C'était ce dernier qui, d'après un rapport bien digne de foi reproduit dans le *Fihrist* [3]), avait organisé l'insurrection des Carmathes en Syrie. Mais Ahmed ne peut avoir été l'Ibn Caddâh du récit de Nowaïrî; car ce n'est qu'après

---

1) Voyez plus haut p. 57, l. 1; de Sacy, *Introd.* p. 207. M. Weil a déjà prouvé que l'explication de ce passage par de Sacy est inadmissible.
2) P. 21. 3) P. 157, l. 16 et suiv.

sa mort que Nowaïrî place le malentendu entre Carmath et le grand-maître. Ce n'était pas non plus Obaïdallah, car le fils de Caddâh dont parle Nowaïrî a péri. Enfin, il est extrêmement peu probable qu'il y eût, dans ce temps encore, un oncle d'Obaïdallah à Tâlecân; car Motadhed, qui, comme on l'a déjà vu et comme cela sera prouvé plus tard, a poursuivi les Carmathes aussi rigoureusement que possible et qui était fort bien renseigné, ne connaît qu'Obaïdallah comme chef de ces sectaires. Or s'il a bien pu les traquer jusque dans les régions soumises aux Toulonides, il aurait à plus forte raison rendu le séjour de Tâlecân impossible à l'un des chefs. Pour autant que nous soyons en état d'en juger, Salamia était, dans ce temps-là, le seul point central d'où rayonnât l'activité des Carmathes.

Par contre, quand Nowaïrî dit que la cause de la défection de Carmath a été le mécontentement qu'il éprouvait contre son chef, c'est-là un détail parfaitement exact. J'ai cru autrefois qu'Ibn Haucal donnait une autre raison. Mais c'était une erreur. Le texte, tel que j'ai pu le rétablir dans mon édition [1]), confirme le fait et le met au dessus de tout doute. »Hamdan Carmath, y lisons-nous, avait embrassé à cette époque le parti du prince abbaside, se mettant ainsi en opposition avec l'émir des croyants al-Mahdî billâh. Tous deux rejetèrent ce qu'ils avaient cru et rompirent avec leur foi. Dans quelques traditions il s'est glissé à ce sujet beaucoup d'erreurs et de méprises." Je pensais autrefois que »tous deux" signifiait Carmath et Abou Sa'îd. Je crois mainte-

1) P. 210, l. 21 et suiv.

nant que c'est une erreur et qu'il faut insérer dans le texte »et Abdân" après les mots de »Hamdân Carmath"; de sorte que, quant à la défection commune de Carmath et d'Abdân, Ibn Haucal confirme le récit de Nowaïrî. Mais aussi c'est à cela que se borne l'accord. Car Ibn Haucal, qui était un ardent partisan des Fatimides et qui connaissait leurs relations avec les Carmathes, du moins en gros, dit positivement qu'ils avaient abandonné le parti d'Obaïdallah.

A défaut même du témoignage positif d'Ibn Haucal, il suffit que nous devions rejeter la chronologie de Nowaïrî pour conclure que la défection de Hamdân Carmath et d'Abdân n'a pu se passer comme l'auteur la raconte. Car, trois ans après 286, ou peut-être même seulement un ou deux ans après cette date, le fils de Caddâh ne se trouvait plus à Salamia, vu qu'il parcourait les déserts de l'Afrique. Les affaires de cette famille avaient pris soudain une tout autre tournure. Abou Abdallah, de simple missionnaire de rang inférieur qu'il avait été, était parvenu, grâce à l'enthousiasme qui l'animait pour la cause du Mahdî et aux éminents talents militaires qui le distinguaient, à se placer à la tête de la puissante tribu berbère des Kétâma, avec l'aide de laquelle il avait remporté des victoires importantes sur le prince-gouverneur d'Afrique, et se croyait sûr de conquérir ce pays. Le grand-maître de Salamia ayant eu connaissance de ces événements, comprit l'importance de l'entreprise, et craignant pour sa propre sûreté à Salamia, résolut de se rendre en Afrique. Nous avons vu plus haut [1]) qu'il faut en tout cas placer ce départ

1) P. 49 et suiv.

avant 290. Nous sommes même en état de déterminer la date d'une façon plus précise encore. Macrîzî [1]) et Ibn Khaldoun [2]) racontent que le khalife Motadhed envoya des lettres à Ibn al-Aghleb à Caïrawân et à Ibn Midrâr à Sidjilmèse pour les charger de s'emparer d'Obaïdallah. Et nous ne pouvons pas admettre qu'il y ait eu ici de méprise, puisque ces historiens invoquent ces pièces avec insistance pour prouver qu'ils n'ont pas tort de supposer qu'Obaïdallah était regardé comme un prétendant dangereux et que c'était par conséquent un Alide. Le *Fihrist* aussi nomme Motadhed [3]). La méprise, c'est dans le récit reproduit par de Sacy [4]) que nous la trouvons: elle consiste à affirmer qu'Obaïdallah dut prendre la fuite pour se soustraire aux recherches du khalife Mostacfî (lisez Moctafî). Or Motadhed, de qui seul il peut être question, est mort dans la première moitié de l'année 289; il est donc nécessaire de placer la fuite de Salamia avant cette date et même de soustraire de ce chiffre tout le temps qu'il a fallu aux lettres annonçant le départ d'Obaïdallah pour le Magrib pour parvenir d'Egypte à Bagdad.

Ce résultat ne permet pas non plus d'admettre, comme on l'a dit, qu'après avoir quitté la Syrie il arriva en Egypte à l'époque où Isâ an-Noucharî en était le gouverneur [5]); il nous force également de rejeter la relation d'Arîb [6]) disant que cet événement eut lieu quand Mo-

1) I, 348.

2) *Proléq.*, trad. de Slane, I, 40 et 45.

3) P. 187, l. 21.

4) *Introd.* p. 263.

5) Weil II, 580; de Sacy, *Introd.* p. 263 et suiv.; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 15 et suiv.

6) Man. de Gotha, f. 75 v.

hammed ibn Solaïmân était gouverneur. Il faut donc absolument conclure que le fait s'est produit lorsque Hâroun ibn Khomarawaïh le Toulonide était encore prince d'Egypte. Et dans le *Fihrist*, on a si peu respecté la chronologie qu'on y dit que » Motadhed a écrit au gouverneur Isâ an-Noucharî".

C'est à tort que de Slane veut lever l'anachronisme d'Ibn Khaldoun en lisant Moctafî au lieu de Motadhed, ce que M. Wüstenfeld a admis comme vrai puisqu'il le répète sans faire d'objection. Mais Obaïdallah ne s'est pas enfui de Salamia à cause des poursuites de Moctafî. La chronologie le prouve à l'évidence. S'il fallait en faire la démonstration, nous rappellerions d'abord deux faits que nos lecteurs connaissent: à savoir qu'on extermina en 290 la presque totalité des habitants de Salamia et, ensuite, que si ce n'est pas déjà Yahya ibn Zicrwaïh qui se fit passer pour le Mahdî, ce fut en tout cas son frère Hosaïn. Puis nous achèverions notre argumentation en combinant ces deux événements avec les données suivantes, que personne ne songera à contester: Mohammed ibn Solaïmân n'a été chargé qu'au mois de Radjab de l'an 291 du commandement de l'armée qui devait reprendre Damas et l'Egypte aux Toulonides; il n'est arrivé aux frontières de l'Egypte qu'au mois de Moharram de l'an 292; il a remporté la victoire au mois de Çafar et ce n'est qu'au mois de Djomâda second qu'Isâ an-Noucharî a été nommé gouverneur. N'est-il pas certain que les deux premiers faits empêchent d'admettre qu'Obaïdallah ait encore été en Syrie en 290? Ne l'est-il pas tout autant que le dernier des faits rapportés plus

haut ne pourrait se concilier avec le récit romanesque de la manière dont Obaïdallah s'est échappé des mains de Noucharî que s'il tombait à la fin de l'année 292? Or cela est impossible, car il est positif qu'Obaïdallah se trouvait déjà en 292 à Sidjilmèse, où il vivait sans être prisonnier; c'est ce qui résulte clairement d'une communication d'Arîb [1]), et les autres relations [2]) nous apprennent qu'Obaïdallah eut l'adresse de se rendre le prince de Sidjilmèse favorable en lui faisant des cadeaux, si bien que, s'il finit par l'arrêter, ce ne fut que sur les instances réitérées de Ziyâdatallah [3]). Et même, dans le lieu où on le retenait prisonnier, on le traita avec distinction, puisqu'il fut renfermé dans une chambre du palais d'une princesse, tante du prince [4]).

La persécution d'Obaïdallah n'ayant probablement commencé qu' après les premières hostilités des Carmathes du Bahraïn, par conséquent en 287, nous pouvons supposer qu'Obaïdallah a quitté Salamia cette année-là ou la suivante. Or, si le récit de Nowaïrî a un fondement historique, nous devons admettre que Zicrwaïh a immédiatement profité de sa fuite pour faire passer son fils Yahya pour le descendant de Mohammed ibn Ismâïl, le Mahdî qu'on attendait [5]); que ce fut avec lui qu'eut lieu la rencontre d'Abdân et que ces événements ont

---

1) *Bayân* I, 134.
2) Wüstenfeld, l. c. p. 18 et suiv.; Macrîzî I, 350.
3) Comp. aussi *Bayân* I, 156.
4) *Bayân* I, 151.
5) Dans cette hypothèse, on comprend très-bien que Yahya ait dit que Zicrwaïh était son dâï, comme nous l'apprend Tabarî III, 2218, l. 13.

été confondus avec la véritable défection du Mahdî, qui, elle, n'eut lieu que quelques années plus tard. Inutile de faire remarquer que Carmath et Abdân n'ont pu ignorer le départ secret du grand-maître pour l'Occident.

On sait qu'Obaïdallah fit son entrée à Raccâda au commencement de 297 et que, dès le dernier mois de l'année suivante, il fit mettre à mort le malheureux Abou Abdallah et son frère, qui, ayant soupçonné qu'il n'était pas le Mahdî, s'étaient mis à conspirer contre lui. Après l'exécution il écrivit à ses partisans d'Orient la lettre suivante [1]: „Vous savez quelle place ont occupée dans »l'Islam (c'est-à-dire *la vraie foi*, la foi des Carmathes) »Abou Abdallah et son frère Abou 'l-Abbâs. Mais Sa»tan les ayant fait broncher, je les ai purifiés par le »glaive. Recevez mes salutations".

Et voici, selon moi, où se trouve la clef de l'apostasie de Hamdân Carmath et d'Abdân. La métamorphose qu'Obaïdallah opéra après son départ de Salamia, en se faisant passer pour le Mahdî attendu, c.-à-d. le descendant de Mohammed ibn Ismâïl, a pu ne pas être connue dès l'abord d'Abou Abdallah, et il serait difficile de déterminer s'il a tout de suite conçu des soupçons à ce sujet ou si les doutes qu'il éprouva à l'égard d'Obaïdallah sont provenus du contraste qu'il constata entre ses actes depuis son avènement et l'idéal qu'il s'était formé du règne d'un mahdî. Quoi qu'il en soit, Carmath et Abdân ne pouvaient longtemps ignorer que le Mahdî qui avait paru en Afrique n'était autre que le grand-

1) Arîb dans le *Bayân* I, 164.

maître, Sa'îd-Obaïdallah, qui s'était enfui de Salamia, et qu'ils connaissaient peut-être personnellement. L'imâm mystérieux n'était donc qu'une fiction et on les avait trompés. On aurait tort d'en douter, cette désillusion a été la cause de leur défection. Mais ils ne se seront certainement pas séparés avec éclat. Que deux chefs influents des Carmathes aient abjuré publiquement leurs erreurs, qu'ils soient retournés à l'Islam et qu'ils aient fait soumission au khalife de Bagdad, ce sont là des événements si graves que les chroniqueurs ne les auraient pas passés sous silence. Si nous ne tenons pas compte de la relation confuse de Nowaïrî, nous ne connaissons leur défection que par le récit d'Ibn Haucal, c'est-à-dire par une source fatimide. D'ailleurs il n'est pas nécessaire d'admettre que la volte face d'Obaïdallah les ait immédiatement poussés à rejeter la doctrine, et il n'est pas probable qu'ils aient longtemps survécu à la lettre qu'ils avaient écrite à Obaïdallah. D'après le récit de Nowaïrî, la défection de Hamdân Carmath et d'Abdân aurait été suivie de la disparition mystérieuse de Carmath et de l'assassinat de l'autre. Si nous avons eu raison de croire qu'il y a un rapport étroit entre leur défection et l'avènement d'Obaïdallah au trône, il nous sera permis de conjecturer que le meurtre d'Abdân, et peut-être celui de Hamdân Carmath, ont été l'œuvre de ce prince. Aux termes des lois carmathes, conformes en cela à celles de l'Islâm, l'apostasie était punie de mort, et Obaïdallah était trop jaloux de sa puissance, il maintenait avec trop de rigueur les pratiques qui l'avaient conduit au trône, pour laisser ce crime impuni, alors surtout que l'exemple pouvait former un

précédent d'une portée si dangereuse. On vient de le voir dans l'affaire d'Abou Abdallah et de son frère.

J'ai cru jadis pouvoir inférer du texte d'Ibn Haucal qu'Abou Sa'îd avait, lui aussi, abandonné le parti d'Obaïdallah. Mais, avant même d'avoir reconnu dans le texte l'omission des mots »et Abdân" [1]), j'avais conçu quelques doutes sur l'exactitude de cette opinion. En effet, il y eut en 300 [2]) une invasion des Carmathes du Bahraïn dans le pays de Basra et le gouverneur ne fut pas en état de la repousser, même après avoir reçu des renforts: or ce fait prouve qu'il n'y avait pas de rapports entre Abou Sa'îd et la cour de Bagdad. D'autre part, on peut aussi tirer argument de ce que la première expédition orientale du prince fatimide a eu lieu cette même année 300 [3]); comme les expéditions ultérieures contre l'Egypte ont toujours coïncidé avec des mouvements carmathes, parce que, on le sait, ils se produisaient sur l'ordre du prince fatimide, on est fondé à supposer que l'invasion carmathe de 300 s'est faite aussi à la demande de ce prince. Ce qui, toutefois, n'exclut pas la possibilité qu'Obaïdallah ait dès lors trouvé suspecte la fidélité d'Abou Sa'îd.

Abou Sa'îd fut assassiné dans son palais à Lahsâ en 301. Il n'est pas certain que l'esclave qui l'assassina ait agi d'après des ordres qu'il aurait reçus; mais cela

---

1) Voyez plus haut p. 63.

2) Cela se lit chez Aríb. Ibn Machkowaih (sub anno 301) et Ibn al-Athîr VIII, 49 et suiv. donnent l'année 299. On trouvera les passages dans l'appendice.

3) *Bayân* I, 169; comp. Tabarî III, 2288.

est fort probable, car il tua aussi quelques-uns des principaux officiers d'Abou Sa'îd [1]). Djaubarî [2]) place le meurtre en 300, mais, selon toute vraisemblance, cette date n'est pas exacte. Ce qui est certain, c'est qu'on n'en reçut la nouvelle à Bagdad qu'à la fin de 301. Quand, aux premiers jours de cette année, Alî ibn Isâ, cet homme d'état éminent, eut accepté les fonctions de vézir à Bagdad, le khalife le chargea d'entamer des négociations avec Abou Sa'îd; c'est ce que nous apprend Ibn al-Djauzî [3]); mais, s'il faut en croire une chronique, récente, il est vrai, mais fort bonne (man. de Leide 1957), c'est le vézir lui-même qui prit l'initiative d'en demander la permission à son maître. Ibn Machkowaïh et Ibn al-Athîr [4]) nous disent que la lettre qu'on écrivit au nom de Moctadir était conçue en termes très-polis: le khalife s'efforçait de convaincre le Carmathe de la fausseté de ses principes et l'invitait à se soumettre; en même temps il le priait d'élargir ses prisonniers musulmans. D'après Ibn al-Djauzî, au contraire, la lettre finissait par la menace d'une répression à main armée s'il refusait d'obéir. Quoi qu'il en soit, quand les porteurs de la lettre arrivèrent à Basra, ils apprirent la mort d'Abou Sa'îd et en informèrent le vézir. Ayant reçu de lui l'ordre de continuer leur mission, ils portèrent l'écrit au fils d'Abou Sa'îd qui lui avait succédé. Ce personnage

---

1) Ibn Haucal, p. 211, l. 2; Ibn al-Athîr VIII, 62 etc. Ceci prouve que les détails donnés par Abou 'l-Mahâsin (II, 191) et d'autres ne sont pas authentiques.

2) Voyez l'appendice.

3) Man. de M. Schefer f. 108 v.

4) VIII, 63.

les reçut avec affabilité, s'empressa de mettre les prisonniers en liberté et renvoya les ambassadeurs à Bagdad avec une réponse à laquelle j'aurai bientôt l'occasion de revenir.

La cour de Bagdad ne se doutait nullement qu'il y eût quelque relation entre la puissance naissante d'Obaïdallah et les Carmathes ni que le but final de leurs efforts fût le renversement du khalifat des Abbasides. Voici des faits qui prouvent cette ignorance. La première fois que Tabarî s'occupe du prince des Fatimides, vers l'an 300 [1]), il se borne à mentionner qu'il est apparu un insurgé en Occident; plus tard [2]), il le nomme Ibn al-Basrî (le fils du Basrien). Autre fait: en 300 le khalife fit écrire à Tekîn, son gouverneur d'Egypte, pour le charger d'inviter le Mahdî à se soumettre moyennant une place qu'il lui offrait au service de l'empire [3]), et ce ne fut qu'en 302, quand Habâsa, général d'Obaïdallah, arriva en Egypte, qu'on se mit à envisager la situation d'une manière plus sérieuse. Ce qui est aussi bien concluant, c'est qu'Alî ibn Isâ ne cessait pas de correspondre avec le prince des Carmathes, pour tâcher de l'apaiser par des concessions: or, s'il avait su toute la vérité, il aurait compris sans peine combien ces démarches étaient oiseuses.

Nous ne savons pas grand chose de la personne d'Abou Sa'îd. Djaubarî dit qu'il était paralysé du côté gauche, si bien qu'il ne pouvait marcher et qu'on devait l'aider

---

1) III, 2288. 2) P. 2291.
3) *Kitâb al-Oyoun*, man. de Berlin, f. 75 r.
4) Arîb, man. de Gotha, f. 75 r.

quand il voulait monter à cheval; mais cela ne l'empêchait pas de déployer l'activité la plus énergique. C'est encore Djaubarî qui prétend qu'il était versé dans les sciences occultes et qu'il se faisait passer pour prophète. A l'appui de son dire il cite les vers suivants du poète attaché à sa cour, al-Kiftî ach-Chaïbânî:

Qui donc est l'homme qui sait expliquer les révélations consignées dans ces feuilles saintes où les paroles de Dieu se trouvent disposées dans un si poétique ensemble?

Qui donc est l'homme qui affermit les appuis de la terre et sans qui la surface du monde serait en ruines?

Mais c'est exagérer la portée de ces vers; il n'y faut voir qu'une vénération outrée, comme le pense Salîl ibn Razzâk [1]: »En outre, nous dit-il, al-Hasan s'arrogeait des attributs si étonnants que les gens de peu d'intelligence le regardaient comme un Dieu". Et cette vénération ne fit que grandir après sa mort. Nâcir ibn Khosrau nous rapporte [2]) que les Carmathes du Bahraïn portaient le nom d'Abou-Sa'îdîs. »Abou Sa'îd leur a persuadé qu'il se présenterait à eux après sa mort. Un cheval sanglé, paré d'un collier et d'une aigrette, et que l'on change à tour de rôle, se tient nuit et jour à la porte du mausolée d'Abou Sa'îd pour être monté par lui lorsqu'il sortira du tombeau. Celui-ci a fait, dit-on, à ses enfants la recommandation suivante: »Si, lorsque je re»viendrai, vous ne me reconnaissez pas, assénez-moi un »coup de sabre sur la nuque. Si c'est bien moi, je re-

---

1) *History of the Imams and Seyyids of Oman*, transl. by G. P. Badger, p. 28.

2) *Sefer Nameh*, trad. de M. Schefer, p. 226, 228.

»viendrai à l'instant à la vie". Il a établi cette règle, afin que personne ne puisse se faire passer pour lui".

Il va sans dire qu' après ses victoires Abou Sa'îd obtint dans la hiérarchie des Carmathes un rang supérieur à celui de simple missionaire. Mais nous ignorons quel était le titre qu'il a porté. Peut-être celui de Mançour du Bahraïn, de même que le missionnaire du Yémen se nommait le Mançour du Yémen; car c'est un haut titre équivalant souvent à celui de Mahdî [1]).

D'après un rapport que j'ai donné plus haut [2]), un des parents d'Abou Sa'îd, désigné par lui pour lui succéder, aurait été tué en 290. Mais il se peut que ce soit une exagération due au gouverneur Ibn Bânou. Suivant Djaubarî, Abou Sa'îd laissa sept fils: Sa'îd, al-Fadhl, Ibrâhîm, Yousof, Ahmed, al-Câsim et Solaïmân. Nowaïrî [3]) en compte six: il omet al-Câsim et, au lieu de Fadhl, nomme Mohammed, ce qui est certainement une erreur. On dit d'ordinaire que c'est Abou Tâhir Solaïmân qui a succédé à son père. Mais Ibn Machkowaïh, Ibn al-Athîr, Aboulféda, Nowaïrî, Ibn Khaldoun et l'auteur de la chronique anonyme citée tantôt (man. de Leide 1957) racontent qu'Abou 'l-Câsim Sa'îd avait été désigné par son père pour lui succéder et qu'il fut dépossédé par Abou Tâhir. Ce qui confirme cette assertion, c'est d'abord que Sa'îd était l'aîné, puisque son père avait pris le surnom d'Abou Sa'îd, comme le font les Arabes; c'est aussi le fait qu'Abou Tâhir n'était âgé que de 17 ans en 312, à ce que disent Ibn

---

1) Voyez la note de M. D. H. Müller, *Burgen und Schlösser* I, 75.
2) P. 45. 3) Dans de Sacy, *Chrestom.* II, 126.

Machkowaïh, Hamadzânî[1]), le *Kitâb al-Oyoun*[2]), Ibn al-Athîr[3]) et Ibn al-Djauzî[4]). Comme c'est sous le commandement d'Abou Tâhir qu'avait eu lieu l'année précédente (311) le premier fait d'armes important des Carmathes depuis la mort d'Abou Sa'îd, on peut croire que c'est à raison de cette circonstance que le conseil des Icdânîya, dont il sera question plus loin, résolut de charger Abou Tâhir de la direction des affaires au lieu et place de Sa'îd qui ne parait pas avoir hérité du courage de son père[5]). Ce choix fut confirmé par le Mahdî Obaïdallah[6]); peut-être même avait-il été provoqué par lui. Mais il n'est pas vrai de dire qu'Abou Tâhir aurait tué son frère, comme M. Weil[7]) l'admet sur la foi d'Ibn Khaldoun: non seulement ce frère a aidé Abou Tahîr à gouverner, conjointement avec al-Fadhl[8]); mais encore, après la mort d'Abou Tâhir, nous voyons Sa'îd continuer à gouverner le pays avec d'autres de ses frères et nous savons surtout qu'il ne mourut qu'en 361[9]). De même, il est peu vraisemblable qu'Abou Sa'îd ait institué le gouvernement des six Seyids, comme le rapporte Nâcir ibn Khosrau[10]).

Il résulte de ce qui précède qu' Ibn al-Athir, dans

---

1) Man. de Paris, f. 81 v. 2) Man. de Berlin, f. 108.
3) VIII, 108, l. 2. 4) Man. de M. Schefer, f. 139 v.
5) Ibn Machkow. لم يضطلع بالامر; Ibn al-Athîr VIII, 63 et Aboulfeda عاجز عن القيام بالامر.
6) Ibn Khaldoun IV, 88, l. dern. et suiv.
7) II, 604.
8) Hamadzânî, f. 90 r.; Ibn al-Athîr VIII, 311.
9) Abou 'l-Mahâsin II, 305 et comp. p. 432.
10) P. 226.

le récit qu'il fait de la correspondance avec Moctadir, a tort de nommer Abou Tâhir comme ce successeur d'Abou Sa'îd qui aurait reçu les ambassadeurs. Ibn Machkowaïh dit plus exactement: »ses fils et celui qui avait pris sa place [1]." M. Weil, qui ne connaissait que le récit d'Ibn al-Athîr, en conclut que, relativement à l'âge d'Abou Tâhir en 312, il faudrait lire 27 ans au lieu de 17; mais cette supposition ne se fonde sur rien.

L'accusation d'incapacité portée contre Sa'îd se justifie pleinement par l'inactivité presque complète des Carmathes pendant les dix premières années qui suivirent la mort d'Abou Sa'îd. La réponse qu'il envoya à Moctadir ne respire point du tout ces sentiments d'indépendance et de respect de soi-même qui caractérisent les débuts des Carmathes. Selon Ibn al-Djauzî [2], après avoir exprimé toute sa vénération pour le khalife et toute sa reconnaissance pour la justice du vézir, Sa'îd continuait sa lettre comme suit. »Nous n'avons pas commencé par nous soustraire à nos devoirs d'obéissance, humbles personnes que nous étions. Mais des hommes méchants et impies qui nous en voulaient se sont mis à médire de nous et à nous accuser de grands péchés; puis ils nous ont injuriés et maltraités. A la fin même ils en sont venus à faire proclamer publiquement »qu'ils nous accordaient un délai de »trois jours; que celui qui, après ce terme, serait encore »trouvé dans le pays, encourrait une punition sévère". Mais

1) اولاده ومن قام مقامه.

2) Man. de M. Schefer, f. 109 r. La fin de la lettre se lit aussi dans la chronique anonyme man. de Leide 1957.

pendant que nous faisions nos préparatifs de départ et avant même que le délai fût expiré, ils nous attaquèrent, nous battirent et nous infligèrent des amendes. Nous les priâmes alors de nous accorder au moins la vie sauve; mais ils rejetèrent notre demande et le préfet du pays donna l'ordre de nous tuer. Nous prîmes la fuite et ils se mirent à dépouiller sans pudeur nos familles et à piller nos maisons. Nous cherchâmes une retraite dans le désert. Mais non contents de nous avoir expulsés, quelques gens allèrent trouver Motadhed pour nous noircir; il les crut sur parole et envoya des troupes pour nous combattre. Naturellement nous nous défendîmes et c'est ainsi que notre isolement dans le monde ne fit que grandir. Quant à l'accusation qu'on a lancée contre nous de ne pas prier, quant à d'autres calommies encore, nous nous bornerons à vous faire remarquer qu'il n'est pas permis d'admettre une plainte sans preuve. Et si le prince pense que nous ne croyons pas en Dieu, comment peut-il donc nous inviter à nous soumettre à lui?" En lisant cette lettre on pourrait être tenté d'y voir une ironie, si la conduite des Carmathes les années suivantes ne témoignait pas hautement de leur désir de vivre en paix avec le gouvernement de Bagdad afin d'en obtenir des faveurs pour leur commerce.

Cette période ne présente pas de faits d'armes. Masoudî raconte bien [1]) que la ville de Basra fut prise en 301; mais c'est évidemment une erreur, les détails qu'il donne ne pouvant se rapporter qu'à la prise de 311. Il

1) VIII, 280.

en est de même de l'attaque faite en 302 contre les pèlerins de la Mecque: ce n'a pas été l'œuvre des Carmathes, comme je l'ai cru jadis à tort. Tout ce qu'on peut admettre avec quelque vraisemblance c'est qu'ils ont fait un certain déploiement menaçant de forces afin d'accélérer les négociations avec le khalife. Car Arîb [1]) raconte sous l'an 303 „qu'en cette année l'éminent vézir Alî ibn Isâ donna toute son attention aux affaires des Carmathes, qu'il craignait pour les pèlerins et pour les pays environnants. Il les occupa donc au moyen de lettres et d'ambassades qui les invitaient à se soumettre, ou encore au moyen de cadeaux et de concessions, telles que le libre commerce vers Sîrâf. Il réussit ainsi à les tenir tranquilles. Mais beaucoup de gens le désapprouvèrent. Ce ne fut que plus tard, quand on vit tout le mal que faisaient les Carmathes, qu'on comprit qu'il avait vu les choses sous leur vrai jour. Mais alors on n'eut pas honte de l'accuser d'être lui-même dévoué à la doctrine des Carmathes — comme s'il n'était pas trop éminent et trop religieux pour cela — et ceux qui lui portaient envie trouvèrent là un moyen de lui faire ôter le gouvernement". En effet, Alî ibn Isâ fut destitué et jeté en prison en 304. Il y resta jusqu'en 306, époque à laquelle on l'adjoignit au vézir Hâmid comme conseiller; en réalité cette position lui permit de reprendre en mains les rênes du gouvernement jusqu'en 311.

Le premier mouvement carmathe après la mort d'Abou

---

1) F. 82 v.; on trouve le même récit chez Ibn al-Djauzî, f. 113 r.

Sa'îd eut lieu en 307, quand ils eurent reçu d'Obaïdallah l'ordre d'appuyer l'expédition du prince royal al-Câïm contre l'Egypte. Cette conquête fut le premier objet qui occupa l'attention du Mahdî, après la soumission de l'empire des Aghlabides et des états circonvoisins. Mais ce plan, que son arrière-petit-fils devait réaliser plus tard en peu de temps et presque sans coup férir, ne put s'exécuter à cette époque, en dépit de ses efforts les plus énergiques et les mieux concertés. Trois expéditions consécutives qu'Obaïdallah envoya à cet effet échouèrent complètement et les troubles qui éclatèrent dans l'ouest de l'Afrique immédiatement après le dernier échec le forcèrent à renoncer pour le moment à son entreprise. La première de ces expéditions avait eu lieu l'année de l'assassinat d'Abou Sa'îd; les deux suivantes (en 307 et en 311) eurent l'appui des Carmathes, mais ce secours fut fort insignifiant, du moins en 307. Ibn Khaldoun [1]) raconte qu' al-Câ'ïm avait ordonné qu'un corps expéditionnaire de Carmathes se portât en Egypte, et qu'il l'attendit; mais que Mounis, le général envoyé par le khalife de Bagdad contre les troupes fatimides, devança les Carmathes et les empêcha de satisfaire à la demande d'al-Câïm. Mais rien ne confirme ce récit d'Ibn Khaldoun, puisque nous ne trouvons nulle part que les Carmathes auraient fait ne fût-ce qu'une tentative pour envoyer des troupes en Egypte; bien mieux, suivant Arîb, Mounis ne partit de Bagdad qu'au mois de Ramadhân de l'an 307. Tout se borna à un

---

1) IV, 89, l. 5 et suiv.

pillage de peu d'importance dans le pays de Basra. En 311 non plus, on n'envoya aucun secours sérieux; mais au moins prit-on la ville de Basra sous la conduite du jeune Abou Tâhir Solaïmân et fit-on à cette occasion un très-grand butin, qui inspira aux Carmathes le goût de tenter dorénavant de nouvelles entreprises. Arîb nous donne un long et important rapport sur la prise de Basra en 311. Le jeudi 21 Rabî I on avait arrêté Alî ibn Isâ en même temps que le vézir Hâmid. »Quatre jours après, le lundi, les Carmathes entrèrent dans Basra; ils savaient déjà qu' Ibn al-Forât était de nouveau devenu vézir et que Hâmid et Alî ibn Isâ avaient été mis en prison. Des Basriens dignes de foi ont raconté que les Carmathes leur dirent le jour de leur entrée: »malheur à vous! combien votre petit sultan »agit follement en éloignant cet homme; il verra plus »tard ce qui en sera la conséquence". Nous ne comprenions pas alors, ajoutaient ils, ce qu'ils voulaient dire; ce ne fut que lorsqu' arriva la nouvelle de l'arrestation de Hâmid et d'Alî ibn Isâ et qu'on apprit qu' Ibn al-Forât était devenu vézir, que la portée de ces paroles nous devint claire. Ils en avaient probablement reçu tout de suite la nouvelle au moyen de la poste aux pigeons".

Je ne me propose pas d'exposer en détail les cruautés commises à Basra ni de dénombrer le riche butin qu'Abou Tâhir emporta au Bahraïn [1]). Mais le fait que les Carmathes avaient à Bagdad des agents, qui leur expédiaient des nouvelles par la poste aux pigeons, mérite toute notre attention, et

1) Comp. aussi Hamza Ispah., p. 203.

c'est aussi chose assez digne de remarque que l'estime que les Carmathes avaient pour Alî ibn Isâ et qui paraît si clairement dans ce qui précède. Arîb raconte ensuite [1]) qu'Ibn al-Forât dit au khalife qu'Alî ibn Isâ était un traître et qu'il entretenait des relations avec les Carmathes [2]); pour ces prétendus crimes, il lui extorqua une forte somme d'argent et l'envoya en exil dans le Yémen. Le *Kitâb al-Oyoun* [3]) dit dans le même sens que quelques Carmathes, qui s'étaient rendus en 311, prétendirent qu'Alî ibn Isâ les avait engagés à surprendre Basra et qu'il leur avait fait des cadeaux et donné des armes à plusieurs reprises. Quand on l'interrogea, Alî établit la fausseté de la première accusation; mais il avoua avoir envoyé des armes et d'autres cadeaux. »De cette manière, »dit-il, je croyais pouvoir les gagner et obtenir leur sou- »mission au gouvernement; je les ai empêchés deux fois »pendant mon vézirat tant d'entraver le pèlerinage que »de faire des invasions dans le pays de Coufa et celui de »Basra; et j'ai obtenu l'élargissement de beaucoup de »prisonniers". Nous avons vu qu'il n'avait pu mettre obstacle au pillage de Basra, qui se fit en vertu d'un ordre supérieur; mais il semble d'ailleurs avoir réussi à tenir les Carmathes relativement tranquilles. Car ce n'est qu'après sa démission que viennent se placer les faits qui ont bouleversé tout le monde musulman.

Le grand succès qu' Abou Tâhir remporta en 311

1) F. 124 r.

2) On a encore reproduit la même accusation en 316; voyez Hamadzânî f. 40 r.

3) Man. de Berlin, f 107 v.

paraît avoir déterminé le conseil des Icdânîya à lui confier au lieu de Sa'ìd le commandement supérieur. Nous avons vu que ce choix fut approuvé par Obaïdallah, ou même suggéré par lui, car il n'avait guère lieu d'être content de l'appui que Sa'îd lui avait prêté: le secours militaire avait été insignifiant et, comme le butin n'avait point du tout répondu à l'attente, on comprend que la cinquième partie, réservée à l'Imâm, n'ait pu avoir été bien considérable.

Il va sans dire qu' après l'avènement d'Obaïdallah les intelligences continuèrent entre lui et le chef des Carmathes, mais c'était dans le plus grand secret et il n'y avait qu'un très-petit nombre d'initiés qui en eussent connaissance. Si les sujets d'Obaïdallah avaient pu soupçonner un seul instant que toutes ces atrocités qui remplissaient le cœur des bons Musulmans d'épouvante et d'horreur, se commettaient au nom de leur maître, il est certain qu'il n'eût pas occupé le trône une seule année. Aussi fallait-il que, dans l'empire des Fatimides, on désapprouvât officiellement les procédés des Carmathes [1]). Voilà pourquoi, par exemple, Ibn Haucal, quoique zélé partisan des Fatimides, quoique sachant que les Carmathes les reconnaissaient comme imâms, parle d'Abou Tâhir avec indignation et le maudit à cause de ses crimes; il ne se doute pas le moins du monde qu'Abou Tâhir n'a fait que suivre le système qui avait procuré le trône à ses chefs révérés, ou même leurs ordres formels. L'auteur du *Fihrist* [2]) ne peut comprendre comment il se

1) Comp. Dozy, *Histoire* III, 14 et suiv.
2) P. 189, l. 15 et suiv.

fait qu'en Egypte, en plein empire fatimide, on ne pratique en rien la doctrine qu'avaient pourtant prêchée les missionnaires fatimides. Nâcir ibn Khosrau [1]) accuse Abou Sa'îd d'avoir propagé de faux dogmes et paraît ignorer les relations qui existaient entre les Carmathes et les Fatimides, bien qu'il eût embrassé sincèrement la doctrine de ces mêmes Fatimides. Il est certain cependant que ces relations existaient en fait; mais ce serait anticiper que d'énumérer ici les témoignages formels des divers chroniqueurs [2]). Ces témoignages, confirmés par le contenu de la lettre remarquable du khalife fatimide Moïzz à l'un des chefs Carmathes [3]) et par les détails que fournit Ibn Haucal, mettent hors de doute le fait qu'Abou Tâhir et ses successeurs avaient reconnu Obaïdallah et les siens comme imâms, c'est-à-dire comme successeurs légitimes de Mohammed ibn Ismâïl [4]); qu'ils prélevaient en leur faveur un cinquième sur leurs revenus; qu'ils leur rendaient enfin les hommages publics dûs au souverain. Au surplus il est difficile de dire quelles étaient les limites de leurs instructions. Le pillage du temple de la Mecque et l'enlèvement de la pierre noire p. e. ont-ils été exécutés sur l'ordre d'Obaïdallah ou contre son gré? Pour ma part, je suis convaincu que les Carmathes ont souvent, peut-être, dépassé leur mandat dans les affaires d'une moindre importance, mais qu'ils ont agi d'après un ordre for-

---

1) *Séfer Nameh*, trad. de M. Schefer, p. 225 et suiv.

2) Je renvoie provisoirement à Weil II, 604, 611; Defrémery, *Mémoire sur les Sadjides*, p. 76; Abou 'l-Mahâsin II, 232, 238, 311 etc.

3) De Sacy, *Introd.* p. 228—239.

4) Voyez aussi Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 16 v. et suiv.

mel dans une entreprise aussi grave que celle du pillage du temple. Au moins avons-nous en ce qui concerne l'enlèvement de la pierre noire un aveu formel de leur part. Mais, dira-t-on, nous trouvons dans les chroniques [1]) une lettre d'Obaïdallah dans laquelle il désavoue le fait et ordonne avec menaces aux Carmathes de rapporter la pierre, et cette lettre paraît authentique [2]). Il est facile de répondre; comme l'a déjà remarqué Defrémery [3]), ce n'a été là qu'une feinte prudente pour éloigner jusqu'au soupçon d'une complicité qui pouvait devenir si dangereuse. Ce qui le prouve surtout, c'est la publicité même qu'on a donnée à cette lettre et sans laquelle nous ne la posséderions probablement pas. Mais les dépêches secrètes auront tenu, je pense, un tout autre langage. Aussi l'ordre officiel ne reçut-il pas d'exécution. La pierre resta à Lahsâ jusqu'en 339, époque à laquelle on la rapporta sur l'ordre d'al-Mançour, petit-fils d'Obaïdallah. Mais je reviendrai plus loin sur ce fait; pour le moment, il nous faut reprendre la suite des événements.

Abou Tâhir était fait pour la tâche qu'on lui avait confiée. A un grand courage il joignait l'éloquence et l'affabilité des manières [4]). Les quelques vers que nous possédons de lui ne manquent ni d'énergie ni de verve; et c'est à lui qu'on peut appliquer à juste titre ce mot, que ses milliers d'hommes lui suffisaient pour détruire des centaines de mille [5]).

---

1) Weil II, 612; de Sacy, *Introd.* p. 218. On trouvera une rédaction toute différente dans *Chron. Mecc.* III, 165.

2) Comp. de Slane dans le *Journal asiat.* 1838, II, p. 102, 103.

3) *Mém. d'histoire orient.* I, 21.

4) Abou 'l-Mahâsin II, 238.

5) *Ibid.* p. 446, comp. p. 230.

Il avait donc tous les talents que les Bédouins exigent avant tout de leur émir; et ce qui assurait le plus sa supériorité et mettait le comble à son crédit, c'était sa libéralité et le soin qu'il apportait à leur procurer toujours les plus belles occasions de piller. C'est peut-être en partie dans ce but qu'Abou Tâhir veilla avant tout à se rendre maître de la route qui mène de l'Irâk à la Mecque; il savait d'ailleurs qu'en le faisant il portait le coup le plus sensible aux Musulmans.

Et ils ne devaient pas tarder à s'en apercevoir. Depuis 303 le pèlerinage à la Mecque avait pu se faire en toute sécurité: mais au commencement de 312 la caravane qui revenait de la ville sainte apprit à Faïd que les Carmathes étaient aux aguets. On songea d'abord à éviter le danger et à marcher sur Wâdi 'l-Corâ pour gagner la Syrie; on abandonna pourtant cette idée à cause de la longueur du détour et parce qu'on ne pouvait croire qu'il y eût vraiment danger pour une caravane si bien escortée. Mais on devait avoir bientôt lieu de s'en repentir. Au moment où la caravane traversait la plaine sablonneuse d'al-Habîr, qui s'étend depuis la station d'al-Adjfar jusqu'à ach-Chocouc et depuis les montagnes de la tribu de Tây jusqu'à la mer de Perse [1]), elle se vit soudainement assaillie par huit cents cavaliers et mille fantassins carmathes [2]). Elle était nombreuse et comptait plusieurs

---

1) Ibn Haucal, p. 30, l. 3—5; Mocaddasî, p 107 et suiv., 251.

2) Arîb f. 132 r.; Hamadzânî f. 31 v; *Kit. al-Oyoun* f. 108; Ibn al-Djauzî f. 139; Ibn al-Athîr VIII, 107 et suiv.; Abou 'l-Mahâsin II, 224; Nowaïrî, man. de Leide 2 *h*, p. 284; Freytag dans le *Zeitschrift d. D. M. G.* X, 455.

personnages de distinction, entr'autres son chef Abdallah ibn Hamdân, père du célèbre Saïf addaula. Ce témoin oculaire estime qu'il périt dans le combat 2200 hommes et 300 femmes et que 2200 hommes et 500 femmes furent emmenés captifs à Hadjar; il ajoute qu'on fit un butin immense, comprenant environ un million de dénares en argent, ainsi que des marchandises précieuses et des bagages qui valaient plus encore. Le parasol impérial du khalife, la *chamsa*, tomba également entre les mains des vainqueurs. Au nombre des prisonniers se trouvait le savant al-Azharî (+ 370), qui, par le partage du butin, échut à une famille des Banou Tamîm; du moins nous raconte-t-il [1]), que ses maîtres passaient l'hiver dans la Dahnâ, le printemps à Çammân et l'été à Sitârân [2]). Il resta deux ans avec eux, consacrant ses loisirs à une étude pratique de la langue, dont il publia plus tard les résultats dans son *Tahdzîb*, ouvrage important en dix volumes [3]). Ses maîtres étaient de vrais Bédouins, »nés et élevés dans le désert, qui, à la saison des pâturages, cherchaient les lieux que la pluie avait arrosés, pour retourner dans la saison des chaleurs de l'été aux sources de leur demeure; qui s'occupaient à faire paître leurs chameaux et vivaient de

---

1) Ibn Khallicân, ed. Wüstenfeld, n. 650, p. 40; traduction de Slane III, 48 et suiv.

2) Comp. Wüstenfeld, *Register*, p. 443 et Yâcout.

3) Hâdji Khalîfa كتاب التهذيب. La bibliothèque Köprülü à Constantinople en possède un exemplaire. Lane avait dans ses livres un extrait de l'ouvrage, intitulé *Tahdzîb at-tahdzîb*. Voyez la préface de son dictionnaire.

leur lait. Leur langue était le pur idiome du désert, où l'on ne trouve guère de fautes ni une prononciation vicieuse". Et, comme notre histoire le montre assez, ils aimaient beaucoup à se joindre aux expéditions qui avaient le pillage pour but.

Ibn Hamdân recouvra sa liberté longtemps avant al-Azharî. Ce fut probablement lui qui alla communiquer à Moctadir les conditions auxquelles Abou Tâhir consentirait à mettre fin aux hostilités. Ces conditions étaient qu'on lui cédât Basra et l'Ahwâz, non comme gouvernement, ainsi que le suppose M. Weil [1]), mais en pleine souveraineté. La lettre insolente où il formulait ses prétentions n'obtint naturellement pas de réponse; ce qui lui permit de se poser dès lors en ennemi des chefs de l'Islam. La caravane qui partit de Bagdad au mois de Dzou 'l-kada de cette année sous une forte escorte rencontra les Carmathes avant même d'avoir atteint la plaine de Habîr, à al-Acaba, et revint sur ses pas en proie à la plus grande frayeur [2]). Abou Tâhir s'en prit alors à Coufa, qu'il livra au pillage comme il l'avait fait pour Basra. Pendant six jours les malheureux habitants eurent à subir toutes les horreurs qui accompagnent la prise d'une ville; bien mieux, ils furent forcés d'être témoins du sacrilège que le chef carmathe commit en établissant sa grand garde dans la mosquée principale [3]).

---

1) II, 607; comp. Hamadzânî f. 34 r.; Ibn al-Athîr VIII, 114; Ibn al-Djauzî f. 140 r.; Abou 'l-Mahâsin II, 224 et suiv.

2) Arîb f. 135 v.; Ibn al-Athîr et Abou 'l-Mahâsin l. c.; Hamza Ispah. p. 204; Ibn al-Djauzî f. 143 v. dit que la rencontre eut lieu à Zabâla.

3) Ibn al-Athîr VIII, 115; Nowaïrî, man. de Leide 2 *h*, p. 288.

La nouvelle de la terrible calamité qui avait signalé le commencement de l'année avait causé une profonde consternation à Bagdad et provoqué une explosion de la fureur populaire contre le vézir Ibn al-Forât, à qui l'on donnait le nom injurieux de »grand Carmathe" et contre son fils Mohassin, qu'on nommait »le petit Carmathe" [1]). Le commandant en chef de l'armée, Mounis, fut immédiatement mandé à Bagdad avec ses troupes; on l'envoya à Coufa, mais il n'y arriva que lorsque les Carmathes s'étaient déjà retirés. L'expédition de Mounis et l'armement de ses troupes, qui avaient coûté environ un million de dénares [2]), avaient donc été tout-à-fait inutiles. Il reçut alors l'ordre de s'établir à Wâsit, pour couvrir les villes de Basra, de Coufa et de Bagdad. Cette année-là les seules caravanes de Syrie et d'Egypte purent arriver à la Mecque. En 313, Abou Tâhir laissa passer la caravane de l'Irâk moyennant une forte rançon, qu'il exigea après avoir défait d'abord l'escorte [3]). Les trois années suivantes aucune caravane de l'Irâk n'osa, d'après Atîkî [4]), aller à la Mecque. Ibn al-Djauzî raconte [5]) que lorsque les pèlerins du Khorâsân vinrent à Bagdad au mois de Chawwâl de l'an 314, Mounis, qui avait déjà été rappelé dans cette ville en 313 [6]), leur annonça qu'il était impossible au khalife de leur donner une escorte pour la Mecque à cause des Car-

1) Ibn Machkowaïh et Ibn al-Djauzî.
2) Arîb et Ibn al-Djauzî.
3) Ibn al-Athîr VIII, 117.
4) *Chron. Mecc.* II, 240.
5) F. 146 r.
6) Arîb.

mathes; cette nouvelle les décida à retourner chez eux. La même année le bruit courut à la Mecque qu'Abou Tâhir s'approchait de la ville, si bien que les habitants commencèrent à la déserter [1]).

Le vézir qui avait remplacé Ibn al-Forât après sa chûte n'était nullement homme à prendre des mesures énergiques. Tout ce qu'il fit contre les Carmathes, ce fut de rechercher leurs adhérents à Bagdad, d'arrêter plusieurs personnes et de démolir la mosquée où ils avaient coutume de se rendre. Le dâï des Carmathes, connu sous le nom d'al-Ka'kî, parvint pourtant à s'échapper. Ibn al-Djauzî, qui nous rapporte ces faits [2]), dit que ces personnes portaient comme signe distinctif une empreinte sur argile blanche ainsi conçue: »Mohammed ibn Ismâïl, l'Imâm, le Mahdî, le favori de Dieu".

Ce vézir fut bientôt remplacé par al-Khacîbî; le nouveau ministre proposa en 314 au khalife d'appeler le puissant Yousof ibn abi 's-Sâdj, gouverneur de l'Azerbaïdjân et de la Médie, pour combattre les Carmathes avec toutes ses forces et pour attaquer le lion dans sa tanière même. Yousof consentit à venir; mais la conviction qu'il avait d'être indispensable le rendit exigeant et ce ne fut qu'au commencement de 315 qu'il se mit en marche avec une armée de 20,000 hommes de troupes régulières. Pendant qu'il rassemblait cette armée, Alî ibn Isâ avait été rappelé au vézirat. Son premier acte fut de désapprouver les mesures prises. »Pourquoi, dit-il à son prédéces-

1) Ibn al-Athîr p. 122; Ibn al-Djauzî l. c.
2) F. 143 r.

»seur [1]), avez-vous mandé Yousof et lui avez-vous cédé »les revenus des provinces orientales, à la seule excep- »tion d'Ispahân? Et comment avez-vous pu croire que »lui et ses troupes, qui viennent d'un pays montagneux, »froid, abondant en eau, seraient en état de traverser »le désert et de supporter la chaleur de Lahsâ et de »Catîf? Pourquoi enfin ne pas nommer un fonctionnaire »pour contrôler l'emploi des valeurs qui lui ont été con- »fiées?" Khacîbî répondit que, d'après sa conviction, Yousof était seul en état de soumettre les Carmathes et qu'il avait refusé d'accepter un contrôleur. S'adressant au khalife, Alî ibn Isâ lui représenta [2]) qu'en chargeant 5000 cavaliers des Banou Asad de garder la route de la caravane, et 5000 hommes des Banou Chaïbân de guerroyer contre les Carmathes, il n'aurait à payer qu'une somme d'un million, au lieu de trois millions qu'il faudrait donner à Yousof, et qu'en même temps les chances de succès seraient beaucoup plus grandes. Il paraît que le khalife fut convaincu et qu'il autorisa son ministre à écrire à Yousof de rester en Médie [3]). Mais Yousof, qui s'était déjà mis en marche, ne tint nul compte de la lettre et marcha vers Bagdad en passant par Holwân. En route il reçut de la part de Mounis l'ordre de ne pas entrer dans la capitale, mais de se rendre directement à Wâsit, où il trouverait beaucoup d'argent: une somme de 70,000 dénares d'après Ibn al-Djauzî [4]).

---

1) Ibn Machkowaïh et Ibn al-Athîr, p. 120.
2) Arîb f. 147 v.
3) *Ibid.* f. 148 r.
4) F. 149 v.

Suivant Ibn al-Athîr [1]), Yousof serait déjà venu à Wâsit en 314 et y aurait encore rencontré Mounis. Mais cela n'est pas exact. Mounis avait déjà été rappelé à Bagdad en 313 [2]), et Alî ibn Isâ, qui, comme nous l'avons vu, avait pris les rênes du gouvernement avant que Yousof fût entré dans l'Irâk, ne vint que le 5 Çafar 315 de la Syrie à Bagdad [3]) et nomma Ahmed ibn Abdarrahmân ibn Djafar gouverneur de Coufa pour diriger les affaires jusqu'à l'arrivée de Yousof [4]).

Lorsque Yousof fut parvenu à Wâsit, probablement en Rabî premier 315, il y resta sans rien faire pendant plus d'une demi-année. Cette oisiveté s'explique peut-être par la difficulté qu'il eut de trouver l'argent nécessaire pour les troupes. Car il n'était pas facile dans ce temps de réunir des millions, même quand ils étaient assignés pour être prélevés sur les taxes de plusieurs provinces [5]). Mais il est plus probable qu'il faut en chercher l'explication dans l'accusation portée contre Yousof par son secrétaire Ibn Khalaf. Ibn Khalaf avait écrit [6]) à Naçr, grand-chambellan du khalife, qu'autrefois son maître lui avait caché ses sentiments; mais qu' après leur arrivée à Wâsit, il était devenu plus communicatif et lui avait

1) P. 118, suivi par Defrémery, *Mémoire sur la famille des Sadjides*. p. 68; Weil p. 607. Ibn Machkowaïh dit de même: فلما قرب ابن ابى الساج من واسط وكان فيها مونس المظفر رحل مونس الى بغداد.

2) Arîb f. 38 v., qui raconte ces faits en détail.

3) V. aussi Ibn al-Djauzî, f. 147 v

4) Arîb f. 147 v.

5) Comp. Defrémery, *Emirs al-Omara*, p. 4 et suiv., 9; Dozy, Notice sur ce mémoire, p. 4, 5; *Mém. sur la fam. des Sadjides* l. c.

6) Ibn Machkowaïh est la source principale de ce qui suit. On trouvera le texte dans l'appendice.

dit qu'il croyait ne pas devoir l'obéissance à Moctadir; que les Abbasides n'avaient pas de droits à la soumission des hommes; que l'imâm attendu était l'Alide de aïrawân et qu'Abou Tâhir le Carmathe était la main droite de cet imâm. Ces discours lui avaient démontré que Yousof était partisan de la doctrine des Carmathes et qu'il regardait l'Alide comme son véritable maître [1]); qu'il n'avait donc pas l'intention de marcher contre Hadjar; mais qu'il continuait à faire des promesses jusqu'à ce qu'il eût reçu tout l'argent. Au mois de Rabî second il avait dit à son chef: »Quelle raison de notre inaction »pouvons-nous encore donner au khalife et à son vézir? »Pourquoi ne marchez-vous pas sur Hadjar et ne faites-»vous pas même de préparatifs?" Et son maître lui répondit: »Vous ne connaissez pas l'état des affaires; qui »pourrait sérieusement songer à aller à Hadjar?" — »Pourquoi alors avez-vous adonné au Prince de fausses »informations à votre sujet et lui avez-vous fait tant de »promesses, si bien qu'il vous a cédé les revenus de tout »l'Orient?" Yousof répondit qu'il croyait que Dieu lui-même ordonnait d'exterminer Moctadir et tous les Abbasides, puisqu'ils avaient usurpé ce qui appartenait à la maison du prophète, et qu'il vaudrait encore mieux obéir à l'empereur grec qu'au khalife. — »Il se peut que telle soit »votre opinion; mais quelles garanties avez-vous que le »Carmathe ne marchera pas contre Wâsit ou contre »Coufa, de façon à vous obliger à vous porter à sa ren-»contre et à le combattre?" — »Eh! reprit-il, com-

1) La leçon du texte est incertaine en cet endroit.

»ment ferais-je la guerre à un homme qui est la main »droite de l'Imâm et l'un de ses principaux soutiens?" — »Mais s'il veut vous attaquer, que ferez-vous?" — »Cela est impossible; car l'Imâm a écrit de Caïrawân »qu'il n'entrera dans aucun pays où je me trouverais »et qu'il ne me combattra en aucune façon". A la fin de ce discours il aurait même dit: »J'attends que mes gens »aient reçu tout l'argent des revenus de 314; dès qu'ils »l'auront, je m'emparerai de Wâsit, de Coufa et de tout »le territoire arrosé par l'Euphrate et j'y établirai des »gouverneurs. Le Prince désapprouvera alors publique»ment mes actes; me déclarant ouvertement contre lui, »je ferai la *khotba* (l'hommage solennel dans les prières »publiques) au nom de l'Imâm; j'inviterai à le reconnaître »et je marcherai sur Bagdad. Les soldats de la capitale »sont comme des femmes; ils font bonne chère dans »leurs maisons sur le Tigre en buvant leur vin, en écou»tant la musique des chanteuses et en se rafraîchissant »à l'aide de glace et de ventilateurs; mais je prendrai »leurs richesses et leurs propriétés. Aussi ne sera-ce pas »le Carmathe qui remportera le triomphe et qui acquerra »de la gloire; ce sera moi qui serai le fondateur de la »dynastie des Imâms. Abou Moslim (le fondateur de la »dynastie abbasside) n'était qu'un savetier sans famille et »pourtant il a fondé ce qu'il a fondé, quoique, quand il a levé »l'étendard de la révolte, il n'ait eu que la moitié de mes »soldats; à peine eut-il déployé son drapeau qu'il a trouvé »cent mille épées à sa disposition". — Qu'y a-t-il de vrai dans ces accusations? c'est ce que nous ne saurons jamais avec certitude. Pourtant, il y a différentes raisons

qui empêchent de ne voir là que des calomnies. La loyauté de Yousof avait toujours été douteuse et il n'avait certainement pas encore pardonné l'affront qu'on lui avait fait en le promenant en 307, après sa dernière insurrection, comme un vil malfaiteur dans les rues de Bagdad [1]). Qu'il aimât autant être sujet de l'empereur de Constantinople que du khalife, pourvu qu'il eût plus d'autorité, c'est là probablement une exagération; mais l'exemple de Mohammed ibn abi 's Sâdj avait déjà montré, et cela du temps même de Motadhed, que la soumission aux ordres des khalifes n'était pas une des vertus des Sadjides [2]).

Un projet tel que celui que développe la lettre d'Ibn Khalaf devait avoir beaucoup de charmes pour Yousof. En effet son inaction à Wâsit est tout-à-fait inexplicable si l'on suppose qu'il ait eu sérieusement l'intention d'accomplir son mandat. Elle était si grande que c'est de Bagdad qu'il reçut la première nouvelle, que, d'après les communications du gouverneur de Basra, Abou Tâhir avait passé non loin de cette dernière ville avec une armée assez nombreuse et se dirigeant vers Coufa. Dans ces conjonctures, il lui devenait impossible de ne pas agir, et, se trouvant devant Abou Tâhir, lui, le général du khalife, à la tête d'une armée nombreuse, il ne put faire autre chose que d'essayer de disperser ces bandes de Carmathes. Il crut que cela se ferait immédiatement et on dit qu'il avait fait écrire d'avance des lettres dans lesquelles il annoncait sa victoire sur

---

1) Arîb f. 102 r.; Defrémery, *Mém. sur les Sadjides*, p. 61 et suiv.
2) Defrémery l. c. p. 28; Tabarî III, 2195.

les Carmathes. Il est possible qu'il ait déjà entamé à cette époque des négociations avec le khalife fatimide; mais ce que nous savons de son caractère ne permet pas de croire qu'il se fût engagé envers lui. Le Fatimide, de son côté, n'aura risqué que des assurances et des promesses vagues [1]). Et il est même très-croyable que l'attaque d'Abou Tâhir sur Coufa n'ait été ordonnée que pour mettre la fidélité d'Ibn abi 's-Sâdj à l'épreuve, car, s'il avait été de tout son cœur partisan des Fatimides, il eût dû saisir l'occasion pour se joindre aux Carmathes. Mais son orgueil devait s'y opposer. Aussi Abou Tâhir paraît-il avoir eu des doutes sur sa bonne foi. Yousof ayant été fait prisonnier fut entouré de soins et honorablement traité par le vainqueur, mais lors d'une tentative qu'on fit pour le délivrer, Abou Tâhir crut que c'était son prisonnier qui l'avait suggérée et il ordonna de le mettre à mort. Mais n'anticipons pas.

Abou Tâhir employa l'an 314 et probablement une partie de l'année suivante à faire de Lahsâ une forteresse redoutable; il lui donna le nom d'al-Mouminîya [2]). Ibn Khaldoun dit [3]) que cet événement eut lieu après un conflit entre les habitants du Bahraïn, c.-à-d. de Hadjar, et le conseil des Icdânîya. Nous ignorons quel a été le sujet de ce conflit; mais il est assez évident que la construction de la forteresse se faisait en vue d'une invasion possible du côté de l'Irâk, qu'Abou Tâ-

---

1) A peu près comme on l'a fait dans la suite pour les Hamdanides; voyez Macrîzî I, 352, l. 7 a f.

2) Comp. plus haut p. 46.

3) IV, 89.

hir pouvait prévoir parce qu'il était toujours au courant des affaires de ce pays. Le 7 Chawwâl 315 il surprit Coufa et s'empara du trésor du gouvernement et des vivres qu'on avait amassés soit pour les pèlerins [1]) soit pour l'armée d'Ibn abi 's Sâdj [2]). Ce dernier ne commença à se mettre en mouvement que lorsqu'il eut reçu de Bagdad l'ordre de faire diligence et il n'arriva que le 8 dans le voisinage de Coufa. Le lendemain, samedi 9 [3]) eut lieu une rencontre dans laquelle Yousof fut complètement battu et fait prisonnier. Pour les détails du combat je renvoie le lecteur au récit de Defrémery [4]). Je n'y ajouterai qu'un détail remarquable. Les chroniqueurs racontent qu'Abou Tâhir ne prit point part d'abord au combat; mais que, caché dans sa litière [5]), il resta immobile sous la garde d'un corps d'élite de 200 cavaliers [6]). Ce ne fut que lorsque le combat devint sérieux et que plusieurs Carmathes [7]) eurent été blessés par des traits [8]), qu'il quitta sa litière, monta à cheval et chargea lui-même à la tête de son corps d'élite. Voici maintenant ce qu'Ibn al-Djauzî ajoute [9]): »Un des moyens dont se

1) Hamza Isp. p. 295.

2) Hamadzânî f. 37 v.; Ibn al-Djauzî f. 149 v.; Ibn al-Athîr VIII, 124.

3) Weil II, 608 a changé ce 9 en 10, parce que, d'après les tables, le 8 Chawwâl tombait un jeudi. Mais toutes les chroniques donnent ici le samedi, 9, elles parlent du vendredi 8 et, un peu plus tard, du dimanche 10. On retrouve donc dans toutes les dates une différence d'un jour.

4) *Mém. sur les Sadjides*, p. 69—71.

5) قبة ou عمارية.

6) Hamadzâni l. c.

7) 500 au rapport d'Ibn al-Djauzî.

8) Ces traits étaient empoisonnés, dit encore Ibn al-Djauzî.

9) F. 159 r.

servaient les Carmathes pour tromper le peuple consistait à employer une litière dans laquelle leur émir s'isolait après s'être entouré d'un corps de ses fidèles. Quand les combattants ennemis commençaient à sentir la fatigue, il les attaquait lui-même avec ce corps. Les Carmathes disaient que la victoire descendait de cette litière. Ils y mettaient un réchaud et du charbon et quand ils voulaient commencer l'attaque, l'un d'eux s'y introduisait, allumait les charbons dans le réchaud et y jetait quelques grains d'antimoine qui faisaient bruyamment explosion, mais sans répandre de fumée. On choisissait pour cela le moment où l'émir disait »que la victoire descende". Et alors ils attaquaient sans que rien pût leur résister". J'aurai à revenir sur ce sujet; qu'il me suffise de dire ici que les Carmathes, animés par la conviction qu'ils défendaient une cause sainte, combattaient avec le même courage et la même persévérance qu'autrefois les anciens Musulmans aux prises avec les armées des Perses et des Grecs ou encore comme les Khâridjites, quand ils luttaient contre les légions des Omayades. Aussi mettaient-ils en déroute des ennemis dix fois plus forts qu'eux. »D'où vient que vous triomphiez malgré »votre petit nombre", demandait-on un jour à un Carmathe [1]). »Nous croyons, répondit-il, devoir chercher »notre salut dans la résistance; vous, vous le cherchez »dans la fuite".

A la nouvelle de la défaite, la ville de Bagdad fut remplie de terreur et de consternation. Le khalife et

---

1) Ibn al-Djauzî f. 150 r.

beaucoup d'habitants se mirent à songer à leur propre sûreté et toutes les troupes disponibles s'avancèrent contre l'ennemi, qui était parvenu à se rendre maître d'Anbâr et à passer l'Euphrate pour marcher sur Bagdad. Mais on rompit à temps le pont, appelé pont neuf [1]), sur le canal de Zabârâ [2]) ou canal d'Acarcouf [3]). Grâce à cette défense, l'ennemi se vit empêché de pousser jusqu'à Bagdad. Voilà du moins ce qu'on trouve dans les chroniques. Et si on doit admettre les chiffres qu'elles donnent pour les troupes d'Abou Tâhir — sept cents cavaliers, disent la plupart, et huit cents fantassins [4]) — on peut affirmer que c'eût été folie de se risquer plus loin. Mais ce que les chroniqueurs ne nous disent pas et ce qui cependant me paraît bien certain, c'est qu'il y avait des traîtres parmi les troupes du khalife. Sans doute, les Carmathes étaient des guerriers vaillants et intrépides et la terreur de leur nom s'était répandue au loin; on ne saurait non plus nier qu'ils n'eussent plus d'une fois triomphé d'ennemis supérieurs en nombre, si bien que le pieux Musulman pouvait croire que Dieu, pour accomplir ses décrets, avait abandonné

1) Arîb f. 148 v.

2) Hamadzânî f. 38 r; Ibn al-Athîr VIII, 125; Yâcout *in v.*; Hamza l'appelle al-Warrâda.

3) *Kitâb al-Oyoun*, man. de Berlin, f. 118 r. Il est ainsi nommé parce qu'il passe près d'Acarcouf; c'est probablement un des canaux qui joignent le Nahr Isâ et le Dodjaïl, à deux, ou, selon d'autres, à quatre parasanges à l'ouest de Bagdad. Voir Hamadzânî l. c.; Yâcout sous les mots عقرقوف et تل عقرقوف.

4) Hamadzânî f. 38 v.; Ibn al-Athîr p. 127, etc. Comp. Defrémery l. c. p. 75.

son peuple [1]). Mais il n'en reste pas moins inexplicable qu'avec plus de 40,000 hommes sous la main, les généraux du khalife n'aient trouvé d'autre ressource contre cette poignée de Carmathes que de détruire le pont qui les séparait d'Abou Tâhir et de ses cavaliers. Ni Mounis, ni le chambellan Naçr, ni les Hamdanides n'étaient assez poltrons pour recourir d'eux-mêmes à de telles mesures; si donc on considère qu'Ibn Hamdân força littéralement Mounis et Naçr à le faire [2]) et qu'on rapproche d'autre part la prompte mise en liberté accordée par les Carmathes à Ibn Hamdân trois ans à peine auparavant, puis les rapports amicaux qui existaient entre les Hamdanides et les Carmathes et dont je parlerai plus loin, je pense qu'il est presque impossible de ne pas croire à une comédie jouée par les deux chefs. D'ailleurs il est avéré qu'Abou Tâhir avait plusieurs partisans dans l'armée même du khalife [3]).

Cependant Abou Tâhir avait atteint son but; il avait fait un grand butin et répandu la terreur. On s'était attendu à Bagdad à une entrée triomphale des troupes du khalife à Hadjar; au lieu de cela, c'était la capitale même de l'empire qui se voyait menacée et Abou Tâhir pouvait faire la satire suivante [4]):

Dites à votre Mounis (le généralissime) de prendre ses aises en buvant et de se rafraîchir au moyen de vin au son de la flûte et de la cithare.

---

1) خذلان من الله لامر يريده Abou 'l-Mahâsin II, 446.

2) Hamadzânî f. 38 r.; Ibn al-Djauzî f. 150 v.; Abou 'l-Mahâsin II, 229; Weil II, 609, note 3.

3) Hamadzânî f. 39 r.; Ibn al-Djauzî f. 150 v.; Ibn al-Athîr VIII, 127.

4) Voyez le texte de cette satire dans l'appendice.

C'est à cause de mes seuls désirs, qui ne me laissaient point de repos, que j'ai suivi la règle de ce vers connu de l'ancien poète:

»Nous venons vous trouver et nous voulons bien ou»blier votre négligence. Voyez, quand un gentilhomme »n'est pas invité, il vient sans être convié".

Nous ne voulons pas être comme vous qui ne venez pas; celui qui brûle de désirs ne trouve jamais trop éloignée la maison de ses espérances.

Abou Tâhir se retira derrière l'Euphrate sans être inquiété et continua ses opérations sur les rives du fleuve cette année-là et la suivante, pillant ou rançonnant quelques villes et imposant aux tribus arabes de la Mésopotamie un impôt en signe de reconnaissance de sa souveraineté. Mais après une tentative manquée de prendre Racca, se sentant menacé par les troupes du khalife, il retourna au Bahraïn avec un grand butin. Les marches audacieuses d'Abou Tâhir et la pusillanimité du gouvernement avaient ranimé le courage des Carmathes de l'Irâk; mais ce ne fut qu'après la retraite d'Abou Tâhir [1]) qu'ils se trouvèrent assez bien organisés pour oser se montrer. Arîb [2]) les nomme Nafalîya, de Sacy [3]) Nacalîya; mais rien n'indique qu'ils différassent des autres Carmathes. Il faut remarquer qu'un des chefs était le fils d'une sœur d'Abdân [4]), ce qui démontre que la défection d'Abdân n'a été que personnelle. Ces Carmathes avouèrent publiquement qu'ils reconnaissaient Obaïdallah

1) Ibn al-Athîr VIII, 136 et suiv.; Ibn Khaldoun III, 378.

2) F. 155 v. 3) *Introd.* p. 210.

4) Arîb l. c. Comp. plus haut p. 68.

le Mahdî pour leur seigneur. Il ne fut pas difficile aux troupes du khalife de réprimer cette insurrection de paysans.

En attendant Abou Tâhir prenait les mesures nécessaires pour exécuter un projet, ou plutôt un ordre d'Obaïdallah [1]), qui allait ébranler l'Islam jusque dans ses fondements et dont les fidèles devaient parler avec horreur même après plusieurs siècles. Il ne s'agissait de rien moins que d'enlever la pierre noire du temple de la Mecque et de la transférer à Lahsâ.

La pierre noire, aérolithe selon quelques-uns, pierre d'origine volcanique selon d'autres [2]), avait formé dès les temps anciens le centre du culte des Arabes. C'était un reste du fétichisme et elle devait sa supériorité sur tous les autres fétiches à son origine particulière et à son extérieur. Burckhardt nous raconte que la pierre lui a fait l'effet d'une masse de lave bordée d'un grand nombre de parties extérieures d'une matière blanche ou jaunâtre; d'après lui la couleur du centre est d'un brun rouge foncé tirant sur le noir. Burton en décrit la surface comme une croûte noire, à reflet métallique, de nature grossière et rude, mais usée et polie, et présentant l'apparence de la poix. La tradition rapporte qu'elle avait été primitivement blanche et Mohammed ibn Nâfi al-Khozâî, qui assista en 339 à la réinstallation de la pierre et qui put l'examiner avec soin, déclare que la couleur

---

1) Voyez Defrémery, *Mém. d'hist. orient.*, I, 17—22.

2) Burton, II, 154, 193; Dozy, *Islamisme*, p. 5 (trad. de M. Chauvin, p. 8 et suiv.), Wüstenfeld, *Geschichte der Stadt Medina*, p. 25. Comp. Azrakî (*Chron. Mecc.* I), p. 229, l. 7 a. f.

noire n'était qu'à l'extérieur [1]) et que le reste était d'un ton clair [2]). On connaît à ce sujet la fable populaire qui attribue le changement de la teinte au contact des pécheurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ces baisers et ces attouchements n'ont pas contribué à rendre la pierre plus blanche. Mais les anciennes traditions arabes, celles spécialement qu'on trouve chez Azrakî [3]), donnaient une tout autre explication de ce phénomène; entièrement inconnue aux deux voyageurs européens, elle n'a pu par conséquent être vérifiée par eux: elle consiste à dire que la couleur noire est une suite des nombreux incendies du temple, particulièrement de celui qui eut lieu du temps d'Abdallah ibn Zobaïr en 64 et qui eut encore pour le monument sacré d'autres effets funestes dont je parlerai plus bas.

Le culte rendu à cette pierre était tellement enraciné chez les compatriotes de Mohammed et chez le prophète lui-même, qu'il se crut obligé de le laisser subsister et de lui donner la consécration de sa religion. D'après la légende c'était lui qui, par un pur effet du hasard, aurait posé la pierre de ses propres mains lors de la restauration du temple et avant qu'il eût reçu sa vocation de prophète. En admettant que tout cela ne soit qu'une fable, comme le pense M. Sprenger [4]), toujours est-il que cette fable est d'ancienne date et prouve combien le culte

1) رأسه.

2) Abou 'l-Mahâsin II, 331; *Chron. Mecc.* III, 166.

3) *Chron. Mecc.* I, 32, 137, 153. Comp. 227, 232, 233.

4) *Das Leben und die Lehre des Mohammed* I, 153 et suiv. Il a certainement raison si la forme du récit qu'il nous donne est celle de l'original. Comp. Azrakî (*Chron. Mecc.* I), p. 28 et suiv., 106, 109, 116, 117, 144.

de la pierre avait profondément pénétré dans tout l'Islam. Qu'on lise dans Azrakî [1]) ce que les pieux Musulman en pensaient: »c'est la main droite de Dieu sur la terre; il la tend à ses serviteurs [2]) comme un homme donne la main à son frère. Celui qui n'a pu rendre hommage à l'Envoyé de Dieu durant sa vie, n'a qu'à passer la main sur cette pierre angulaire et il aura rendu hommage à Dieu et à son Ministre. Au jour de la résurrection elle aura deux yeux pour voir et une langue pour parler et pour témoigner en faveur de ceux qui l'auront baisée dans la sincérité de leur cœur." A l'origine on lui attribuait de grandes vertus médicales; mais elle les aurait perdues, tout comme sa blancheur primitive, par suite des attouchements impurs. Ici donc l'Islam allait plus loin que les gens sensés des temps de l'*Ignorance*, qui savaient très-bien qu'un fétiche en lui-même ne saurait ni faire du bien ni nuire [3]). Les paroles d'Omar, au moment où il accomplissait les cérémonies sacrées, sont bien remarquables à cet égard [4]): »Par Dieu, je sais que tu n'es qu'une pierre qui ne »peut ni nuire ni faire du bien et si je n'avais vu l'En»voyé de Dieu te baiser, je ne le ferais pas".

On ne pouvait donc porter de coup plus sensible à l'Islam que d'enlever cette pierre. Plusieurs auteurs mu-

---

1) L. c. p. 227—245.

2) Lisez عبادَهُ l. c. p. 228.

3) Sprenger, l. c. p. 253.

4) Azrakî, l. c. p. 228. La coutume d'embrasser la pierre, quoique antéïslamique, était de date relativement moderne; v. Belâdzorî, *Ansâb al-aschrâf*, éd. Ahlwardt (Anonyme Arab. Chronik), p. 230, l. 7 a f. et suiv.

sulmans [1]) prétendent que le but des Carmathes était de substituer Lahsâ à la Mecque, pour en faire le but des pèlerinages, puisque la pierre était l'aimant qui attirait les hommes de toutes les parties du monde. Mais c'est là positivement une erreur. D'une part il est certain que le principal dessein d'Obaïdallah et d'Abou Tâhir était de profaner la Mecque, de détruire l'auréole qui entourait les lieux saints, d'enlever l'objet principal des hommages pieux et de détruire ainsi la religion tout entière. D'un autre côté, il est prouvé que le culte de la pierre était aux yeux des Carmathes une idolâtrie [2]) au maintien de laquelle il ne leur eût pas été facile de se prêter. Les mêmes chroniqueurs disent qu'Abou Tâhir avait bâti en 316 à Lahsâ une *dâr al-hidjra* en remplacement de la Kaaba. Cette ajoute nous montre l'origine de l'erreur. Le mot de *dâr al-hidjra* (*maison du refuge* ou *de la retraite*, *asile*) était le nom que les Carmathes donnaient à l'habitation du dâï: *hôtel du gouvernement* dirait- on de nos jours. Hamdân Carmath érigea une demeure de ce genre dans le pays de Coufa [3]), Ibn Hauchab en construisit une dans le Yémen [4]), Abou Abdallah une à Icdjân [5]), Abou Sa'îd une à Lahsâ [6]) et, en 316 même, les Carmathes de l'Irâk en firent une à al-Mowaffakîya aux environs de Basra [7]). Il est évident

---

1) Cotb addîn (*Chron. Mecc.* III), p. 162, 165; Nâciri Khosrau, *Sefer Nameh*, p. 229; Abou 'l-Mahâsin, II, 232; Ibn al-Djauzî f. 154 r.
2) Comp. de Sacy, *Introd.* p. 393 et voyez plus bas.
3) Voyez plus haut p. 28 et 31.
4) De Sacy, *Introd.* p. 449.
5) De Slane, *Hist. des Berbères*, II, 514.
6) Nâciri Khosrau p. 227.
7) Ibn al-Athîr VIII, 136; Ibn Khaldoun III, 378.

que la fondation de cette dernière a été attribuée à Abou Tâhir par une méprise des chroniqueurs. Ne connaissant pas la destination de cet édifice et ne pouvant croire que la pierre noire resterait à Lahsâ comme un objet sans valeur, on se figura le bâtiment comme une sorte de temple, une imitation de la Kaaba, destinée à recevoir l'objet sacré.

Le pillage et la profanation de la Mecque et l'enlèvement de la pierre noire constituent des événements de trop d'importance pour qu'il soit permis d'en parler en passant et sans s'y arrêter.

Au commencement du dernier mois de l'an 317 (janvier 930)[1]), la grande caravane annuelle était arrivée saine et sauve dans la ville sainte sous la conduite de Mançour le Daïlemite et venait de commencer les cérémonies, lorsque, le 8 de ce mois, le *yaum at-tarwiya*, ou, selon Hamza[2]) et Becrî[3]), le jour précédent, se répandit tout-à-coup la nouvelle qu'Abou Tâhir marchait à la tête de ses Carmathes contre la Mecque. Son armée était forte de 600 cavaliers et de 900 fantassins [4]). Ibn Mohlib[5]), émir de la Mecque, alla immédiatement à sa

---

1) Arîb est le seul qui place ces événements en 316. Bèrounî, p. 212, l. 9, les met au contraire en 318.

2) P. 209.

3) Man. de M. Schefer, p. 356. Dans la citation de ce passage dans les *Chron. Mecc.* II, 241 les mot des لسبع out été chaugés par erreur en لتسع.

4) *Kitáb al-Oyoun*, man. de Berlin, f. 124 r.

5) La leçon et la prononciation de ce nom sont également incertaines Dzahabî, Abou 'l-Mahâsin et Cotb addîn appellent cet homme ابن محارب,

rencontre avec plusieurs personnes de distinction et s'efforça de le l'apaiser au moyen d'argent; mais Abou Tâhir refusa tout. Après un combat où la plupart des défenseurs furent tués, le chef des Carmathes fit son entrée dans la ville et se dirigea droit sur le temple. Le drame qui suivit fut terrible et défie toute description. La terreur et la consternation avaient saisi et paralysé tous les pèlerins. Pleurant et priant, les pieux fakîhs et les vénérables chaïkhs se tenaient cramponnés à la couverture de la sainte Kaaba; les femmes couraient ça et là en jetant des cris d'angoisse, et, au milieu, on apercevait les troupes féroces d'Abou Tâhir massacrant et foulant tout aux pieds, et criant à leurs victimes en joignant la raillerie à la cruauté: »race d'ânes que »vous êtes; vous dites que quiconque entre ici est in»violable; où est-elle donc maintenant cette inviola»bilité?" [1])

Ibn al-Djazzâr [2]), sur l'autorité d'une personne digne

---

mais Ibn al-Athîr donne محلب, selon le texte de Tornberg et selon Aboulféda, et مخلب, selon la citation dans Fâsî (*Chron. Mecc.* II. 204 et Ibn Khaldoun III, 379); le *Kitâb al-Oyoun* a مجلب. Dans ce dernier livre on trouve محمد بن اسمعيل المعروف بابن مجلب. Comme selon Mosabbihî (*Chron. Mecc.* l. c.) ce personnage vivait encore en 321, on ne peut admettre que les chroniqueurs aient raison quand ils affirment, soit en termes formels (Dzahabî, Abou 'l-Mahâsin, Cotb addîn dans les *Chron. Mecc.* III, 163, Ibn Khallicân, trad. de Slane, I, 428), soit implicitement (Ibn al-Athîr فقتلهم اجمعين) que l'émir fut tué lors du sac de la Mecque.

1) *Chron. Mecc.* III, 163; Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 158 r. La personne qui raconte cette histoire chez Ibn al-Djauzî dit avoir répondu: »ce n'est pas là la signification des paroles de Dieu; le sens, c'est »que quiconque entre ici doit être considéré et traité comme inviolable". (Voyez le texte dans l'appendice).

2) *Kitâb al-Oyoun* f. 124 v.; Ibn al-Djazzâr mourut en 395.

de foi, raconte ce qui suit: »Un des partisans des Carmathes pénétra à cheval dans la mosquée sainte. Je gisais là, blessé, au milieu des morts et je ne fis de mouvement que lorsque le cheval mit les pieds sur moi. Je croyais que j'allais mourir. Mais le Carmathe m'aborda et dit: »Connaissez-vous la sourate de l'éléphant (sou»rate 105)?" — »Oui" répondis-je. — »Et où sont donc »les oiseaux en troupes?" — »Là où Dieu le veut". — Mais lui: »vous êtes des ânes, dit-il, vous adorez des pierres, »vous faites des processions autour d'elles, vous les baisez et vous dansez en leur honneur; si vos chefs, qui »vous enseignent ces folies, ne savent pas mieux, il »n'y a que les armes qui puissent faire cesser ces sotti»ses". Je compris alors que c'étaient des incrédules (*zindic*) et les restes de ces rebelles qui s'étaient révoltés après la mort du prophète".

Pendant plusieurs jours, huit[1]) ou six[2]) ou onze[3]) selon les auteurs, les Carmathes s'abandonnèrent à toute leur barbarie ordinaire dans la malheureuse ville. On mit tout au pillage; on punit la moindre résistance par l'épée; on saisit un grand nombre d'hommes et de fem-

---

1) Selon le *Kitâb al-Oyoun*; et cela est exact, car il partit le 15 (يوم النصف) et il se trouvait certainement encore à la Mecque le 14. En effet Becrî (man. de M. Schefer l. c.), se fondant sur l'autorité d'un témoin oculaire, rapporte que la pierre noire fut arrachée le 14 de Dzou 'l-hiddja, sur l'ordre du chef des Carmathes, par l'architecte Djafar ibn abî Ilâdj (علاج). Comp. aussi *Chron. Mecc.* III, 164 et *Bayân* I, 228, l. 7 a f. Les six jours chez Fâsî viennent de la fausse lecture de 9 au lieu de 7 dans le texte de Becrî (voyez ci-dessus p. 104, note 3).

2) *Chron. Mecc.* II, 241.

3) *Ibid.* III, 164; Hamza p. 210.

mes que l'on distribua entre les vainqueurs; et, pour comble de malheur, on enleva la pierre noire et beaucoup d'objets précieux du temple. Seule, la pierre appelée *macâm Ibrâhîm*, autre monument des temps du paganisme, sur laquelle, d'après la légende, on voyait encore l'empreinte du pied d'Abraham [1]), avait été soustraite aux recherches des profanateurs et mise en lieu sûr. Mais on emporta la fameuse perle *yatîma* ou *sans pareille* qui, selon les Mecquois, pesait 14 mitzcâl; les boucles d'oreille de Marie; la corne du bélier d'Abraham et la verge de Moïse, couvertes d'or toutes deux et incrustées de pierres précieuses; enfin une infinité d'autres objets de valeur qui ne furent jamais rendus [2]). On raconte que 1900 [3]) ou, selon d'autres, 1700 [4]) personnes furent massacrées dans le seul temple et qu'en outre il périt environ 30,000 hommes [5]); et même, d'après Imrânî [6]), le bruit courait à Bagdad que 70,000 Musulmans avaient été tués dans le territoire sacré (le *harâm*). On le comprend aisément, il ne faut pas accepter ces chiffres sans critique; aussi l'auteur du *Kitâb al-Oyoun* nous dit que ce ne sont là que des conjectures [7]). Par

1) Cette pierre porte des inscriptions, dont l'une nous a été conservée par Fâkihî, man. de Leide 463, f. 335 v. Un facsimilé s'en trouve dans l'appendice des *Israélites à la Mecque* par Dozy et un essai d'interprétation à la page 172 du même ouvrage..

2) Arîb f. 155 v. 3) *Chron. Mecc.* II, 241.

4) *Ibid.* III, 162. Hamza, p. 209, dit qu'il y avait 3000 cadavres autour de la Kaaba.

5) Hamadzânî f. 43 v. dit que le total des tués était de 10,000.

6) *Kitâb al-inbâ*, man. de Leide, p. 155.

7) Voici ses propres paroles: وكل ذلك ظن وحسبان اذ كان لا يُضْبَط كثره.

contre le nombre des troupes d'Abou Tâhir a été diminué par la tradition et réduit jusqu'à 700 hommes [1]). La frayeur, l'horreur que les pieux Musulmans éprouvaient au souvenir de ces événements, leur montrait tout comme à travers un verre grossissant; c'est ainsi qu'il faut expliquer cette circonstance singulière que quelques auteurs ont fait remonter la mort d'Abou Tâhir à l'année 317 et qu'ils lui ont attribué la fin ordinaire des tyrans [2]), celle qu'on raconte aussi d'Antiochus Epiphane, de Philippe II et d'autres; la vérité est qu'il ne mourut qu'en 332, de la rougeole à ce qu'il semble. C'est encore un produit du même esprit que la légende qui prétend que, lors de l'enlèvement de la pierre, trois chameaux vigoureux succombaient sous le poids en la transportant, tandis qu'à son retour un seul chameau maigre avait suffi et s'était même engraissé [3]); sans parler d'une rédaction postérieure qui élève le nombre de trois chameaux à quarante [4]). De même on met beaucoup d'insistance à rappeler qu'Abou Tâhir, visiblement contrarié dans ses efforts par Dieu lui-même, avait en vain tâché d'enlever le *mizâb* (la gouttière de la Kaaba), qui était d'or pur: comme si, dans ce cas, la pierre noire elle-même n'eût pas dû être protégée tout d'abord ainsi que cela avait eu lieu jadis [5]). Mais Arîb ne sait encore rien d'un miracle; d'après lui les Carmathes furent empêchés

1) Becrî, man. de M. Schefer, l. c.; *Chron. Mecc.* II, 241.
2) *Chron. Mecc.* II, 241; III, 165; Abou l'-Mahâsin II, 237.
3) Ibn Khallicân, n. 186, p. 124, éd. Wüstenfeld; trad. de Slane I, 429.
4) *Chron. Mecc.* III, 166. Comp. Soyoutî, *Tarîkh al-Kholafâ*.
5) Azrakî, dans les *Chron. Mecc.* I, 231.

de monter sur la Kaaba par les traits que les Hodzaïl, tribu qui habitait les montagnes de la Mecque, lancèrent du haut du mont Abou Cobaïs.

Le butin fait par Abou Tâhir fut immense. Selon le *Kitâb al-Oyoun* [1]), il fallut cinquante chameaux pour emporter les dépouilles du temple seul, sans compter les cent mille [2]) chameaux qui étaient chargés des bagages et du butin; et pourtant on avait laissé tout ce qui avait été souillé de sang. Sa retraite par les ravins et les défilés des montagnes lui fut rendue très-difficile par les attaques continuelles des Hodzaïl, qui réussirent à délivrer un grand nombre de prisonniers et à détourner une bonne partie des chameaux de transport. Ce ne fut qu'après trois jours qu'Abou Tâhir parvint à sortir de cette impasse, guidé par un esclave fugitif des Hodzaïl. Ces Bédouins se conduisirent donc mieux que la populace de la Mecque, dont Hamadzânî nous dit [3]) qu'elle prit part au meurtre et au pillage des pèlerins.

Abou Tâhir quittant la Mecque aurait, dit-on, récité les vers suivants [4]):

1) F. 124 v.

2) Ce nombre paraît exagéré.

3) F. 44 r. Ses paroles sont: واتى اهل مكة على من عندهم من الحاج. فقتلوهم وسلبوهم Bon nombre d'habitants s'étaient retranchés sur la colline rouge dite al-Hamrâ, v. le *Tâdj al-arous* III, 162, l. 3 a f. Yâcout parle de cette colline I, 163, l. 3, 10 et suiv.

4) *Chron. Mecc.* III, 164 et Hamadzânî f. 44 r. On attribue encore à Abou Tâhir ces paroles:

انا بالـــله وبالـــله انا .يخلق الخلق وافنيهم انا

(*Chron. Mecc.* III, 163 et l'histoire anonyme des religions, man. de Leide 145, Catal. II, 188. Abou 'l-Mahâsin, II, 237, y ajoute encore quelques

Si cette maison était celle de Dieu, notre Seigneur,
Il n'eût pas manqué de faire pleuvoir sur nous le feu du ciel;
Car nous avons fait un pèlerinage payen
Sans consécration, comme il ne s'en fait plus ni en Orient ni en Occident;
Et nous avons laissé étendus morts entre Zemzem et et aç-Çafâ
Ceux qui ne cherchaient d'autre seigneur que le maître de cette maison [1]).

Et c'était vraîment un *haddj* payen qu'ils avaient accompli; ni les Chrétiens, ni les Juifs n'eussent fait pis [2]). Abou Tâhir avait complètement exécuté son projet: les lieux saints restaient profanés et le palladium avait été enlevé sans qu'aucune puissance divine fût venue défendre le sanctuaire. Les Musulmans, devait-il se dire, ne pourraient tirer de ces catastrophes qu'une seule conclusion, c'est que le culte de la Mecque et par suite toute leur foi n'étaient qu'une superstition. Mais c'est en quoi se trompait le chef des Carmathes. Profondément consternés et pleurant leurs désastres, les fidèles n'en restèrent pas moins attachés à leur religion. C'était la volonté de Dieu,

mots). D'après le man. 145, il les aurait prononcées à haute voix, assis à la porte de la Kaaba, ce qui aurait été assez ridicule. Je crois devoir rejeter ce vers comme apocryphe, moins peut-être à cause du dernier hémistiche (c'est Dieu qui crée les hommes et moi je les détruis), que pour la conclusion qu'on en tire. On va voir dans les lignes suivantes, et on en trouvera plus tard des preuves plus péremptoires encore, qu'il était tout-à-fait contre les principes d'Abou Tâhir de se faire l'égal de Dieu.

1) Hamadzânî a, au lieu de ربها, كسبها „le profit, le gain de cette maison", leçon qui est peut-être préférable.

2) Abou 'l-Mahâsin II, 237.

Allâh akbar — et, à défaut de la pierre noire, ils posaient leurs mains à l'endroit qu'elle avait occupé et le couvraient de baisers [1]. Aussi souvent qu'Abou Tâhir n'y mettait pas obstacle par la force, la caravane partait chaque année en pèlerinage. En 326, année où elle n'osa pas se mettre en marche, quelques habitants de Bagdad se hasardèrent même à traverser le désert pour se rendre à la Mecque à pied; d'autres étaient montés sur des chameaux qu'ils louaient de Bédouins dont ils achetaient la protection; puis ils revinrent par la Syrie [2].

On donna à cette année néfaste le nom d'*année du Djannâbî* [3]; car Abou Tâhir a aussi porté le nom d'al-Djannâbî, de même que son père Abou Saîd, qui, comme nous le savons, était originaire de la ville de Djannâba.

A première vue on serait tenté de s'imaginer que de si grands désastres allaient provoquer une levée en masse chez tous les partisans de l'Islam et les jeter contre les auteurs de ce brigandage sacrilége. Mais on se tromperait fort. L'époque glorieuse des Abbasides était passée; le grand empire se trouvait dans un état avancé de dissolution; le khalife n'était plus qu'un jouet aux mains des puissants, qui se livraient un combat acharné les uns

1) *Chron. Mecc.* III, 165.

2) Atîkî dans les *Chron. Mecc.* II, 242; au lieu de واكثروا il faut y lire واكتروا et وتخفّروا au lieu de وتخقّروا.

3) *Chron. Mecc.* II, 241, où il faut corriger الحامى en الجنابى. De semblables altérations du nom sont très-fréquentes: p. e. Masoudî VII, 275 الحمانى; dans le beau manuscrit d'Ibn Machkowaïh que possède M. Schefer, الجُبّائى etc.

aux autres en le tiraillant chacun de leur côté, et les plus forts étaient ceux qui avaient su amasser le plus d'argent. La disette et l'épuisement avaient pris la place de l'abondance et de la richesse d'autrefois. On avait employé tous les moyens pour battre monnaie. Les gouvernements, les plus hautes dignités de l'état se donnaient au plus offrant. Un brigand notoire, nommé Ibn Hamdî, obtint en 331 d'un ministre, et cela moyennant une redevance mensuelle de 15,000 dénares, le brevet de son industrie [1]). Même un homme d'état de la plus grande habileté et de l'honnêteté la plus inviolable tel qu'Alî ibn Isâ ne fut pas en état de triompher de la corruption croissante et ses meilleures mesures vinrent échouer devant l'égoïsme des grands. Et les armées ne se composaient que d'auxiliaires, turcs pour la plupart, qui exigeaient une forte solde; qui, dès que la paie subissait quelque retard, se dédommageaient en pillant ceux mêmes qu'ils auraient dû défendre, et dont les chefs étaient des autocrates. C'est bien une des plus tristes époques de l'histoire que celle qui nous présente les dernières convulsions d'un grand et noble peuple succombant sous la supériorité des barbares, celle où nous voyons le pouvoir passer des Arabes aux Turcs et aux Berbères. A une pareille époque où aurait-on trouvé un moment favorable pour de nobles et grandes entreprises? L'égoïsme et l'avidité gouvernaient tout. Quel sentiment aurait pu exciter les puissants de ces jours à combattre le Carmathe? C'étaient des brigands et

---

1) Defrémery, *Em. al-Om.*, p. 78; Abou 'l-Mahâsin II, 305. Dans ces deux endroits on l'appelle Hamdî et on donne le chiffre de 25,000. Comp. Ibn al-Athîr VIII, 311 et les passages cités dans l'appendice.

des pillards comme lui. Et comment auraient-ils craint pour la religion, eux qui connaissaient à peine la langue dans laquelle on l'avait prêchée?

En 318 Abou Tâhir fit la conquête de l'Omân et le gouverneur de cette province se réfugia en Perse. C'est Ibn Khaldoun qui nous l'apprend; il donne, il est vrai, tantôt l'an 315 [1]), tantôt l'an 317 [2]); mais il ajoute dans le second passage que l'événement eut lieu après l'enlèvement de la pierre noire: il faut donc qu'il se soit passé après 317. En soumettant l'Omân, Abou Tâhir était devenu le véritable seigneur de l'Arabie. Il pouvait songer maintenant à poursuivre son but principal, la conquête de l'Irâk, pour lequel le moment favorable approchait.

En 319 les Carmathes s'emparèrent de Coufa. La nouvelle répandit une si grande consternation que la plus grande partie des habitants de Caçr Ibn Hobaïra s'enfuit à Bagdad, où la peur fit fermer les bazars [3]). Mais tout se borna à cette alerte. Après s'être arrêté 25 jours à Coufa et dans les environs, Abou Tâhir retourna dans son pays, se proposant de revenir sous peu et bien convaincu qu'il donnerait alors le coup de grâce au khalifat de Bagdad. Il exprime cette opinion dans un poëme dont les fragments suivants nous ont été conservés en partie par Bèrounî [4]) et en partie par Abou 'l-Mahâsin [5]):

1. Mon retour à Hadjar vous a déroutés à l'égard de mes projets,

1) IV, 89.
2) *Ibid.* p 93.
3) Arîb f 181 r.; Hamza Ispah. p. 213. Abou 'l Mahâsin II, 242.
4) Ed. Sachau, p. 214.
5) II, p. 239.

Mais, bientôt, vous aurez certainement de mes nouvelles.

2. Lorsque Mars se lèvera sur la terre de Babel
Et que son influence ne sera pas affaiblie par celle des deux astres [1]),
Soyez sur vos gardes, soyez sur vos gardes!

3. Qui veut porter aux habitants de l'Irâk un message de ma part,
Pour leur dire que c'est moi que l'on redoute dans les villes et au désert?

4. Malheur à eux! ils perdront bataille sur bataille,
On les conduira à la boucherie comme les brebis et le bétail;

5. Je les frapperai du sabre jusqu'à ce que je les aie exterminés
Et je ne leur laisserai point de postérité mâle, ni féminine.

6. C'est moi, qui, animé d'un zèle véritable, appelle les hommes au Bien-dirigé (le Mahdî);
Je suis le lion qui déchire et le glaive d'acier [2]).

7 N'est-ce pas de moi que parlent les écritures (saintes)?
N'est-ce pas moi qui suis annoncé dans la sourate des Troupes [3])?

8. Je soumettrai à mon pouvoir tous les peuples de la terre en Orient et en Occident [4]),
Jusqu'aux capitales des Roum (Byzantins), des Turcs et des Khazares.

---

1) La variante de Bèrounî: „Et que les deux astres seront avec lui en conjonction" me semble absolument fausse.

2) Traduction libre. Les vs. 3—6 ne se trouvent pas dans Bèrounî.

3) Coran, sour. 39, p. e. vs. 38 · Celui que Dieu conduit dans la bonne voie" etc. Ce vers ne se lit pas dans Abou 'l-Mahâsin.

4) Abou 'l Mahâsin a une variante: „j'enverrai mes cavaliers contre Miçr (la capitale de l'Egypte) et Barca"; il place ces mots après le vers 4.

9. Et je vivrai jusqu'à ce que Jésus, fils de Marie, arrive
Pour louer mes exploits et j'obéirai à ses ordres [1]).

10. Je ne doute pas que le Paradis ne me soit assigné comme séjour
Alors que les autres brûleront dans les feux de la Géhenne [2]).

11. Mais le décret fatal de Dieu a déterminé notre sort,
Car c'est le Créateur du monde et des hommes qui fait mourir et qui fait vivre.

Outre les variantes données dans les notes, Abou 'l-Mahâsin en a une très-importante pour la seconde moitié du deuxième vers. La voici: »et que Caïvân (Saturne) sera avec lui en conjonction". C'est à ce vers que nous devons surtout nous arrêter quelques instants, parce qu'il nous donne la clef du contraste que forment les mesures vigoureuses des Carmathes avant 320 avec leur affaiblissement après cette année.

Nous savons que déjà du temps des Omayades on faisait usage de livres fatidiques ou sibyllins. C'est ainsi que Haddjâdj reçut, d'un anachorète chrétien, un oracle qui le décida à destituer Yazîd ibn al-Mohallab afin de rompre son influence [3]). Dans le même oracle on trouve aussi que Walîd I aura pour successeur un homme portant un nom de prophète qui fera de grandes conquêtes. De son côté, le *Kitâb al-Oyoun* [4]) rapporte qu'il courait

1) Selon Abou 'l-Mah.; Bèrounî dit: »et il sera content de (mon obéissance relativement à) ce qu'il m'avait ordonné".
2) Ce vers n'est pas dans Abou 'l-Mah. Par contre le suivant manque dans Bèrounî.
3) Tabarî II, 1138, l. 6—1139, l. 2.
4) P. 24 de mon édition dans les *Fragmenta hist. arab.*

une prédiction disant que Constantinople serait prise par un khalife ayant le nom d'un prophète. Comme Solaïmân, le successeur de Walîd I, fut le premier khalife qui portât un nom de ce genre (Salomon), il crut que la prédiction le concernait et il entreprit pour ce motif son expédition bien connue contre Constantinople. De même il existait un oracle [1]) annonçant que Aïn (initiale d'Alî, Omar, Abdallah etc.) ibn Aïn ibn Aïn tuerait Mîm (initiale de Mohammed, Merwân etc.) ibn Mîm ibn Mîm. Abdallah ibn Omar ibn Abdalazîz s'était appliqué à lui-même cette prophétie contre Merwân ibn Mohammed ibn Merwân, le dernier khalife des Omayades; mais, dans la suite, il devint évident que cette prédiction se rapportait à Abdallah ibn Alî ibn Abdallah, qui défit Merwân. Nous connaissons le nom de quelques-uns de ces livres prophétiques. Tabarî nous parle [2]) de livres de Daniel qu'on lisait en Egypte en 61; mais le plus célèbre est celui qui est intitulé *al-Djafr* et qu'on attribuait ordinairement à Djafar, arrière-petit-fils de Hosaïn, grand père de Mohammed ibn Ismâïl, de qui Obaïdallah prétendait descendre. Ce volume renfermait tout ce qui devait arriver aux *gens de la maison* (les descendants de Mohammed) en général et à quelques individus parmi eux en particulier [3]). Hamdânî fait

1) *Kit. al Oyoun* l. c. p 158.

2) II, 399, l. 3. En 318 un homme faisait de bonnes affaires avec un livre attribué à Daniel auquel il avait su donner un air de vétusté. Le vézir Hosaïn ibn al Câsim al Carkhî devait sa place à une feuille de papier préparée avec beaucoup d'art et insérée dans ce livre V. Ibn al-Athîr VIII, 169 et suiv. et le passage de Hamadzânî f. 45 r. dans l'appendice.

3) Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad. de Slane, II, 214 et suiv. Comp. Guyard, *Fragments relatifs à la doctrine des Ismaélîs*, p. 116.

mention d'un livre d'oracles ayant trait au Yémen [1]). Il résulte d'un passage de Tabarî [2]) que, du temps de Motawakkil, on lisait avec ardeur des recueils d'oracles à Bagdad et à la cour. L'un d'eux portait que le dixième khalife serait assassiné dans son appartement, ce qui s'est réalisé pour Motawakkil. Un autre ouvrage très-répandu était celui d'Abou 'l-Anbas, qui mourut sous le khalifat de Motawakkil [3]). Sans aucun doute, dans ces écrits, les calculs astrologiques jouaient un grand rôle, comme Ibn Khaldoun le dit positivement de l'*al-Djafr*. Dès les temps les plus reculés on avait admis en Orient un rapport entre les différentes planètes et les différents pays ou nations et déterminé les destinées de tel ou tel peuple d'après la place qu'occupait la planète dans le zodiaque. On avait appliqué le même système aux individus. Il est probable qu'on ne tarda pas non plus à attribuer une grande influence aux conjonctions des planètes. Cependant ce ne fut que depuis le temps de Mamoun, quand l'astronomie fut devenue une science, que l'astrologie fut élevée à la dignité de système scientifique. Elle commença à fleurir surtout dans le troisième siècle de l'Islam. Nous possédons encore un opuscule du célèbre al-Kindî, écrit vers l'an 255, avec la traduction latine qu'on en fit au moyen-âge d'après l'édition d'Abou Machar [4]); il a été publié en 1875 avec

---

1) Müller, *Burgen und Schlösser*, I, p. 75. (Sitzungsber. de l'Acad. des Sciences à Vienne 1879, T. XCIV, p. 407).

2) III, 1463, l. 9—15.

3) *Fihrist*, p. 151 et suiv.; Avicenne chez Mehren, *Vues d'Avicenne sur l'Astrologie*, Extr. du Muséon, 1885, p. 17.

4) Abou Machar est bien connu sous le nom un peu défiguré d'Albumaser.

d'excellents commentaires par mon ami feu O. Loth, dont la science déplore encore la perte [1]). Dans ce petit ouvrage, on trouve un calcul des conjonctions des deux planètes malheureuses de Saturne et de Mars dans le signe de l'Ecrevisse, avec une application historique jusqu'à l'an 242 de l'Hégire et, en outre, une explication apocalyptique des conjonctions suivantes de 272 (Abou Machar 271), 303 (A. M. 301) et 333. L'explication de l'an 303 (301) contient une prédiction bien remarquable, celle de la fin de la domination des Abbasides en Occident, qui avait d'ailleurs été aussi annoncée d'après d'autres calculs [2]). J'y reviendrai plus tard. Dans cet écrit, al-Kindî nous donne également un calcul de la durée de la domination des Arabes et la porte à 693 années. Nous devons à Ibn Khaldoun une description claire des conjonctions des deux planètes supérieures de Saturne et de Jupiter [3]); pour bien la comprendre, il faut savoir que les astrologues divisent le zodiaque en quatre trigones ou triades, celle des signes ignés (le Bélier, le Lion, le Sagittaire), celle des signes terrestres (le Taureau, la Vierge, le Capricorne), celle des signes aériens (les Gémeaux, la Balance, le Verseau) et celle des signes aqueux (l'Ecrevisse, le Scorpion, les Poissons). La conjonction a lieu tous les vingt ans et change quatre fois de suite dans les signes d'une même triade. Après 240 ans elle passe à la triade suivante, où elle change de nouveau quatre fois dans les trois

---

1) *Morgenländische Forschungen*, p. 261—309. J'en ai parlé dans la *Revue critique* 1875, I, p. 293.

2) Hamza Ispah. p. 155.

3) *Prolégomènes* II, 217 et suiv.

signes, pour passer, toujours après 240 ans, dans la triade subséquente. Après quatre fois deux cent quarante ans, c'est-à-dire neuf cent soixante ans, elle se retrouve donc de nouveau à son point de départ, qui est le premier signe de la première triade. On distingue ainsi trois classes de conjonctions:

1. La petite, qui a lieu tous les vingt ans;
2. La moyenne, qui se fait tous les deux cent quarante ans, lors du passage d'une triade à l'autre;
3. La grande, qui se produit après neuf cent soixante ans, lors du retour de la conjonction dans la même place du zodiaque.

La grande conjonction, presqu'un millénium, annonce l'arrivée d'événements considérables, tels que des changements de religions et de dynasties ou la transmission de la souveraineté d'un peuple à un autre. La conjonction moyenne présage l'apparition de conquérants et d'hommes qui aspirent à la souveraineté. La petite, enfin, indique l'apparition de rebelles, de fondateurs de sectes, et la dévastation de villes et de pays. Dans les intervalles de ces conjonctions ont lieu celles des deux planètes malheureuses.

La connaissance de ces prédictions astrologiques est d'une très-grande importance pour l'étude de l'histoire des peuples musulmans, parce qu'ils y ajoutaient foi et se laissaient diriger par elles dans leurs actions. Ibn abî Osaïbia donne quelques exemples frappants de la grande influence que cette croyance exerçait sur la vie privée [1]: Ghadhîdh, ancienne concubine de Haroun ar-Rachîd et

1) Edition de M. A. Müller I. 120. 130 et suiv.. 208.

mère d'une princesse, fut un jour prise d'une colique violente. Le médecin ordonna un lavement qu'il aurait fallu administrer sans retard. On consulta les deux astrologues du palais afin de savoir si le moment était favorable. L'un dit: »Cette maladie est de celles qui ne »souffrent point de délai. Je vous conseille de suivre l'or»donnance du médecin". Mais l'autre répondit: »La Lune »est aujourd'hui en conjonction avec Saturne; demain elle »le sera avec Jupiter; je vous propose donc de différer la »cure jusqu'à demain". — »Je crains, reprit le premier, »qu'avant que la conjonction de la Lune avec Jupiter »ait eu lieu, le mal n'ait fait déjà de tels progrès qu'au»cun remède ne soit plus nécessaire". La malade et la princesse sa fille furent si irritées de cette prédiction de mauvais augure que le pauvre astrologue de bon sens dut s'en aller; la malade ne manqua pas de mourir avant l'aube du lendemain. Le récit suivant est encore plus fort. Un fonctionnaire influent, mû par le désir de sauver un protégé, se risqua à remettre au khalife Motawakkil un rapport faux sur une enquête dont il avait été chargé, parce que la fausseté n'en pouvait être constatée que quatre mois après et que, selon les prédictions des astres, le khalife devait mourir avant ce temps. En effet, il fut assassiné deux mois plus tard.

L'influence n'était pas moins grande sur les événements politiques. Tabarî nous en donne un cas sous l'an 66 [1]). Masoudî, de son côté, nous apprend que le khalife Abdalmélik eut auprès de lui, pendant toute son

---

1) II, 601, l. dern.

expédition en Irâk, un astrologue auquel il était fort attaché[1]). Autre fait: lorsque Merwân II dit, au moment de la bataille décisive où il devait perdre son empire contre les Abbasides[2]), que si ses adversaires ne l'attaquaient pas avant le coucher du soleil il serait vainqueur, il est évident que cette parole se fondait sur l'idée que l'horoscope, pour ce jour-là, était funeste aux Omayades et qu'il leur serait favorable le lendemain. Masoudî[3]) raconte encore du khalife al Mançour qu'il se laissait déterminer par les prédictions des astrologues. C'est principalement dans la seconde moitié du troisième siècle que nous trouvons les preuves les plus frappantes de cette croyance à l'influence des étoiles. Le prince des esclaves insurgés avait toujours ses astrolabes auprès de lui[4]); à la cour de Samarrâ et de Bagdad les astrologues jouissaient d'une très-grande autorité[5]). Mais c'est l'histoire des Fatimides et des Carmathes qui nous présente le plus d'exemples. L'astrologie jouait un grand rôle dans les mystères d'Abdallah ibn Maïmoun et de ses descendants. Lorsque Sa'îd-Obaïdallah le Mahdî se réfugia en Afrique, il fut dépouillé près de Tâhouna par des brigands et on lui vola, entre autres choses, ses livres d'oracles et d'autres écrits secrets[6]). Son fils al-Câïm les retrouva lors de sa première expédition en Egypte, qui, du reste, échoua. Obaïdallah fut tellement heureux de cet événement

---

1) Masoudî V, 244. 2) Tabarî III, 40, l. 5.
3) VIII, 290.
4) Tabarî III, 1763, l, 11; 1781, l. 17; 1848, l. 5 et suiv.
5) Voyez p. e. Tabarî III, 1502, note.
6) Wüstenfeld, *Fatim.*, p. 18; *Dastour al-monaddjimîn* dans l'appendice.

qu'il s'écria que si l'expédition n'avait eu d'autre résultat que celui de faire retrouver ses livres, elle mériterait encore d'être qualifiée de grande victoire. Sans aucun doute ces livres contenaient la prédiction que la domination des Arabes cesserait en Occident vers la fin du troisième siècle. Cette prédiction se rattachait probablement à la conjonction de Saturne et de Jupiter qui devait se produire en 296 (= 908) [1]) et, en effet, cette annéelà vit et la chute des Aghlabides et l'inauguration d'Obaïdallah al-Mahdî par l'armée victorieuse d'Abou Abdallah. Il est également assez probable qu'on trouvait dans ces livres l'annonce que lors de la conjonction suivante des deux planètes supérieures en 316 (= 928) le triomphe des Fatimides serait consommé; car, d'après l'auteur du *Fihrist* [2]) et Bèrounî [3]), qui nous ont conservé ce renseignement, les Carmathes s'attendaient à ce que la nouvelle ère, celle de la vraie religion, commençât par la septième conjonction [4]) à partir du passage de la triade des signes aqueux à celle des signes ignés, qui devait se produire du Scorpion au Sagittaire [5]).

Les actions des Carmathes et des Fatimides étant en accord avec la croyance à cette prédiction et celle-ci nous

1) Comp. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad. de Slane II, 216. Selon le *Dastour al-monaddjimîn*, un oracle qui avait cours en Afrique portait qu'en 96 il arriverait des choses étonnantes.

2) P. 188, l. 25   3) P. 214, l. 1.

4) La huitième, dit le *Fihrist*; mais c'est une erreur et Loth l'avait déjà remarqué, bien qu'il ne connût point le passage de Bèrounî (*Morgenl. Forsch.* p. 269, note 3). C'est à tort toutefois qu'il propose de lire *la treizième*, puisque le passage aux signes terrestres aurait déjà eu lieu dans cette conjonction.

5) Comp. Bèrounî p. 213, l. 13.

étant donnée par des autorités dignes de confiance, il faut que, dans le poëme d'Abou Tâhir, nous acceptions la variante de Bèrounî et que nons rejetions celle d'Abou 'l-Mahâsin. Car s'il y eut en effet des conjonctions de Mars et de Saturne dans l'Ecrevisse en 303 (= 915) et en 333 (= 944), aucune des deux ne convient ici. A l'époque où nous devons placer le vers, Saturne était même fort éloigné de l'Ecrevisse. Il y eut une conjonction de Mars et de Saturne en 317 (= 929) dans le Capricorne et, suivant quelques auteurs [1]), c'est alors que Saturne est le plus dangereux, attendu que le Capricorne est sa maison; mais c'est le contre-pied de la théorie ordinaire [2]). En réalité, dans notre cas, le sort doit frapper spécialement l'Irâk. Or, pour ce pays, c'est l'apparition de Mars dans l'Ecrevisse qui exerce l'influence la plus malfaisante, à moins qu'elle ne soit contrebalancée par les deux astres favorables, Jupiter et la Lune [3]). Nous devons donc admettre que l'année fatale à l'Irâk sera annoncée par cette apparition de Mars au moment où Jupiter et la Lune étant dans leur *déjection* ne pourront exercer que le minimum de leur influence bienfaisante, et qu'elle tombera dans la période de la septième conjonction de Jupiter et de Saturne, dans le Sagittaire, qui commence en 316 (928); en effet, cette conjonction annonce le triomphe de la religion blanche, c'est-à-dire de la doctrine des Carmathes.

Nous savons du khalife fatimide Moïzz qu'il prati-

1) Ibn abî Osaïbia II, 16.
2) *Morgenl. Forsch.*, p. 283 et suiv.
3) *Ibid.* p. 285.

quait lui-même l'astrologie avec ardeur[1]). Et on ne peut douter que l'expédition de ce prince contre l'Egypte n'ait été entreprise en vue de la conjonction de Saturne et de Jupiter en 356 (= 967), de même que, comme nous le verrons plus tard, on rattachait à celle de 439 (= 1047), la première de la triade des signes terrestres, de grandes espérances de victoires à remporter par les Fatimides et les Carmathes.

Nous possédons encore un écrit du célèbre Avicenne[2]), intitulé: »Réfutation des astrologues" et publié récemment en traduction abrégée par le savant M. von Mehren[3]). Avicenne y démontre que la base de l'astrologie est fausse, puisqu'elle se fonde sur des thèses *a priori* qui ne sont pas prouvées et qu'il est même impossible de prouver, comme p. e. les vertus des planètes, l'influence qu'exercent sur elles les signes du zodiaque, la relation qui unit différentes planètes à différents pays ou villes etc. Mais ces bases une fois acceptées, l'astrologie est réellement une science, parce qu'elle procède au moyen d'observations irrécusables et de calculs précis. Mon ami le docteur van de Sande Bakhuyzen, professeur à l'université de Leide et directeur de l'observatoire, a eu l'obligeance de vérifier pour moi les calculs de Kindî et de quelques autres et il les a trouvés exacts au fond. Il a dressé en même temps une liste des conjonctions des deux planètes supérieures à partir de

1) Macrîzî I, 354, l. 3 كان مغرما بالنجوم.
2) Man. de Leide 1020 *a*, n. 11 (Catal. III, p. 329).
3) Dans le *Muséon* (Louvain, 1885).

l'année de la naissance de Mohammed (571) jusqu'en 1385; une liste des époques où Saturne a été au milieu de l'Ecrevisse depuis l'an de l'Hégire 621 jusqu'en 1562; une autre de l'apparition de Mars dans l'Ecrevisse entre 915 et 945 et des conjonctions de Mars et de Saturne dans les différents signes du zodiaque pendant les années 915 à 947 [1]). Les deux dernières tables sont surtout d'une grande importance pour le temps où l'activité des Carmathes s'est déployée avec le plus d'énergie; d'autant plus que les conjonctions des deux planètes malheureuses, de même que l'entrée de Mars dans le signe de l'Ecrevisse, sont d'un mauvais présage pour l'Irâk. Les conjonctions de Saturne et de Jupiter, au contraire, annonçant les grands événements, ont dû naturellement être données pour une période beaucoup plus longue, afin que nous puissions contrôler aussi quelques données des temps postérieurs.

Je vais en présenter quelques exemples. Nous trouvons chez Ibn abî Osaïbia [2]) un poëme prophétique relatif aux invasions dévastatrices des Tatares au milieu du treizième siècle; par une cruelle ironie du sort, il a été attribué à Avicenne, l'adversaire éclairé de l'astrologie. Ce poëme commence par ces mots: »Crains, o mon fils, la dixième conjonction et fuis avec la plus grande hâte". Le puissant prince de Khowarizm devait périr vers le milieu de la période de cette conjonction, mais les Tatares seraient battus en Syrie à la fin de la période par le prince d'Egypte. D'après Ibn abî Osaïbia la dixième conjonction tombe dans le Capricorne. Cela

1) On trouvera ces listes dans l'appendice. 2) II, 16—18.

n'est pas tout-à-fait exact; la dixième conjonction de la triade des signes terrestres se place en 623 (= 1226), et cela dans le Verseau, quoiqu'elle ne soit éloignée du Capricorne que de deux degrés. Mais le début des Tatares (Mongols) comme grande puissance a eu lieu en 616 [1]), tandis que l'expédition de Houlagou ne commença qu'en 653 [2]). La conjonction s'est opérée entre ces deux années. La défaite des Tatares près d'Aïn Djalout en Ramadhân 658 [3]) a donc eu lieu 15 ans après la fin de cette période et n'a pas été aussi désastreuse pour les Tatares qu'Ibn abî Osaïbia le croyait. Comme la première édition de son livre a paru en 640 et qu'il a été tenu au courant par des insertions faites jusqu'en 667, année qui a précédé celle de sa mort, nous avons affaire ici à une addition, faite vraisemblablement peu de temps après 658. Mais en tout état de cause, ce qui précède montre que le savant éditeur de l'Histoire des médecins, M. A. Müller, a eu bien raison de dire d'Ibn abî Osaïbia [4]) »qu'il faut qu'il se soit plus occupé de la partie anecdotique que de la partie mathématique de la littérature astrologique; car il est plus que faible en arithmétique".

Chez le même auteur, il faut encore remarquer le commencement d'un autre poëme prophétique, également attribué à Avicenne: »Lorsque Mars se lèvera sur la terre de Babel et que les deux malheurs (Saturne et

1) Weil III, 384—387.
2) *Ibid.* p 472.
3) Weil, *Gesch. d. Abbas. Khal. in Egypten*, I, 16.
4) Actes du 6me Congrès des Orientalistes à Leide, III, 271.

Mars) seront en conjonction, soyez sur vos gardes, soyez sur vos gardes!

Car infailliblement il arrivera des choses étonnantes, infailliblement les Tatares viendront fondre sur vous".

La première ligne est presque entièrement conforme à la rédaction du poëme d'Abou Tâhir dans Abou 'l-Mahâsin. On peut appliquer à ce poëme ce qu'Ibn abî Osaïbia dit de l'autre poëme prophétique, à savoir qu'il se fonde sur le livre d'*al-Djafr* [1]), qu' on attribue à Djafar aç-Çâdik, ou encore à Alî. Quant au premier poëme prophétique, il contient des indications tellement précises, par exemple quand il dit que le vainqueur des Tatares en Syrie sera al-Melik al-Mothaffar, c.-à-d. Cotoz; que le khalife, succédant à Djafar, c.-à-d. al-Mostancir, sera le dernier, qu'il est invraisemblable au plus haut point que la composition en soit antérieure à 658. Ibn abî Osaïbia voit un miracle dans cette prédiction, car tout s'est réellement accompli de son vivant même comme le poëme l'avait annoncé. Il faut donc supposer qu'il aura été victime d'une fraude assez grossière; car, bien qu'il n'ose pas dire positivement qu'Avicenne (+ 428) en est l'auteur, il n'ose pas non plus le nier.

Macrîzî [2]) donne le commencement d'un poëme prophétique sur le sort du Caire, qui, chose remarquable, est identique au début du poëme dans Ibn abî Osaïbia, sauf pourtant une légère différence de rédaction: »Crains, o mon fils, la dixième conjonction, et pars avec ta famille avant que la trompette sonne".

1) Voyez plus haut p. 116.
2) I, p. 372 et suiv.

Il dit que la dixième conjonction commence en 786 et, cette année, ou pour être plus précis, l'année suivante, une conjonction eut lieu (12 Avril 1385); cependant ce ne fut pas la dixième, mais bien la sixième de la triade des signes aqueux. A part cela, ses calculs sont exacts. En 664 (= 1265) il se produisit réellement une conjonction de Saturne et de Jupiter dans les Gémeaux, et en 818 (= 1415) une conjonction de Mars et de Saturne dans l'Ecrevisse. C'est sous cette conjonction que la chute du Caire devait se réaliser, la durée assignée du Caire, soit 461 ans selon la prophétie, expirant en 819. »Et, dit Macrîzî, quand on voit combien le Caire a été appauvri, comment les maisons menacent de s'écrouler, comment les fermes et les villages se trouvent dévastés, on ne saurait douter de la justesse de la prédiction".

Je me suis permis cette digression pour bien faire voir à quel point la croyance aux prédictions astrologiques a règné au moyen-âge et dominé les hommes. Le Tatare Houlagou lui-même n'osa pas attaquer la ville de Bagdad avant que son astrologue, le célèbre Tousî, l'eût rassuré [1]). Cette foi était universelle et ce qui donnait du cœur aux uns décourageait les autres. Bien qu'on réussît parfois à invoquer certains phénomènes de nature à paralyser quelque peu une prédiction défavorable, le caractère de cette prédiction n'en restait pas moins inébranlable: ce qui, à la fois, glaçait le parti perdant et inspirait de l'enthousiasme aux vainqueurs. Il va sans dire qu'il y a toujours eu des gens sensés pour

---

1) Weil III, 475.

rire des prédictions des astrologues. Tabarî se moque d'eux [1]; Avicenne les réfute; Abou 'l-Alâ al-Ma'arrî oppose la foi qui a pour objet l'influence de Caïwân-Saturne à celle qui a pour objet l'Eternel [2]; Ibn Khaldoun trouve impie toute tentative d'un homme ordinaire pour approfondir l'avenir; enfin le célèbre théologien motazilite Abou Alî al-Djobbâî (235—303), tout en croyant que Dieu se sert des corps célestes pour annoncer l'avenir, combattait les astrologues qui attribuaient aux astres une influence directe [3]; malgré tout cela, la grande masse, les princes aussi bien que les sujets, restait crédule [4]. Mais je ne puis m'étendre davantage sur ce sujet et j'en reviens à Abou Tâhir.

L'incertitude qui naît des variantes de son poëme nous empêche de déterminer positivement quand il l'a récité. Mais son départ du pays de Coufa en 319 rend probable qu'il regardait l'an 320 (= 932) comme l'époque où il donnerait le coup de grâce au khalifat de Bagdad et où »l'attendu" de la maison du prophète apparaîtrait en vainqueur. Il me semble qu'un événement qui avait jusqu'ici échappé à l'attention et dont je vais donner la relation d'après différentes sources, contient la preuve qu'Abou Tâhir nourrissait de semblables idées dans ce temps-là.

Voici d'abord le récit d'Arîb [5]: »En cette année (319),

1) III, 1364, l. 13—20, et 2184, l. 8 et suiv.

2) *Philosophische Gedichte des Abou 'l-Alá Ma'arrí* par A. von Kremer, Zeitschr. d. D. M. G. XXXVIII, p. 499 et suiv., 504 et suiv.

3) Hamadzânî, man. de Paris, f. 14 v.

4) Comp. Reinaud, *Monuments du cabinet de M. le duc de Blacas*, II, 367 et suiv.

5) Man. de Gotha, f. 181 r.

Zacarî [1]) al-Khorâsânî vint à l'armée de Solaïmân ibn abî Sa'îd al-Djannâbî et sut le séduire honteusement, lui et les siens, par ses ruses et ses fourberies; trompés, ils l'honoraient, le servaient et faisaient tout ce qu'il leur ordonnait, déclarant permis ce qui est défendu et versant le sang de leurs frères et de leurs autres parents. Voici quel était le motif de sa venue: lorsque les Carmathes se répandirent dans le pays de Coufa jusqu'à Çaçr Ibn Hobaïra, ils emmenèrent beaucoup de gens en captivité et les réduisirent en esclavage. Chaque corps de Carmathes était commandé par un *arîf*. Un jour l'arîf dans la troupe duquel ce Zacarî se trouvait comme prisonnier exigea de lui quelques services; mais il refusa d'obéir et lui tint tête d'un ton si haut et si impérieux que le chef prit peur et fit au prince un rapport sur cet homme. Abou Tâhir le manda immédiatement auprès de lui et eut avec lui un tête-à-tête dans lequel il fut tellement charmé de ses paroles qu'il le reconnut comme son seigneur et ordonna aux siens de le reconnaître également et de lui obéir. Il l'emmenait toujours avec lui dans une litière [2]), caché aux regards des hommes. Cette aventure ayant détourné les Carmathes de poursuivre leur expédition, ils retournèrent dans leur pays. Ils étaient convaincus que cet homme connaissait les secrets et savait ce qui se passait dans leur cœur. Dans la suite il devint la cause de leur ruine, comme nous le verrons plus loin". Le manuscrit de la chronique d'Arîb finit

1) زكرى.

2) قبة.

malheureusement en 320, de sorte que les communications promises ne nous sont pas parvenues.

Ecoutons maintenant Bèrounî [1]: »Au commencement du mois de Ramadhân de l'année 319 parut (parmi les Carmathes) Ibn abî Zacarîya at-Tammâmî [2], individu de mauvaises mœurs [3], qui invita les hommes à le reconnaître comme Dieu et qui parvint à les convaincre. Il leur donna toutes sortes de préceptes honteux [4], introduisit le culte du feu, porta des peines sévères contre quiconque éteindrait quelque feu par la main ou la bouche et maudit tous les prophètes anciens qu'il qualifiait d'imposteurs et de séducteurs; il fit encore beaucoup d'autres choses, que j'ai racontées en détail dans mes »Rapports sur les partisans de la religion blanche [5]) et les Carmathes". Ils subirent son influence pendant quatre-vingts jours, mais alors Allah le fit attaquer par celui qui l'avait suscité et il fut assassiné. Le mal qu'ils avaient fait retomba ainsi sur leurs propres têtes".

Une troisième source, c'est le *Kitâb al-Oyoun*, où nous lisons ce qui suit à l'occasion de la mort d'Abou-Tâhir, survenue en 331 [6]: »Les Carmathes avaient sept vézirs, dont l'un était Ibn Chanbar [7]. Cet Ibn Chanbar fit venir un homme originaire d'Ispahan, lui communiqua

1) Ed. Sachau, p. 213.

2) الطماهى.

3) L'original arabe فاجرا مؤاجرا est plus fort.

4) Je les omets dans ma traduction

5) المبيضة.

6) Man. de Berlin, f. 206 r

7) Ordinairement on écrit Sanbar. Voyez plus haut p. 37.

certains secrets qu'Abou Sa'îd lui avait confiés et lui indiqua l'endroit où quelques trésors se trouvaient cachés. Or Abou Tâhir ignorait que son père eût fait ces confidences à son vézir Ibn Chanbar. Le vézir dit à l'Ispahanien: »allez trouver Abou Tâhir et dites lui que vous êtes »celui au service duquel son père et lui invitent les »hommes, et s'il vous en demande les preuves et les »signes, révélez-lui ces secrets". Ensuite il lui fit promettre que, s'il obtenait quelque autorité, il tuerait un individu qu'il haïssait. L'Ispahanien le promit, se rendit chez Abou Tâhir, lui donna les signes et lui révéla les secrets. Abou Tâhir ne pouvant douter de l'exactitude de ses communications, se leva, resta debout devant lui et lui transféra la puissance suprême. Puis il dit à ses gens: »voilà celui au service duquel je vous appelais, je »lui ai remis le pouvoir". C'est ainsi que le gouvernement passa entre les mains de cet homme, qui tint d'ailleurs les promesses faites par lui à Ibn Chanbar. Puis il ordonna à Abou Tâhir et à ses frères de mettre à mort tantôt celui-ci, tantôt celui-là en disant »il est malade" ce qui signifiait: »sa foi est suspecte" et ses ordres furent exécutés. Il fit ainsi périr un grand nombre des chefs les plus notables et les plus braves. Quelqu'un recevait-il l'ordre de tuer son père, son frère ou son fils, il n'hésitait pas à l'exécuter. Mais, à la longue, Abou Tâhir se prit à trembler pour sa propre vie. Il dit à ses frères: »je commence à douter que cet homme »soit le véritable *maître de la chose* que nous attendons. »Si mon doute est fondé, il faut que nous le fassions »mourir avant qu'il nous tue". Ses frères y consentirent.

D'après ce qu'ils croient, *le maître de la chose* connaît les pensées cachées, sait tous les secrets, est à même de guérir les malades; en un mot il peut ce qu'il veut. Abou Tâhir et ses frères allèrent donc trouver l'Ispahanien et lui ayant raconté que leur mère était indisposée, ils l'invitèrent à aller la voir. Mais ils l'avaient au préalable endormie et l'avaient enveloppée de couvertures. En la voyant, il dit: »c'est une maladie dont elle ne »pourra se guérir. Purifiez-la [1])", c.-à-d. tuez-la. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'ils éveillèrent leur mère en disant »asseyez-vous'' et elle se mit sur son séant. »Voyez, dirent-ils, elle se porte bien: mais vous, vous »êtes un menteur" et ils le tuèrent".

Les récits d'Ibn al-Athîr [2]) et de Hamadzânî [3]) s'accordent avec celui du *Kitâb al-Oyoun*. Seulement Ibn al-Athîr place l'événement en 326, ce qui est une erreur. Quant à Hamadzânî, il ne fait pas mention du nom de l'Ispahanien, mais bien de celui de l'ennemi d'Ibn Sanbar, que celui-ci voulait tuer; il l'appelle Abou Hafç ach-Charîk.

On voit que ces trois récits s'accordent en un point très-important, à savoir qu'en 319 il apparut parmi les Carmathes un imposteur qui se fit passer pour *le maître de la chose* qu'on attendait et qui réussit à se faire reconnaître en cette qualité, parce qu'il avait découvert quelques secrets d'état. Cet homme se servit de son pou-

---

1) Cette expression, familière aux Carmathes, était aussi employée par le chef des Carmathes de Syrie et par Obaïdallah. Voyez plus haut p. 53, 67.

2) VIII, 263 et suiv.

3) Man. de Paris, f. 89 v. et suiv.

voir pour faire disparaître plusieurs Carmathes notables, mais ses menées finirent par inquiéter Abou Tâhir et ses frères. Il semble d'ailleurs que sa manière de vivre et le caractère de plusieurs de ses ordres ou de ses préceptes les avaient déjà fait douter de lui. Ils résolurent de le mettre de nouveau à l'épreuve, découvrirent que c'était un menteur et le tuèrent. Il est assez probable qu'on a interrompu l'expédition d'Irâk à cause de cet homme, comme nous le raconte Arîb; mais si la rencontre avec Abou Tâhir s'est passée comme le même auteur la décrit, il est impossible que la complicité d'Ibn Sanbar, dont parle le *Kitâb al-Oyoun*, soit historique. Il y a d'autres raisons encore qui nous font douter de cette complicité. La famille Sanbar ayant continué à occuper la seconde place dans l'état, et rien ne prouvant qu'ils aient jamais douté de l'excellence de leurs principes, il est inadmissible qu'Ibn Sanbar ait montré de l'attachement à un personnage qu'il savait être un imposteur. Selon toute vraisemblance il aura été la première dupe de cet aventurier. Et on a tout lieu de croire qu'Arîb a raison de nous dire que le faux Mahdî avait pris dès le début un ton d'autorité qui imposait. Les exemples de gens qui, en ce temps et même plus tôt, se sont fait passer pour une incarnation de la divinité et qui ont été honorés comme tels par une foule de personnes, ne sont pas rares. Tout le monde connaît, par le poëme de Moore, Mocanna, le prophète voilé de Khorâsân [1]). Hallâdj réussit à se faire, dans l'entourage im-

1) Comp. de Sacy, *Introd.*, p. 61 et J. Darmesteter, *le Mahdi depuis*

médiat du khalife à Bagdad, des adhérents qui l'adoraient à l'égal de Dieu. Chalmaghânî fut, de même, révéré comme un Dieu par plusieurs personnes. Il est clair que le terrain pour une telle croyance n'était nulle part mieux préparé que chez les Carmathes; car ils professaient le dogme de l'incarnation, dont ils attendaient une nouvelle manifestation, et on pouvait d'ailleurs plus facilement les tromper par des jongleries que les Bagdadiens, mieux au fait de la civilisation.

Il est impossible de déterminer avec certitude le nom du faux Mahdî. Outre les récits qui précèdent, nous avons une autre relation, celle de Nowaïrî, qui commet pourtant un anachronisme de 40 ans, puisqu'il fait débuter l'imposteur au commencement de la carrière d'Abou Sa'îd [1]). Il le nomme Abou Zacarîya aç-Çammâmî [2]) et raconte qu'Abou Sa'îd l'a fait périr. Et comme Abou Zacarîya est d'ordinaire le surnom de celui qui s'appelle proprement Yahya, il n'est même pas improbable que Yahya ibn al-Mahdî, qu'Ibn al-Athîr [3]) nomme au lieu de cet Abou Zacarîya, soit le même individu; il doit donc disparaître de l'histoire de la première prédication d'Abou Sa'îd. Nous avons déjà fait remarquer plus haut [4]) que ce qu'on raconte de ce Yahya ibn al-Mahdî est d'une

les origines de l'Islam jusqu'à nos jours, 1885, p. 43 et suiv. Ibn al-Djauzî, f. 140 r., raconte qu'en 312 il parut dans une région située entre Bagdad et Coufa un homme qui se donnait pour Mohammed ibn Ismâîl, c'est-à-dire pour une réincarnation de cet imâm.

1) De Sacy, l. c. p. 214.

2) الصمامی.

3) VII, 341.

4) P. 34 et suiv.

authenticité douteuse. On trouve une preuve indirecte de l'identité de cet homme avec le faux Mahdî de 320 dans l'accusation qu'on adresse à l'un et à l'autre d'avoir introduit des pratiques immorales. Si nous pouvons admettre cette identité, le récit d'Ibn al-Athîr nous donnera la solution d'une grande difficulté, celle de savoir comment on peut accorder la reconnaissance du faux Mahdî avec la reconnaissance d'Obaïdallah, le khalife fatimide. En effet, ce Yahya se nomme fils du Mahdî et se dit envoyé par le Mahdî. Si nous admettons qu'il s'est fait passer pour l'envoyé d'Obaïdallah qui, à la tête des Carmathes, devait mettre fin au khalifat de Bagdad, toute l'affaire devient parfaitement claire [1]).

La réalisation des espérances hardies qu'Abou Tâhir exprimait dans son poëme se trouvait donc différée pour longtemps par suite du règne du faux Mahdî. Beaucoup d'hommes influents avaient été assassinés; de là des inimitiés entre les parents et amis des victimes d'une part, et les exécuteurs des sentences du pseudo-Mahdî de l'autre; peut-être même celui-ci avait-il laissé des adhérents qui voudraient venger sa mort [2]). Il est bien regrettable que nous ne possédions pas l'exposition qu'Arîb promettait de faire de la décadence des Carmathes à la suite de l'apparition du faux Mahdî [3]). Mais c'est encore Arîb [4])

---

1) Il paraît que le même homme est nommé *Abou Zacarîya* dans les livres saints des Druzes; voir de Sacy, *Exposé* I, 31, 34, 35. Ibn Sadoun le nomme al-Ispahânî (*Bayân* I, 293, l. 11).

2) Comp. de Sacy, *Introd.*, p. 214.

3) Comp. Ibn al-Athîr VIII, 264, l. 14.

4) F. 188 v. Il cite trois d'entre eux par leurs noms mais ils nous sont d'ailleurs inconnus.

qui nous apprend qu'en 320 Mounis, le généralissime du khalife, avait à son service 70 Carmathes notables »tous hommes braves, d'un courage admirable et dont aucun ne fuirait devant l'ennemi"; il les employait dans les entreprises les plus difficiles. Peut-être avaient-ils émigré par crainte du faux Mahdî.

Cependant les Carmathes ne restèrent pas tout-à-fait inactifs. En 321 ils firent, probablement dans l'intérêt de leur commerce, une incursion dans la province de Perse, et ils ravagèrent à cette occasion et pillèrent la ville de Sînîz, près de Djannâba [1]). Peut-être cette invasion n'en forme-t-elle qu'une seule avec celle de 322, où l'on avait eu pour objectif la ville de Tawwadj [2]). Cette expédition se termina pourtant d'une manière malheureuse, puisque plusieurs Carmathes, et parmi eux Ibn al-Ghamr, l'un des principaux dâïs, furent faits prisonniers et emmenés à Bagdad. La terreur que le khalife Câhir éprouva peu de temps avant sa destitution par sa propre garde (Djomâdâ premier de cette année) lui fit prendre la résolution de leur rendre la liberté et de les combler de bienfaits afin de se concilier leur appui. Nous ne savons pas au juste ce qu'ils sont devenus; mais il est assez certain qu'ils ont trouvé une occasion de retourner au Bahraïn.

Quant au pèlerinage, une petite caravane avait risqué en 318 le voyage de l'Irâk à la Mecque et était revenue à Bagdad en Safar 319. Bien qu'elle n'eût pas été molestée par les Carmathes, elle eut terriblement à souffrir de la

---

1) Yâcout III, 221, l. 15 et suiv.
2) Ibn al-Athîr VIII, 221 et 210.

faim, attendu que la plupart des stations avaient été ravagées [1]), comme elles devaient d'ailleurs continuer à l'être; c'est ainsi que Yacoût fait mention de la destruction de la station considérable de Rabadza en 319 [2]). Arîb nomme, il est vrai, l'émir du haddj pour les années 319 et 320; mais il ne nous dit pas qu'il y eut des pèlerins de l'Irâk qui se rendirent à la Mecque, et Fâsî [3]) nous déclare positivement qu'il ne s'en trouva pas. L'année suivante une petite caravane tenta l'expédition et parvint à l'accomplir [4]). Mais la crainte qu'inspiraient les Carmathes était si grande que le gouvernement de Bagdad résolut de faire une tentative pour sortir de cette situation difficile. En 322, Mohammed ibn Yâcout, chambellan du khalife ar-Râdhi, entama des négociations avec Abou Tâhir. Il lui demandait de reconnaître la souveraineté du khalife, de ne pas empêcher les pèlerinages et de rendre la pierre noire; en échange, il lui offrait de le faire admettre comme prince des pays qu'il avait occupés et d'obtenir pour lui tout ce qu'il demanderait en outre [5]). Abou Tâhir aurait répondu avec bien-

1) Arîb f. 177 r.; *Kitâb al-Oyoun* sous l'an 319; Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 165 v. Ce dernier auteur raconte que les pèlerins, en revenant de la Mecque, s'écartèrent de la route sur la fausse nouvelle de l'approche d'Abou Tâhir, et qu'ils arrivèrent dans un endroit où se trouvaient des monuments remarquables, des ossements humains extrêmement grands et des images d'hommes en pierre, dont on rapporta quelques-unes dans la capitale. Un des pèlerins racontait qu'il avait vu la statue en pierre d'une femme cuisant du pain dans un four. Quelques pèlerins s'imaginèrent que cet endroit était le séjour des Adites; d'autres, celui des Tzamoudites.

2) II, 749, l. 10 et suiv.

3) *Chron. Mecc.* II, 242.

4) Abou 'l-Mahâsin II, 254 et 262.

5) Ibn al-Athîr VIII, 220. Comp. Defrémery, *Mém. d'hist. or.*, I, 19.

veillance qu'il n'entraverait pas les pèlerinages, mais qu'il ne pouvait rendre la pierre; que si le khalife voulait lui permettre le libre commerce avec Basra, il était prêt à le reconnaître comme souverain. Mais ce renseignement n'est probablement pas historique. Car la mort d'Obaïdallah, survenue cette année, ne semble pas avoir produit de changement dans les relations entre les Carmathes et les Fatimides [1]), comme le refus de rendre la pierre noire peut déjà nous le faire présumer. Le fond du récit nous paraît toutefois exact et il n'est pas impossible qu'Alî ibn Isâ, qu'ar-Râdhi avait de nouveau invité à devenir vézir mais qui avait refusé à cause de son âge avancé [2]), se soit mêlé de ces négociations. Le pèlerinage de 322 put se faire sans être troublé; ce fut là, du reste, le seul résultat des négociations. En 323, les pèlerins se virent de nouveau attaqués par Abou Tâhir près de Câdisîya et contraints de retourner sur leurs pas; à cette occasion le prince des Carmathes resta quelques jours à Coufa [3]). En 325, le Carmathe occupa pour la seconde fois la ville de Coufa. L'émir al-omarâ Ibn Râïk se porta à sa rencontre avec une armée jusqu'à Caçr Ibn Hobaïra et ouvrit des négociations avec lui. Ibn al-Athîr [4]) et Abou 'l-Mahâsin [5]) affirment qu'on ne conclut aucun traité, mais qu'Abou Tâhir retourna dans son pays. Hamadzânî [6]), au contraire, dit qu'Ibn Râïk le décida à la retraite en lui promettant un tribut an-

---

1) Comp. Abou 'l-Mahâsin II, 311.
2) Ibn al-Athir VIII, 211.
3) Masoudî VII, 231; Ibn al-Athîr VIII, 232; *Chron. Mecc.* II, 242.
4) P. 249 et suiv. 5) P. 281. 6) F. 67 v.

nuel de 120,000 dénares en blé et en argent. Il me semble que les deux données sont exactes. Car, en 326, il fut encore impossible aux caravanes de se rendre à la Mecque. Ce ne fut qu'en 327 qu'on conclut enfin un traité, grâce à Abou Alî Omar ibn Yahya, Alide de Coufa. Cet homme, qui jouissait d'un grand crédit [1]), était émir du haddj; étant personnellement lié d'amitié avec Abou Tâhir, il l'engagea à permettre la caravane annuelle moyennant un tribut de 25,000, ou, selon d'autres, de 120,000 dénares [2]), à payer par le trésor public, et une taille ou droit de protection (*khifâra*) à percevoir des pèlerins. Les chroniqueurs ne mentionnent pas séparément les deux taxes; je crois cependant devoir les distinguer comme je le fais. En effet Ibn Haucal, en énumérant les revenus des Carmathes, distingue entre les revenus de la route de la Mecque et les contributions des pèlerins [3]); en outre, la première de ces taxes est mentionnée dans les négociations avec Ibn Râïk, et, quant à l'autre, nous en possédons des relevés détaillés. On trouve l'énumération la plus exacte de la *khifâra* dans le *Kitâb al-Oyoun* [4]). Il fallait payer par grande litière [5]) trois dénares, par petite [6]), deux, par chameau de somme, un. Plus tard on augmenta probablement cette imposition; du moins

1) Tanoukhî, man. de Leide, p. 435, 445.

2) Defrémery, *Em. al-Om.*, p. 24 et suiv.

3) P. 21, l. 8 et 11 de mon édition.

4) Man. de Berlin, f. 176 r.

5) العمارية.

6) المحامل. Le manuscrit porte للحمل, ce qui signifie *charge*. Voyez, pour la différence entre les deux espèces de litière, mon *Gloss. Bibl. Géogr.*, p. 305 et 343.

Ibn al-Djauzî [1]) donne-t-il par chameau cinq dénares et par litière sept dénares, et Abou 'l-Mahâsin [2]) confirme ce renseignement pour les chameaux. Nous lisons dans le *Kitâb al-Oyoun* qu'Abou 'l-Hosaïn ibn al-Moʾammar perçut pour la première fois ce tribut en 327 dans la station de Zobâla. Ibn al-Djauzî raconte que le Câdhî Abou Alî ibn abî Horaïra le Châfeïte [3]), étant du nombre des pèlerins, fit faire volte face à son chameau lorsqu'on lui demanda la *khifâra* et s'en retourna, en disant pour justifier sa conduite: »Je suis revenu, non que je tienne tant à mes »dirhems, mais parce que cette taxe est un coup de »mort pour le *haddj*". — Cependant le chef des Carmathes repoussa toutes les demandes que fit la cour de Bagdad pour rentrer en possession de la pierre noire.

Nous avons vu en 320 une troupe de Carmathes au service de Mounis. Cet exemple fut, plus tard, suivi à plusieurs reprises. En 327 nous trouvons un corps de Carmathes aux gages du khalife lui-même ou plutôt d'Ibn Râïc [4]). Peut-être la cour de Bagdad avait-elle imposé à Abou-Tâhir la condition de lui fournir ces troupes. Par contre, le secours qu'Abou Tâhir donna à Bérîdî pour se rendre maître de Basra et, plus tard, en 330, de Bagdad, a été tout-à-fait volontaire [5]). Nous

1) Cité par Nowaïrî, man. de Leide 2 *h*, p. 331. Voici le texte même عن كل حمل (lis. جمل) خمسة دنانير وعن لحمل (lis. المحمل) سبعة دنانير.

2) II, 286 et Soyoutî, *Tarîkh*, p. 402.

3) Comp. Ibn Khallicân, trad. de Slane, I, 375.

4) Masoudî IX, 26 et 32; il nomme deux de leurs chefs (Râfi et Omâra); Ibn al-Athîr, p. 265.

5) Ibn al-Athîr, p. 285; Abou 'l-Mahasin II, 297 et suiv. Comp. Masoudî VIII, 346.

rencontrons une preuve de la reconnaissance de Bérîdî dans ce que nous apprend Abou 'l-Mahâsin [1]), à savoir qu'en 331, lors de la naissance d'un enfant d'Abou Tâhir, Bérîdî lui envoya des présents magnifiques et, entre autres, un berceau d'or orné de pierres précieuses. Lorsqu'en 332 Bérîdî fut forcé de se réfugier à Hadjar, il y trouva très-bon accueil [2]) et, plus tard, un frère d'Abou Tâhir l'accompagna en personne pour tâcher de le rétablir [3]). En 339 nous voyons des Carmathes au service du Bouïde Moïzz addaula [4]). En ce temps-là, l'Omân s'était de nouveau affranchi en tout ou en partie des Carmathes, comme nous le prouve l'expédition que Yousof ibn Wadjîh fit en 331 contre la ville de Basra [5]) Ibn Khaldoun nous dit d'une facon générale [6]) qu'Abou Tâhir ne cessa de faire des razzias en Syrie et en Irâk, jusqu'à ce qu'enfin non seulement Bagdad, mais encore le gouverneur de Damas consentirent à lui payer un tribut annuel; mais c'est probablement un anachronisme et il s'agit en réalité ici des faits de l'an 357, dont je parlerai plus bas. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable qu'aucun des autres chroniqueurs ne parle d'une expédition d'Abou Tâhir en Syrie.

Abou Tâhir Solaïmân mourut au mois de Ramadhân 332, dix ans après Obaïdallah. Il avait été la clef de voûte de la dynastie et on fit en lui une perte irréparable. Mais aussi sa mort eût difficilement pu tomber dans une période plus désastreuse. En effet, une terrible réaction

1) II, 302. 2) Ibn al-Athîr, p. 307.
3) Hamadzânî f. 90 r. 4) Hamadzânî f. 104 r.
5) Ibn al-Athîr, p. 298 et suiv. Comp. 312, l. 10 et suiv.
6) IV, 89, l. avant-dernière; Defrémery, *Em. al-Om.*, p. 26, note 1.

se produisit à cette époque contre les Fatimides en Afrique. En 332, Abou Yazîd l'Ifrénite avait déjà poussé ses succès si loin qu'il avait obligé al-Câïm, successeur d'Obaïdallah, de se retirer dans sa forteresse d'al-Mahdîya [1], où il se vit assiégé. Après sa mort (334), son successeur al-Mançour continua à être bloqué jusqu'en 335, époque à laquelle un heureux revirement fit changer la face des affaires et préserva l'étoile des Fatimides d'une éclipse totale. On voit aisément que, dans ces conjonctures difficiles, l'Imâm ne pouvait songer à régler la succession des chefs carmathes. Et c'est pourtant cette circonstance qui allait devenir plus tard la cause de la décadence de leur pouvoir.

Les relations que nous avons par rapport à la succession d'Abou Tâhir diffèrent beaucoup entre elles. Hamadzânî [2]) et Ibn al-Athîr [3]) s'expriment comme suit:

»Abou Tâhir avait sept vézirs, dont Ibn Sanbar était le plus âgé, et il avait trois frères, parmi lesquels Abou 'l-Câsim Sa'îd et Abou 'l-Abbâs al-Fadhl s'accordaient toujours avec lui. S'il y avait une affaire à préparer, ils allaient à la campagne et y concertaient ce qu'ils feraient. A leur retour ils exécutaient ce qu'ils avaient résolu. Le troisième frère était un joueur et un ivrogne et il ne prenait point part à leurs délibérations". Abou 'l-Mahâsin [4]) dit qu'Abou 'l-Câsim Sa'îd succéda à son frère. Ibn Khaldoun [5]) au contraire, raconte qu'Abou Mançour Ahmed fut le successeur; selon d'autres encore [6]), ce der-

1) *Bayân* I, 224. 2) F. 90 r.
3) VIII, 311. 4) II, 305. 5) IV, 90.
6) De Sacy, *Introd.* p. 217, *Chrestom.* II, 126.

nier serait mort de la rougeole en même temps qu'Abou Tâhir; mais ce renseignement est inexact comme la suite de l'histoire nous l'apprend [1]). La relation de Hamadzâni et d'Ibn al-Athîr est d'ailleurs incomplète; car, outre les trois frères que nous venons de nommer, nous connaissons encore Abou Yacoub Yousof, qui mourut en 366. Et l'accusation d'être adonné au jeu et au vin ne paraît être applicable ni à lui ni à son frère Ahmed. Ibn Khaldoun est en contradiction avec lui-même quand il dit qu'Abou Tâhir eut pour successeur son frère aîné et qu'il appelle ce successeur Ahmed, puisqu'il est certain que Sa'îd était l'aîné. Voici comment, selon toutes les probabilités, les choses se seront passées. Après la mort d'Abou Tâhir, Sa'îd, soutenu par son frère al-Fadhl, a d'abord gouverné l'état en attendant la décision du khalife fatimide sur la succession. Ibn Khaldoun dit que c'est al-Câïm qui prit cette décision; mais c'est probablement al-Mançour qui l'a fait. Al-Mançour ordonna que le gouvernement fût conféré non pas à Sâbour, fils aîné d'Abou Tâhir, comme le souhaitaient la plupart des Iedânîya, mais à son oncle Ahmed, père du célèbre Hasan al-Açam; il ajouta que Sâbour aurait le gouvernement après lui. Nous verrons plus tard quelles calamités cette décision causa; poursuivons d'abord le récit des chroniques.

Le pèlerinage annuel à la Mecque n'eut pas lieu en 332; d'après Atîkî [2]), ce fut à cause de l'absence du

1) Voyez aussi Cotb addîn dans les *Chron. Mecc.* III, 166.
2) *Chron. Mecc.* II, 242.

khalife de Bagdad et de la fermentation du pays; selon Dzahabî [1]), à raison de la mort d'Abou Tâhir, qui, depuis le traité de 327, avait constamment escorté la caravane [2]). De même il n'y en eut point l'année suivante, probablement par suite du décès d'Ikhchîd, prince d'Egypte, et de troubles à Bagdad. Cependant le traité avec les Carmathes restait en vigueur, de sorte qu'on était en sécurité de ce côté. Mais la place de la pierre noire à la Caaba demeurait toujours vide. On avait fait bien des efforts pour engager les Carmathes à la restituer et on avait offert un jour jusqu'à 50,000 dénares [3]); mais jamais on n'obtint d'autre réponse que celle-ci: »nous l'avons prise sur un ordre formel (de notre Imâm) »et nous ne la rapporterons que sur un ordre (de lui)". Cet ordre, al-Mançour, petit-fils d'Obaïdallah, finit par le donner [4]). Et alors, en 339, Sanbar, l'un des Carmathes les plus distingués, partit avec l'objet sacré, d'abord pour Coufa, où l'on exposa la pierre dans la grande mosquée [5]), et de là pour la Mecque, où elle fut remise à sa place, en présence de l'émir de la Mecque et de plusieurs autres personnes, notamment un Espagnol [6]):

1) Defrémery, *Em. al-Om.*, p. 26, note 2 et Abou 'l-Mahâsin II, 305, où, par conséquent, il ne faut pas lire كثرة, comme on le propose dans les corrections.

2) Comp. aussi Abou 'l-Mah. p. 302.

3) *Kitâb al-Oyoun* f. 129 v.; Hamadzâni f. 105 r.; Ibn al-Athîr p. 365; Abou 'l-Mahâsin p. 327; Defrémery, *Mém. d'hist. or.* I, 18.

4) *Bayân* I, 228; *Chron. Mecc.* III, 166; Ibn Khaldoun cité par Weil II, 612.

5) Voyez encore Djowaïnî dans le *Journ. Asiat.* 1856, II, 369; Ibn Khallicân n. 186, p. 124 éd. de Wüstenfeld, trad. de Slane I, 429; Nowaïrî, man. de Leide 2 *h*, p. 352.

6) Maccarî I, 618; *Chron. Mecc.* l. c.

elle avait été absente 22 années moins quelques jours [1]).

C'est que le but qu'on s'était proposé en enlevant ce palladium paraissait impossible à atteindre: on ne pouvait ôter à la Mecque son caractère saint. L'Imâm, le khalife fatimide, en ordonnant la réintégration de la pierre noire, devait acquérir, comme défenseur de la religion, une popularité qui lui était indispensable après la répression de l'insurrection. Son grand père Obaïdallah, comme nous l'avons vu, avait déjà cru nécessaire de désavouer publiquement toute complicité dans l'enlèvement de la pierre. Mançour, en réussissant à décider les détenteurs à rendre l'objet sacré, gagna pour lui-même et sa dynastie les cœurs de tous les Musulmans. Et quant aux Carmathes, pourquoi n'auraient-ils pas accepté les sommes considérables qu'on offrait pour la restitution plutôt que de garder plus longtemps une pierre qui, à leurs yeux, n'était d'aucune valeur? Il est du moins vraisemblable qu'ils se sont fait payer. Ibn al-Athîr [2]) et, d'après lui, Nowaïrî [3]) disent qu'ils l'ont rendue sans compensation. Mais la plupart des sources parlent de grosses sommes [4]); d'autres donnent un chiffre [5]) et Yacout mentionne même le nom de l'homme qui joua le rôle de médiateur entre eux et le khalife [6]). Outre cela les

1) Becrî, man. de M. Schefer, p. 356; *Kitâb al-Oyoun* l. c. et f. 249 v.; Yâcout II, 122, l. avant-dern.; Hamza Ispah. parle de 12 ans et dit que la pierre fut replacée en 329; d'autres assurent qu'Abou Tâhir l'aurait déjà rendu. Ces deux assertions sont sans aucun fondement.

2) VIII, 365. 3) L. c.

4) Yâcout l. c.; Abou 'l-Mahâsin II, 327; Hamza Ispah. l. c. Comp. les paroles du Carmathe citées plus bas p. 148.

5) Cazwînî II, 51: 24,000 dénares; *Kitâb al-Oyoun* f. 129 v.: 30,000 dénares.

6) Yâcout II, 213, l. 6. C'était le même Abou Alî Omar ibn Yahya qui

Carmathes semblent avoir stipulé d'autres conditions encore.

Mosabbihî (+ 430) et différents auteurs [1]) accusent les Carmathes d'avoir brisé la pierre: »On l'avait montée en argent dans le sens de la longueur et de la largeur pour retenir les morceaux ensemble, car elle s'était fendue lors de l'enlèvement." Abou 'l-Mahâsin va même jusqu'à nous raconter qu'on l'avait cassée de propos délibéré. Malgré ces témoignages, je me permets de croire que l'accusation est fausse; il y avait longtemps qu'elle s'était brisée, puisque cet accident remonte à l'incendie du temple du temps d'Abdallah ibn Zobaïr. Azrakî nous donne à ce sujet des détails précis [2]). Elle s'était fêlée en trois fragments, qu'Ibn Zobaïr fit rejoindre au moyen d'une bande d'argent; il manquait cependant un éclat qui, depuis, se retrouva et resta dans la possession de la famille Chaïba. Il est vrai qu'Ibn Djobaïr nous la décrit comme se composant de quatre pièces jointes ensemble; mais cette différence s'explique par les paroles de Burckhardt: »C'est un grand ovale irrégulier, composé d'environ douze pierres de grandeur et de formes différentes, collées ensemble au moyen de ciment et le tout bien poli: l'aspect qu'elle présente ferait croire qu'elle a été divisée en plusieurs morceaux par un coup violent puis réunie de nouveau." Or, depuis Ibn

avait mené les négociations entre le gouvernement de Bagdad et les Carmathes en 327 (v. plus haut p. 118).

1) Abou 'l-Mahâsin II, 237, 327; *Chron. Mecc.* III, 166; Ibn Djobaïr p. 87.

2) *Chron. Mecc.* I, 32, 140, 144, 153, 231, 245.

Djobaïr, je ne sache pas qu'elle ait subi d'autre violence. Il est donc clair que la description de ce dernier n'est pas assez exacte pour qu'on puisse en déduire des conséquences et que la différence entre sa version et celle d'Azrakî s'explique aisément si on admet que ce dernier remarqua trois grandes pièces dans la douzaine de fragments tandis que le premier en vit quatre. On ne leur en voudra pas de cette divergence si l'on considère que chaque visiteur n'a qu'un moment pour passer devant la pierre à cause de la foule qui se presse toujours aux environs [1]). Cette dernière remarque ne s'applique pas à Azrakî qui habitait la Mecque; peut-être faut-il chercher l'explication du désaccord entre sa description et celle de Burckhardt dans la lésion qu'elle subit en 414 [2]). Quant à son identité elle est suffisamment établie par le grand nombre des témoins qui assistèrent à la restauration et dont aucun, à ce qu'il paraît, n'a élevé de doutes sur son authenticité; or, dans le nombre, figurait plus d'une personne qui avait été présente lors de l'enlèvement de l'objet sacré [3]). Et voilà ce que le docteur musulman aurait dû répondre au Carmathe qui lui disait [4]): »Je m'étonne vraiment de »votre (peu d')esprit; vous avez dépensé beaucoup d'ar»gent pour cette pierre, et qui vous garantit que nous »ne l'ayons pas gardée en vous en rendant une autre?"

1) Comp. Burton II, 192 et suiv.

2) Ibn al-Athîr IX, 234. Ou bien en 413 comme le dit Becrî (man. de M. Schefer, p. 357), qui donne le récit d'un témoin oculaire du fait.

3) Voyez p. e. *Bayân* I, 228, l. dern.

4) Cazwînî II, 51; *Kitâb al-Oyoun* f. 130 r. Ce qu'on lit dans le *Fawât al-Wafayât* I, 223, est un imbroglio tout plein d'anachronismes.

Nous possédons un rapport remarquable sur l'année 336 dans le *Kitâb al-Oyoun* [1]) et chez Ibn al-Athîr [2]). Moïzz addaula le Bouïde, marchant sur Basra pour l'arracher à Bérîdî, choisit le chemin du désert pour approcher de la ville. Les Carmathes lui envoyèrent une lettre pour protester contre sa marche à travers ce pays sans leur permission et au mépris de leurs droits. Moïzz addaula répondit de vive voix: »Qui êtes-vous donc pour »qu'il faille vous demander des permissions? Le but que »j'ai en vue en tâchant de prendre Basra n'est autre que »de me mettre mieux à même de vous harceler. Vous verrez »bientôt ce que vous avez à attendre de moi." Il résulte de la lettre des Carmathes que leur droit sur le domaine du désert était autrefois reconnu. D'un autre passage chez Ibn al-Athîr [3]) on serait tenté de conclure qu'ils avaient aussi eu des relations avec les Bouïdes, ce qui ne paraît pas étonnant quand on se rappelle les tendances chîites de cette dynastie [4]); seulement, dans notre cas, Moïzz addaula n'aura pas voulu subir l'arrogance des Carmathes. Basra fut prise et Bérîdî se réfugia à Lahsâ, où il resta jusqu'à l'année suivante, époque à laquelle il fit sa soumission à Moïzz addaula [5]). Mais il ne lui était pas encore possible d'entreprendre une lutte contre les Carmathes. Avec toute leur puissance, ni Moïzz addaula ni ses successeurs ne furent en état de soumettre Imrân ibn Châhîn, qui s'était constitué une principauté

---

1) F. 246 r. 2) VIII, 352.
3) P. 372, l. avant-dern. Comp. plus haut p. 142.
4) Comp. Ibn al-Athîr, p. 403, 407, 435, 443.
5) *Ibid.* p. 361.

indépendante dans les marais du Tigre [1]). Les Carmathes de leur côté ne purent pas non plus soutenir leur protestation par une invasion comme aux beaux temps d'Abou Tâhir. En 340 [2]) ou en 341 [3]), ils secoururent le prince d'Omân dans une tentative qu'il fit contre Basra; mais leurs troupes, commandées par Abou Yacoub Yousof, l'un des frères d'Abou Tâhir, durent se retirer sans avoir réussi.

Depuis ce moment jusqu'à l'an 353, les chroniques gardent un silence presque complet sur les Carmathes. Il n'y aura donc point eu d'exploits brillants; cependant leur influence et leur puissance avaient, semble-t-il, repris une marche ascendante. C'est pour cette période qu'Ibn Haucal [4]) nous présente quelques détails, qui nous permettent de jeter un coup d'oeil sur leur situation intérieure, mais qui, malheureusement, sont quelquefois trop obscurs. Au lieu de donner ici une traduction de ses paroles, je tâcherai, en m'aidant de quelques renseignements puisés dans les chroniques et surtout des observations de Nâcir ibn Khosrau, de tracer une esquisse du gouvernement et de l'administration de cette remarquable dynastie.

Le gouvernement des Carmathes n'était pas rigoureusement monarchique. Abou Sa'îd ne peut avoir été, par la nature même des choses, qu'un *primus inter pares*. Les gens qui l'avaient aidé à fonder sa puissance et aux-

---

1) *Ibid.* p. 369, 424 et suiv., 450.
2) *Kitâb al-Oyoun* f. 250 r.; Abou 'l-Mahâsin II, 330.
3) Ibn al-Athîr, p. 372 et suiv.
4) P. 21—23.

quels il était étroitement lié, tant par le mariage que par l'initiation aux mystères de la secte, lui servaient constamment de conseillers. Tandis que ses autres adhérents portaient le nom de *Mouminîn* ou Fidèles [1]), ce corps d'élite prit le titre honorifique d'*Icdânîya*, c'est-à-dire ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier [2]). Ils constituaient un sénat, qui, sous la présidence d'Abou Sa'îd, connaissait des affaires les plus importantes; en même temps ses membres revêtaient les principales dignités. Il paraît qu'al-Hasan ibn Sanbar, beau-père d'Abou Sa'îd, et Abou Tarîf Adî ibn Mohammed ibn al-Ghamr, celui-là même qui fut fait prisonnier en 322 [3]), ont été les premiers ministres. Puis on compte dans leurs rangs Abou 'l-Hasan Alî ibn Ahmed ibn Bichr al-Hârithî, ministre de la justice et de la police; Thaour ibn Thaour al-Kilâbî, qui avait à former et à pourvoir de tout les détachements de troupes qu'on envoyait chaque année dans diverses directions; Abou 'l-Hasan Alî ibn Othmân al-Kilâbî, qui remplissait les fonctions, alors si hautement importantes, de directeur des postes; Abou 'l-Fath Mahmoud ibn al-Hosaïn [4]), connu sous le nom de Cochâdjim, secrétaire d'état et poète fameux; en outre

---

1) Comp. aussi Guyard, *Fragments*, p. 102.

2) Weil II, 604, note 2; Ibn Khaldoun, man. de Leide, III f. 246 r.

3) Voyez plus haut p. 137. Hamadzânî et Ibn al-Athîr, dans un passage déjà cité p. 143 (comp. p. 131), parlent des sept vézirs des Carmathes.

4) Ibn Khaldoun IV, 92, auquel j'emprunte ce détail, nomme al-Hosaïn ibn Mohammed, ce qui est faux. Ce poète, sur lequel on peut voir de Sacy, *Chrest.* II, 633, de Slane, traduction d'Ibn Khallicân, I, 301, note 4, descendait de Sindî ibn Châhik, personnage bien connu du temps de Haroun ar-Rachîd. V. *Fihrist*, p, 168, l. avant-dern. (comp. 139, l. 22) et le titre du man. de Leide 720, qui contient le divan du poète.

son fils Abou Naçr Cochâdjim, qui occupait le poste de secrétaire auprès de Hasan al-Açam; et, enfin, plusieurs autres dont nous ignorons les noms. Le caractère personnel d'Abou Tâhir lui assurait une prépondérance incontestée et lui donnait presque le pouvoir d'un souverain absolu; toutefois on conserva les anciennes formes. J'ai déjà montré [1]) qu'après la mort d'Abou Tâhir et jusqu' après 335 il y eut probablement un interrègne sous la présidence de Sa'îd, vu que l'Imâm se trouvait alors dans l'impossibilité de s'occuper des affaires de l'Orient. Il semble aussi qu'Ahmed, nommé par Mançour, n'ait réellement été qu'un *primus inter pares.* Ce qui rend le fait bien probable c'est qu'Ibn Haucal nous apprend que les fils d'Abou Sa'îd avaient des droits égaux pour défendre et commander, pour lier et pour délier, ainsi que pour toutes les affaires relatives à leurs revenus; mais que, lorsqu'il s'agissait d'une expédition, ils se concertaient pour savoir à qui appartiendrait le commandement en chef. Cependant l'homme qui avait le plus d'ascendant en toute chose, c'était Abou Mohammed Sanbar, fils du beau-père d'Abou Sa'îd, celui-là même qui, en 339, rapporta la pierre noire à la Mecque. C'était son opinion que l'on demandait toujours en premier lieu et sa famille jouissait d'une si grande considération que, dans le partage des revenus destinés à la famille d'Abou Sa'îd, on lui remettait un cinquième pour lui, ses frères et ses enfants. Les sept fils d'Abou Tâhir avaient aussi hérité en grande partie de l'honneur et du crédit de

1) P. 144.

leur père, surtout Sâbour, dont l'assassinat (358) eut de si funestes conséquences pour les Carmathes, comme nous le verrons plus tard. Jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés, les Icdânîya n'avaient pas cessé de se distinguer par une union remarquable. Ibn Haucal nous fournit un exemple de l'ordre et de la parfaite intelligence qui régnaient entre eux: »En vertu d'une coutume établie chez eux les hommes d'un âge plus mûr et, d'autre part, les gens plus jeunes sortaient séparément pour se réunir à Djarᵓâ [1]) au sud de Lahsâ. Là, les jeunes gens se livraient à des jeux équestres de lance: puis ils retournaient dans le plus grand ordre pour rentrer en ville divisés en deux groupes comme au départ." Ce que nous avons rapporté plus haut [2]) d'après Hamadzânî et Ibn al-Athîr des excursions qu'Abou Tâhir et ses frères faisaient à la campagne pour y délibérer n'est peut-être qu'un faible reflet de ce qu'on savait de ces tournois de Djarᵓâ.

Les Carmathes avaient plusieurs sources de revenus. En premier lieu la taxe des propriétés foncières du Bahraïn, levée sur les fruits des champs et des vergers. le Bahraïn était un pays tout autrement fertile que ne le décrivait Abou Sa'îd dans son message à Motadhed; Le sol en divers endroits était d'une grande fécondité et produisait beaucoup de dattes [3]); de même que les Anglais disent proverbialement »porter de la houille à

---

1) L'ancienne Gerra; v. Sprenger, *die alte Geographie Araliens*, p. 132, 135.

2) P. 143.

3) Becrî, man. de M. Schefer, p. 325; Ibn Khaldoun IV, 92; Nâciri Khosrau, trad. de M. Schefer, p. 232.

Newcastle", on disait en Orient de quelqu'un qui faisait un ouvrage inutile: »il est comme celui qui va vendre des dattes au Hadjar" [1]). Ibn Haucal assure que ce premier poste donnait environ *30,000 dénares par an.* En second lieu il y avait des péages fixes dans les plaines de Basra et de Coufa et sur la route de la Mecque; des droits de passage pour tous les vaisseaux qui remontaient ou redescendaient le golfe persique, perçus à la douane qu'on avait établie dans l'île d'Owâl; enfin les contributions annuelles de l'Omân et des pèlerins de la Mecque, sans compter le riche butin que rapportaient les troupes, les tailles sur les Bédouins et la part qui revenait aux chefs de Lahsâ dans le produit de la pêche aux perles dans la mer du Bahraïn [2]). Quant au partage de ces revenus, Ibn Haucal nous donne quelques détails, qui toutefois, ne brillent pas par la clarté. Tous les fidèles étaient tenus de faire au profit du Maître de l'époque [3]), l'Imâm, la cession d'un cinquième de leurs revenus, usage qui s'est constamment maintenu dans la suite. Cet argent était versé à Lahsâ dans un trésor particulier, nommé trésor du Mahdî [4]) et ayant sa propre administration. Une certaine partie du reste, ou plutôt le produit de quelques revenus spécialement réservés, était destiné aux Mouminîn par excellence, c'est-à-dire aux Icdânîya. D'autres revenus, et, à ce qu'il paraît, surtout les tributs de Basra, de Coufa et de l'Omân, le

1) Freytag, *Proverbia* II, 350, n. 100; Ibn Batouta II, 248.

2) Comp. Naciri Khosrau, p. 230 ainsi que les passages d'Ibn Batouta (II, 244 et suiv.) et d'Edrîsî (I, 372 et suiv.) cités par M. Schefer.

3) Comp. mon Gloss. Geogr. p. 254.

4) Mocaddasî, p. 94, l. 2.

produit de la *khifâra* des pèlerins et une grande partie du butin de la guerre, étaient consacrés à la maison d'Abou Sa'îd et aux Sanbarides. Selon Ibn Haucal, la totalité de ces revenus, déduction faite du cinquième pour l'Imâm, se montait à une somme de 1,000,000 à 1,200,000 dénares. Il y avait des règlements invariables pour le partage des trois cinquièmes entre les membres de la famille d'Abou Sa'îd, qui, du temps d'Ibn Haucal, comptait environ trois cents personnes. Quand on avait eu recours à l'aide des Bédouins pour quelque grande entreprise, ils recevaient naturellement une bonne partie du butin, comme nous l'avons vu dans le cas d'Azharî.

Nous ne savons pas pour combien la famille d'Abou Sa'îd et les Sanbarides devaient contribuer aux dépenses de l'état et de la guerre sur les sommes qui leur étaient allouées, ni, du reste, quels revenus on consacrait à cet objet. Mais il me semble qu'on peut conclure du fait même du partage des revenus que tout au moins les principaux Carmathes avaient des possessions particulières et que, par conséquent, le communisme prêché par Hamdân Carmath en Irâk et, avant lui, par Abou Sa'îd à Djannâba n'avait pas été introduit dans le Bahraïn ou du moins n'y avait pas jeté de profondes racines. Il restait pourtant encore, dans l'état carmathe, plusieurs institutions communistes du temps de Nâcir ibn Khosrau. Voici ce que nous apprend ce voyageur [1]: »Lorsque je me trouvais à Lahssa, ces princes possédaient trente mille esclaves nègres ou Abyssiniens, achetés à prix d'argent

1) Traduction de M. Schefer, p. 227 et suiv.

et qui étaient employés à des travaux d'agriculture et de jardinage. Le peuple n'avait à payer ni impôt ni dîme. Si quelqu'un tombait dans la pauvreté ou s'endettait, on lui faisait des avances jusqu'à ce que ses affaires fussent rétablies; si quelqu'un avait contracté une dette, son créancier ne réclamait de lui que le capital. Tout étranger connaissant un métier recevait, à son arrivée à Lahssa, une certaine somme dont il disposait jusqu'à ce qu'il eût des moyens d'existence assurés. Il pouvait acheter les matières et les outils nécessaires à son industrie et il restituait, quand il le désirait, la somme exacte qui lui avait été prêtée. Si le propriétaire d'une maison ou d'un moulin vient à être ruiné, et s'il n'a pas le moyen de remettre son immeuble en état, les gouverneurs (c'est-à-dire les princes, descendants d'Abou Sa'îd) désignent un certain nombre de leurs esclaves qui sont chargés de réparer les dommages éprouvés par les maisons et les moulins; il n'est rien réclamé, pour ce fait, du propriétaire. Il y a à Lahssa des moulins qui sont la propriété de l'Etat et dans lesquels on convertit, pour les particuliers, le blé en farine, sans rien exiger de qui que ce soit. L'entretien de ces moulins et le salaire des ouvriers qui y travaillent, sont à la charge du gouvernement".

Une autre conséquence de ces mêmes principes, c'était l'usage de monnaies de plomb pour le commerce journalier. Les grosses sommes se payaient en corbeilles qui contenaient un certain poids de plomb. C'est ainsi du moins que je crois devoir comprendre le passage suivant de Nâcir ibn Khosrau, qui me paraît assez obscur: »Les

transactions commerciales se font au moyen de plomb contenu dans des couffes, dont chacune a le poids de six mille dirhems. Quand on conclut un marché, on compte un certain nombre de corbeilles et on les enlève; cette monnaie ne peut être exportée''.

Dans les entreprises dangereuses, les Icdânîya se mettaient en marche tous ensemble; voyez, par exemple, celle contre l'Omân dont nous parle Ibn Haucal; c'est celle où Abou Alî, célèbre plus tard sous le nom de Hasan al-Açam, avait été envoyé contre l'Omân et où ses efforts pour le conquérir avaient été infructueux. Nous ignorons quand cette expédition a eu lieu, car l'histoire de l'Omân ne nous est que superficiellement connue. Ibn Khaldoun dit [1]) que les Carmathes ne discontinuèrent pas leurs efforts pour se maintenir dans l'Omân depuis la conquête qu'Abou Tâhir en fit en 318 [2]) jusqu'en 375. En 331 et en 341 nous connaissons un prince indépendant de ce pays [3]); il est possible néanmoins qu'il fût tributaire. Ibn Haucal, comme nous venons de le voir, range le tribut de l'Omân parmi les revenus ordinaires. Quand on avait résolu quelque expédition générale de ce genre, on laissait au Bahraïn celui en qui on avait le plus de confiance et on lui remettait le gouvernement des affaires; tous les autres Icdânîya se mettaient en route et personne ne cherchait à se dispenser d'une expédition souvent difficile et périlleuse. Et alors ils étaient invincibles. J'ai déjà

1) IV, 93.
2) Voyez plus haut p. 113.
3) Voyez plus haut p. 142 et 150.

cité les paroles caractéristiques que prononce Abou 'l-Mahâsin [1]) en mentionnant bon nombre de leurs exploits que je n'ai pas à répéter ici. Le nom des Carmathes répandait une si grande terreur qu'il paralysait les habitants des villes et les voyageurs des caravanes: au point que, le plus souvent, ils osaient à peine résister et se laissaient piller comme des femmes sans défense.

Il faut beaucoup regretter qu'Ibn Haucal ne nous dise rien de ces Carmathes comme secte. Force nous est donc de recourir à quelques notices éparses et à ce que nous savons sur d'autres branches des Carmathes ou Ismâilîs pour tâcher de nous former une idée de leur doctrine. Mais nous en sommes malheureusement réduits à presque tout emprunter à leurs ennemis mortels. Il y a même telles relations que nous devons rejeter à première vue. Dans cette catégorie se range par exemple tout ce que raconte à leur égard le dévot calomniateur Ibn Sadoun, dont Ibn Adzârî nous donne un extrait [2]). Comment ajouter foi aux paroles d'un homme qui se donne pour bien instruit sur les matières les plus cachées et les plus secrètes de leur nature, alors qu'il ignore ce qui est parfaitement notoire? Chez lui Abou Sa'îd s'appelle Abou Obaïd; il nous raconte que la pierre noire avait été envoyée à Obaïdallah; qu'Obaïdallah (qu'on remarque ce détail) mourut quelques jours après, et que chaque fois qu'on l'enterrait, la terre rejetait son ca-

1) II, 446; comp. plus haut p. 98, note 1.
2) *Bayân* I, 292—299. Voir surtout p. 293.

davre jusqu'à ce que son fils (sic) eût remis la pierre à sa place. Je tiens pour certain que ce qu'on appelle la nuit de l'Imâm [1]) n'a jamais existé chez les Carmathes et que c'est une pure invention de leurs ennemis. De même, je ne crois pas qu'il y ait lieu de leur attribuer la honteuse *ordalie de patience*, bien qu'on ne puisse nier qu'un enthousiaste insensé ne l'ait prêchée dans la partie occidentale de l'Afrique [2]). Il m'est impossible de concevoir comment un état fondé sur une pareille morale aurait pu se fortifier et se maintenir dans sa vigueur pendant un laps de temps aussi considérable. Ajoutez qu'Ibn Haucal, qui connaissait les Carmathes mieux que tous les autres, ne sait rien de ce fait et qu'au contraire il parle toujours d'eux avec respect [3]). De même Nâcir ibn Khosrau, qui les a visités en 443, n'a que du bien à dire d'eux. Nous ne devons jamais oublier qu'aux yeux de tout pieux Musulman un Carmathe était un objet d'abomination et qu'on croyait ne pouvoir faire chose plus agréable à Dieu et aux princes que de représenter sous les plus noires couleurs ces ennemis de la religion et de l'état. C'est pourquoi je me crois pleinement fondé à admettre que, de toutes les accusations contre les Carmathes, la moins outrée est celle qui a chance

1) Ibn Sadoun l. c.; de Sacy, *Introd.*, p. 190 (ou Defrémery dans le *Journ. asiat.* 1856, II, 372). Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 17 r. dit seulement ولا يجوز لاحدهم ان يحاجب امراته عن اخوانه „il n'est permis à personne de dérober sa femme aux regards de ses corréligionnaires". Peut-être les Carmathes n'autorisaient-ils pas les femmes à se voiler et cette circonstance sera-t-elle devenue la cause de toutes les accusations d'immoralité qu'on a portées contre eux.

2) *Bayân* I, 189 et suiv.

3) Il va de soi qu'il faut excepter Abou Tâhir.

de renfermer le plus de vérité; surtout parce qu'elle se trouve consignée dans une satire mordante, composée dans le Yémen contre le chef des Carmathes. Je l'emprunte à l'histoire du Yémen par Khazradjî [1]):

Prends, o ma belle! ton tambourin et frappe le vivement,
Chante tes chansons et livre toi à la joie!
Le prophète des Banou Hâchim [2]) a disparu;
En voici un autre des Banou Yarob.
Chaque prophète a sa loi
Et voici la loi de ce nouveau prophète:
Il nous apporte la dispense des commandements de la prière,
Il abolit le jeûne et n'est point rigoureux.
»Quand les hommes se disposent à la prière, ne te lève pas avec eux;
»Mange et bois librement quand ils jeûnent;
»Ne cherche pas à prendre part à la course d'aç-Çafâ [3])
»Et ne rends point visite au tombeau (de Mohammed) à Yathrib (Médine).
»Ne te refuse pas non plus aux fiancés
»Appartenant à ta famille et à tes proches parents;
»Pourquoi te serait-il permis d'épouser tel ou tel étranger
»Et défendu d'appartenir à ton père?
»Le rejeton n'est-il pas à celui qui l'a cultivé
»Et qui l'a arrosé dans le temps de la sécheresse?
»Et bois le vin sans crainte de perdre ta pureté,
»Car, d'après ma doctrine, le vin est permis comme l'eau du ciel".

1) Voir le texte à l'appendice. 2) Mohammed.
3) Une des cérémonies du *haddj*. Comp. Burton II, 267 et suiv.

O mon Dieu, continue tes faveurs à Ahmed (Mohammed)
Et couvre de honte la souris [1]) de Yarob!
Interdis-lui les jardins de la béatitude,
Car, sans garder de réserve, il prêche ouvertement l'impiété!

La polémique d'Abdallah ibn Maïmoun contre les Arabes et l'Islam ne pouvait manquer de subir certaines modifications pour le Bahrain. Car, là, c'étaient précisément des Arabes qui étaient les partisans et les champions de la secte; nous y trouvons même les plus hautes dignités remplies par des hommes de pure origine arabe, auxquels on n'avait naturellement fait connaître que le but secondaire. Aussi tous les efforts se concentrèrent-ils avant tout sur cet objet. Miner le khalifat et l'anéantir en même temps que le *faux* Islamisme qui en formait la base, en faire apostasier les adhérents ou les exterminer, tel était le but auquel tendaient les Carmathes du Bahraïn. Ils se trouvaient tout-à-fait en dehors de l'Islam; si donc ils n'observaient pas les règles et les prescriptions de ce culte; s'ils enseignaient que la prière, le jeûne et le pèlerinage sont superflus pour *les vrais serviteurs de Dieu*; si, de la sorte, ils gagnaient le cœur des Bédouins et se faisaient de nombreux partisans, ce sont là toutes choses que le pieux Musulman peut condam-

1) Jeu de mots. فويسق signifie, d'après son étymologie, „homuncio ultra modum futuans". Vraisemblablement il y avait un proverbe افسق من فويسق dans le même sens que افسق من غراب, v. Freytag, *Prov.* II, 234, n. 103.

ner à son point de vue; mais nous, nous n'en avons pas le droit. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que leur doctrine était dangereuse et entraînait les conséquences les plus déplorables chez les hommes grossiers auxquels ils l'avaient prêchée; ce qui ne l'est pas moins, c'est que, grâce surtout à eux, la faible impression que l'Islam avait faite sur les Bédouins se trouva bientôt entièrement effacée et qu'avec elle tomba ce frein salutaire de l'antique barbarie [1]). Mais quelque satanique que fût le projet du fils de Caddâh qui leur avait donné naissance, je suis intimement convaincu que les Carmathes, et particulièrement ceux du Bahraïn, travaillaient avec la conscience de servir la bonne cause. Un seul exemple [2]). Lorsqu'Abou Tâhir s'approcha de Bagdad en 315, on vint rapporter au vézir Alî ibn Isâ qu'il y avait dans sa capitale un homme originaire de Chirâz qui envoyait des nouvelles à Abou Tâhir. Alî le fit mander devant lui. L'homme avoua et dit: »je ne connais pas personnellement Abou Tâhir; mais je sais qu'il défend la vérité, »tandis que vous et votre maître, vous êtes des incré»dules et vous vous appropriez ce qui ne vous appartient »pas. Dieu a besoin sur la terre d'un *hoddja* (preuve »vivante) [3]) et notre Imâm est le Mahdî Mohammed [4]), l'ar»rière-petit-fils de Mohammed ibn Ismâïl ibn Djafar aç-

---

1) Comp. Nâciri Khosrau, p. 233; Burton II, 109, 93, 2 4; Dozy, *Islamisme*, p 9.

2) Hamadzânî f. 39 r.; Ibn al-Djauzî f. 150 v.; Ibn al-Athîr VIII, 127; Weil II, 611.

3) Voyez plus loin p 169.

4) Obaïdallah s'appelle aussi Mohammed en sa qualité de Mahdî; comp. la table généal. chez Wüstenfeld, *Fâtim* p. 13. Il se peut pourtant qu'Obaïdallah ait donné son fils al-Câïm, qui s'appelait réellement Mohammed, pour le véritable Maître de l'époque.

»Çâdik, qui habite le Magrib". Et le vézir lui ayant reproché d'avoir des relations dans l'armée et lui ayant demandé quels étaient ses coreligionnaires, le Carmathe répondit: »Comment vous, qui êtes doué d'une si grande intelligence, pouvez-vous attendre de moi que je trahisse des »croyants et que je les désigne à des incrédules qui les »tueront? C'est ce que je ne ferai jamais". — Les poésies d'Abou Tâhir nous forcent aussi de juger de même. Il allait les exterminer jusqu'au dernier, ces ânes, ces idolâtres, et il se sentait animé dans ce projet par la pensée que Jésus, fils de Marie, ne laisserait pas d'approuver ses actions lors de son arrivée prochaine.

Ces dernières paroles méritent d'être remarquées. Alors que, d'après les curieux détails que donne le chérif 'Akhou Mohsin [1]), on voit que la fin du système d'Ibn Caddâh ne fut qu'une espèce de culte de la raison, ces vers au contraire respirent un véritable enthousiasme religieux. On a beau trouver bizarre l'idée qu'Abou Tâhir s'était formée de l'avènement de celui qui devait venir, il est évident qu'il était rempli de cette attente. Il peut paraître assez singulier qu'il donne à ce Messie le nom de Jésus, fils de Marie. Dans l'opinion de Mohammed, Jésus avait été un vrai prophète et tous les bons Musulmans croyaient qu'au dernier jour Jésus reviendrait juger les hommes, de sorte que l'expression »jusqu'à la venue de Jésus, fils de Marie", signifie »jusqu'à la fin du monde" [2]). Il ne faut donc pas penser à des influen-

---

1) De Sacy. *Introd* p. 133 et suiv.

2) P. e. Tabarî III, 40, 1 5 Comp. Snouck Hurgronje, *Der Mahdi*, tirage à part de la *Revue coloniale internationale*, Déc. 1885, p. 7 et suiv.

ces chrétiennes quand on voit faire usage de cette expression. Nous savons du reste d'Abou Sa'îd qu'il avait été autrefois Musulman. Du moins Istakhrî [1]) et Ibn Haucal [2]) nous disent-ils que, du temps d'Abou Tâhir, son oncle, frère d'Abou Sa'îd, et toute sa famille en Perse avaient été emprisonnés à Chirâz parce qu'on les soupçonnait d'être affiliés à la secte, mais qu'on avait reconnu leur innocence et qu'on les avait remis en liberté: or les termes dont ces auteurs se servent à cet endroit prouvent que les membres de la famille d'Abou Sa'îd étaient Musulmans. Mais comment faut-il concilier cette expression dans le poème d'Abou Tâhir avec le système d'Ibn Caddâh? Dans ce système aussi Jésus est reconnu comme vrai prophète; mais, selon Akhou Mohsin [3]), les personnes parvenues au plus haut degré d'initiation entendaient par là »un propagateur de prescriptions politiques et légales". Ibn Caddâh, il est vrai, enseignait une réapparition (ce n'était que dans le grade le plus élevé qu'on apprenait à en comprendre le sens spirituel [4]), mais il s'agissait de Mohammed ibn Ismâïl l'Alide. Or, bien qu'Akhou Mohsin nous dise [5]) que la secte se divisa plus tard en plusieurs branches dont les doctrines se différencièrent quelque peu, je ne saurais croire que les Carmathes du Bahraïn se soient tellement séparés des autres sur un point aussi capital. Il faut donc bien admettre que la doctrine des Carmathes renfermait déjà ce dogme, plus tard amplifié

1) P. 150 de mon édition.
2) P. 211.
3) De Sacy, *Introd.* p. 135.
4) *Ibid.* p. 136, 157.
5) *Ibid.* p. 137 et suiv.

par les Druzes, »que la divinité, ou plutôt ses émanations qu'on appelle la Raison universelle et l'Ame universelle [1]), s'est révélée à plusieurs reprises à l'humanité [2])''. Nous avons vu plus haut dans l'interrogatoire du chef des Carmathes Ibn abi 'l-Fawâris auquel procéda Motadhed [3]) qu'on accusait les Carmathes d'être partisans de cette doctrine. Il en résulte en même temps, ce qui d'ailleurs est fort naturel, que les Carmathes étaient absolument étrangers au plus haut grade d'initiation, dans lequel on expliquait spirituellement le retour de Mohammed ibn Ismâïl.

Quant à la doctrine des Druzes, il ne sera pas hors de propos de l'exposer ici en abrégé. La véritable nature de la divinité, disent-ils, ne peut se comprendre qu'au moyen d'une image et non pas en réalité et dans son essence. Mais par miséricorde et par bonté pour les hommes, elle nous a fait voir le *voile* qui la cache et le *lieu* d'où elle nous parle, pour que nous puissions l'adorer sous la forme d'un être qui se laisse contempler et comprendre. A ce *voile* et à ce *lieu*, que nous voyons et qui tombe sous notre observation, dont nous entendons la parole et auquel nous parlons, sont dûs dans tous les siècles l'honneur et l'adoration [4]). (Le *voile* et le *lieu* signifient tous les deux la forme humaine que la divinité a revêtue). Depuis le siècle d'Adam jusqu'à la fin du règne de la doctrine de Mohammed, il ne s'est point fait de nouvelle révélation [5]); la deuxième incarnation n'a eu lieu que du temps de Mohammed ibn Ismâïl [6]). Les révélations

1) Comp. Guyard dans le *Journ. asiat.* 1877, I, 328.
2) De Sacy, *Exposé* p. 1. 3) P. 25 et suiv.
4) De Sacy, *Exposé*, p. 17. 5) L. c. p. 31. 6) L. c. p. 31, 34.

suivantes se présentent pour la plupart sous la forme des khalifes fatimides, et c'est sous celle de Hâkim, l'un d'eux, qu'eut lieu la dernière et la plus glorieuse de toutes. Ces différents voiles ne diffèrent que de noms et de formes; en réalité ils sont identiques; il est donc permis de rendre hommage à la divinité sous chacun de ces noms [1]).

Le système des Druzes tirait son origine de celui des Carmathes ou Ismâïlîs, c'est-à-dire de celui d'Ibn Caddâh. Hâkim et Hamza y donnèrent une application différente, comme devait aussi le faire plus tard Sinân, le grand-maître des Assassins [2]); mais la base des deux systèmes était la même. Or voici ce que je pense. D'après Akhou Mohsin [3]), Ibn Caddâh enseignait qu'il y a eu sept prophètes-législateurs (*nâtik*): Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mohammed et Mohammed ibn Ismâïl. Ils ont tous successivement enseigné une loi destinée à remplacer la précédente; Mohammed ibn Ismâïl, le dernier des sept, est le plus parfait de tous; c'est lui qui a révélé la doctrine qui, après lui, doit remplir le monde entier; c'est de lui qu'on annonce le retour glorieux. Je suis d'avis que dans la dogmatique carmathe, comme dans celle des autres Ismâïlîs, ces sept parleurs (signification littérale du mot de *nâtik*) représentent les sept [4]) incarnations de la divinité [5]). L'humanité avait dû par-

---

1) L. c. p. 40 et suiv

2) Voyez Guyard, *Fragments*, p. 13, 101; *Un grand-maître des Assassins*, dans le *Journ. asiat.* 1877, I, p. 363 et suiv.

3) De Sacy, *Introd* p. 103—109.

4) Comp. l. c. p. 113—115.

5) Comp. Chahrastânî éd. Cureton I, 148.

courir sept phases de développement et à la fin de la septième période, qui avait commencé par l'incarnation de la divinité en Mohammed ibn Ismâïl, on en verrait la dernière apparition ou, ce qui revient au même, le retour de Mohammed ibn Ismâïl. A ces incarnations les Druzes en substituèrent d'autres; ils conservèrent toutefois les sept *nâtiks* à titre d'anciens souvenirs, quoiqu'ils ne cadrassent pas bien avec leur système [1]).

Si l'opinion que je viens d'émettre est fondée, nous aurons résolu la difficulté qui se présente dans les vers d'Abou Tâhir, ainsi que celle qui se trouve dans le poème qu'Ibn al-Athîr attribue à tort au fameux poète Ibn Hâni et qui a pour sujet l'entrée d'Obaïdallah à Raccâda [2]). Il importe peu sous laquelle des sept dénominations on s'adresse à la divinité, les sept personnes n'en formant qu'une, à la seule différence près du nom et de la forme. Et c'est ce qui nous fournit en même temps l'explication de la conduite de Hâkim [3]), ainsi que de la naissance de la secte des Druzes. Les cinq premiers khalifes fatimides avaient trop d'intelligence et étaient trop bien au courant de la politique pour se donner comme des incarnations de la divinité, si ce n'est peut-être en secret auprès de leurs adhérents les plus zélés; c'est ce qu'on voit dans une lettre de Moïzz aux Carmathes [4]) et encore avec des modifications importantes [5]). Au contraire,

---

1) De Sacy, *Exposé*, p. 30 et suiv.
2) *Bayân* I, 159; Ibn al-Athîr VIII, 457.
3) De Sacy, *Introd.* p. 431 et suiv.
4) *Ibid.* p. 229—240.
5) Guyard dans le *Journ. asiat.* 1877, I, 337.

ils punissaient ou réprimaient les fanatiques, — et il n'en manquait pas [1]) — qui s'empressaient de leur rendre un hommage dû à la seule divinité. Hâkim eut la folie de ne pas résister à la tentation et de se faire proclamer Dieu. D'après leur système, chaque *Nâtik* a un adjoint (*Asâs*), qui reçoit ses révélations et qui, après la mort du premier, lui succède, propage sa doctrine et en explique le sens réel aux initiés [2]); il est l'Imâm, suivi successivement de six autres Imâms; après cette période il paraît un nouveau *Nâtik*, c'est-à-dire qu'il se produit une nouvelle incarnation. Seth était l'adjoint d'Adam; Sem, celui de Noé; Ismâïl, celui d'Abraham; Aaron, celui de Moïse (le dernier Imâm de cette période a été Jean Baptiste); Pierre, celui du Messie Jésus, fils de Marie; Alî, celui de Mohammed. Les successeurs d'Alî sont Hasan, Hosaïn, Alî ibn Hosaïn, Mohammed ibn Alî, Djafar Çâdik et son fils Ismâïl. L'adjoint de Mohammed ibn Ismâïl, septième *Nâtik*, a été Abdallah ibn Maïmoun al-Caddâh, suivi de son fils Ahmed, à qui succédèrent en qualité d'Imâms les khalifes fatimides [3]). Comme le père de Hâkim complétait une série de sept Imâms [4]) et que sa mort fermait cette période, il y eut peut-être là un motif décisif qui amena Hâkim à se faire

---

1) Comparez pour ce qui regarde Obaïdallah *Bayân* I, 159, 188, 190 et suiv.; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 60.

2) De Sacy, *Introd.* p. 104 et suiv.; Chahrastânî l. c.; Macrîzî I, 393 et suiv.; Guyard l. c. p. 327, 331

3) Chahrastânî p. 146 et suiv.; de Sacy, *Introd.* p. 226, 252 et suiv.

4) D'après la généalogie des Maïmounides de Tamîmî (de Sacy, *Exposé*, p. 85), c'est Moïzz qui fut le dernier Imâm de cette période. Comp. Guyard l. c. p. 336 et plus loin p. 170 et suiv.

passer pour un nouveau *Nâtik*. — La même théorie s'applique aussi à l'idée qu'on se formait de Dieu. Or l'être mystérieux sans attributs [1]) a produit la divinité (la Raison universelle) qui se manifeste dans le *Nâtik* et que les hommes peuvent et doivent honorer, tandis que le *Nâtik* a créé son adjoint (l'Ame universelle) qui se manifeste dans l'*Asâs*. Aux émanations de l'Ame universelle, qui sont la Matière première, l'Espace et le Temps [2]), correspondent sur la terre l'*Imâm*, le *Hoddja* ou preuve vivante qui vient immédiatement après l'Imâm et qui est chargé de fournir les *preuves* de la mission du *Nâtik*, et, enfin, le Dâï ou missionnaire [3]); donc, quoiqu' à un degré inférieur, ils participent de la nature divine. On remarquera combien cette doctrine trahit partout son origine perse. Quand j'ai écrit pour la première fois sur la doctrine des Carmathes, on ne la connaissait que par les communications d'Akhou Mohsin que donne de Sacy et par ce qu'on pouvait déduire de la doctrine des Druzes. Depuis lors, grâce à Salisbury [4]) et à Guyard [5]), nous possédons sur la doctrine des Ismâïlîs de la Perse des documents précieux qui nous la font connaître beaucoup plus exactement. Tout récemment la bibliothèque de l'université de Leide a acquis un ouvrage remarquable [6]), attribué à Djafar, le chef des Carmathes du Yé-

1) Comp. Chahrastânî p. 147, et sur ce qui suit, Guyard l. c. p. 328 et *Fragments* p. 188.

2) Comp. Guyard, *Fragm.* p. 165 sur l'origine de cette théorie des émanations.

3) C'est-à-dire le missionnaire en chef; comp. Guyard, *Fragm.* p. 146.

4) *Journal of the American Or. Soc.* II, 300 et suiv.

5) *Fragments* etc. 6) N. 1971 (n. 248 du catalogue de M. Landberg).

men [1]) et qui traite de l'interprétation allégorique du *zacât* (aumône légale); les renseignements nouveaux sur les dogmes carmathes que nous donne ce livre ont d'autant plus de prix qu'il a été composé en Arabie même. Il paraît remonter au temps de Moïzz [2]), de même que plusieurs documents du livre publié par Guyard, et il confirme ce que nous avons avancé plus haut. »Chaque Imâm est, dit-il, dans son temps, le nom de Dieu pour ses contemporains et l'obéissance qu'ils professent à son égard est le véritable service de Dieu. Quiconque connaît l'Imâm de l'époque, lui jure fidélité, s'abandonne à lui en toutes choses, connaît et reconnaît ses lois, rend à chacun ce qui lui revient et ne s'écarte pas de la vérité, celui-là connaît Dieu d'une connaissance parfaite" (p. 107 et suiv.). Les différences qui séparent ce système de celui des Druzes ne sont pas bien nombreuses. Mohammed ibn Ismâïl est, d'après cet écrit (p. 365) et en parfait accord d'ailleurs avec la théorie d'autres Ismâïlîs [3]), le septième imâm depuis Hasan. Alî ne compte pas comme Imâm; il est l'*Asâs* (le fondement), la Porte, le Corân auguste, le porteur de la doctrine vraie, éternelle, invariable qui se manifeste sous différentes formes (c'est-à-dire les religions). Les sept Imâms qui lui succèdent sont les sept nouvelles révélations [4]). Le fils de Moham-

1) منصور اليمن. Comp. plus haut p. 73.

2) Man. p. 213. Comp. *Fihrist*, p. 189 l. 13 et suiv.

3) Guyard, *Fragments*, p. 160, note 5; comp. Defrémery dans le *Journ. asiat.* 1856, II, 367.

4) المسبع المثاني. Comp. Sprenger, *das Leben und die Lehre des Mohammed*, III, p. XXI et suiv.

med ibn Ismâïl, le premier des Imâms cachés, est en même temps le premier Imâm de la seconde série de sept, qui se complète par Moïzz (p. 213). Ceci est tout-à-fait conforme au système du *Dastour* [1]), d'après lequel aussi il y a eu trois Imâms cachés après Mohammed ibn Ismâïl. Mais comme la période de la lumière [2]) débute par l'apparition du Mahdî (c.-à-d. Obaïdallah), Moïzz est le quatrième Imâm depuis cette époque importante [3]). Ici encore une fois le passage au système des Druzes n'est pas difficile à expliquer, surtout que c'est toujours le même esprit divin qui se manifeste sous différentes formes[4]).

Cet écrit confirme aussi beaucoup de choses que nous savions déjà d'autre part sur la doctrine des Carmathes. Tous les préceptes du Coran ne sont, d'après l'interprétation allégorique, que des formes sous lesquelles on préconise l'entière soumission à l'Imâm. Le dogme de la résurrection corporelle est qualifiée de ridicule (p. 401); la vie éternelle n'est que le retour de l'âme à son origine (p. 290 et suiv.); et le jugement dernier doit aussi être expliqué spirituellement (p. 302). Les vrais croyants sont ceux-là seuls qui interprètent de cette manière la révélation divine; ceux qui prennent le Coran et l'histoire sacrée au sens littéral ne méritent pas le titre de Musulmans: ce sont des ânes et des incrédules (p. 130, 143). Les Chîites approchent assez de la vérité [5]); mais leur

1) Voyez l'appendice. 2) الدور النورانى.

3) P. 213 اربعة وارابع اسبوعين سابع.

4) Comp. Guyard dans le *Journ. asiat.* 1877, I, 337.

5) حاموا حول المعنى.

interprétation symbolique, louable en principe comme telle, n'est pas encore exacte (p. 314, 316).

Il serait fort à désirer qu'on donnât une édition de cet écrit, parce que, avec les fragments publiés par Guyard et Salisbury, il contribue beaucoup à la connaissance de la doctrine des Fatimides, identique en gros à celle des Carmathes et d'autres Ismâïlîs. On doit aussi regarder comme extrêmement important ce que M. Ethé nous a communiqué sur la conversion de Nâcir ibn Khosrau, entre 437 et 444, année où il reconnut le khalife fatimide Mostancir comme Imâm [1]). Un examen du Divân d'Ibn Hâni (+ 362), le grand poète espagnol qui se convertit du temps de Moïzz [2]), pourrait aussi, comme nous le voyons par les extraits que M. von Kremer en a publiés [3]), contribuer en quelque chose à la connaissance plus intime de la doctrine et nous expliquer la séduction extraordinaire qu'elle exerçait sur des hommes sérieux. On comprend d'ailleurs que le dépouillement de ces sources ne donnera pas pour notre sujet les résultats précis que nous pourrions désirer, parce que les initiés devaient promettre par serment qu'ils ne révéleraient point les mystères de la doctrine [4]).

Mais revenons-en aux Carmathes du Bahraïn. Il n'est pas probable qu'ils aient beaucoup approfondi les théo-

---

1) *Nâsir bin Khusraus Leben, Denken und Dichten* von Herman Ethé dans les Actes du 6me Congrès des Orientalistes à Leide, Sect. sém. p. 169--237.

2) V. Ibn al-Athîr VIII, 457 et comp. Maccarî II, 444 et suiv.; Macrîzî I, 378. Il y a un exemplaire de ce Divân à Oxford et M. von Kremer en possède un autre.

3) *Zeitschr. d. D. M. G.* XXIV, 481—494.

4) Mocaddasî, p. 238 l. 8 et suiv.; Macrîzî, I. 396.

ries de leur religion. Ils croyaient sincèrement à la dernière manifestation glorieuse de la divinité à la fin de la période suprême; Abou Tâhir se flattait même de l'espoir d'assister à la venue du Paraclet. Ils avaient également la conviction que les khalifes fatimides étaient les vrais Imâms à qui ils devaient une obéissance illimitée. Après tout ce que j'ai dit, je n'ai plus besoin de prouver la foi d'Abou Tâhir; quant à celle des Carmathes en général, la lettre de Moïzz et les témoignages des Druzes [1]) y suffiraient seuls amplement [2]). Ibn Haucal nous montre que, de son temps, ils payaient encore fidèlement le cinquième de leurs revenus au Maître de l'époque: excellente ressource pour les khalifes fatimides qui avaient de grands besoins d'argent [3]) et qui devaient désirer de ne pas compromettre leur popularité en grevant trop leurs sujets.

Si, grâce à ce qui précède, nous parvenons assez bien à nous faire une idée de leurs convictions religieuses, nous avons plus de difficulté à nous rendre un compte exact des principes de morale qui réglaient leur vie. On doit admettre cependant qu'ils en avaient, quand on se rappelle l'admirable union qui a règné parmi eux jusqu'en 358, et qui, après avoir été troublée pendant quelque temps, se rétablit si bien qu'elle durait encore

1) De Sacy, *Introd.*, p. 240.

2) Quant au passage de Hamza chez de Sacy (l. c. p. 218), j'y reviendrai plus tard. Le poète Abou 'l-Alâ al-Maärrî (+ 449), contemporain de Nâcir ibn Khosrau, identifie les Carmathes et les Fatimides, selon l'explication de M. von Kremer, *Zeitschr. d. D. M. G.* XXXVIII, 499 note.

3) Comparez, en ce qui concerne Obaïdallah, *Bayân* I, 191. Moïzz avait amassé 24 millions de dénares pour sa campagne contre l'Egypte, Macrîzî I, 352.

lors de la visite de Nâcir ibn Khosrau en 443. Les nombreuses prescriptions légales de l'Islam avaient été abolies pour ceux qui connaissaient la *vérité* [1]); mais ce n'est qu'avec un certain scrupule qu'on ose conclure à l'influence de cette connaissance de la *vérité* sur la vie. Le proverbe qui dit: »plus maigre que la salive des abeilles et que la religion des Carmathes [2])" ne nous en apprend pas plus long, puisque le mot *religion* désigne ici l'Islam et l'accomplissement de ses prescriptions. Les prières canoniques et les jeûnes avaient été abrogés; les mosquées avaient été mises hors d'usage [3]); on vendait la chair d'animaux impurs selon la loi de l'Islâm, de chiens, par exemple, comme cela se pratiquait dans quelques villes de l'Afrique [4]). »On vend à Lahssa, nous dit Nâcir ibn Khosrau [5]), la chair de toute espèce d'animaux, tels que chats, chiens, ânes, bœufs, moutons etc. Mais il faut que la tête et la peau de l'animal soient placées à côté de la viande, afin que le chaland sache bien ce qu'il achète. On engraisse les chiens comme des moutons au pâturage; lorsqu'ils sont tellement gras qu'ils ne peuvent plus marcher, alors on les tue et on les mange".

Le même auteur [6]) dit aussi que »les habitants de Lahssa ne boivent jamais de vin." Il est peut-être permis de conclure de la satire d'Abou Tâhir contre Mounis [7]) que cela se faisait déjà de son temps. L'usage du

---

1) Comp. de Sacy, *Introd.* p. 135.
2) Freytag, *Proverb.* I, 576.
3) Naciri Khosrau p. 226 et 228.
4) Mocaddasî p. 94, l. 2.
5) Traduction de M. Schefer, p. 229.
6) L. c. p. 228.
7) Plus haut p. 98.

vin avait été d'abord permis. On ne l'aura donc prohibé que pour fortifier la discipline; c'était aussi pour cette raison que la même défense avait été décrétée par le chef des esclaves insurgés [1]). Nous trouvons dans la chronique d'Ibn al-Djauzî le récit suivant sous l'année 317 [2]): »Abou Ahmed al-Hârith nous dit qu'un adepte des gens de la tradition [3]) fut fait prisonnier par les Carmathes l'an de Habîr (312); obligé de servir comme esclave pendant plusieurs années, il parvint cependant à s'évader plus tard. Voici ce qu'il racontait: Je devins la propriété d'un homme qui me tenait très-rigoureusement, m'imposait les travaux les plus difficiles et me maltraitait quand il était ivre. Un soir qu'il avait de nouveau beaucoup bu, il m'ordonna de venir me placer devant lui: »Que dis-tu, fit-il, de ce Mohammed, ton maître?" Je répondis: »Je l'ignore, mais ce que vous m'apprendrez, »o croyant (moumin), je le dirai avec vous". »C'était un »homme qui savait règner, reprit-il. Et que dis-tu d'Abou »Becr?" — »Je ne sais pas". — »C'était un homme »faible, méprisable. Et que dis-tu d'Omar?" — »Je ne »sais pas". — »Celui-là était, par Dieu, brutal et gros»sier. Et que dis-tu d'Othmân?" — »Je ne sais pas". — »Il était sot et ignorant. Et que dis-tu d'Alî?" — »Je »ne sais pas". — »C'était un imposteur [4]). Ne disait-il »pas de lui-même: Voici de la science dans une telle

1) Tabarî III, 1763.
2) Man. de M. Schefer, p. 158. Voir le texte dans l'appendice.
3) اصحاب الحديث. On désigne sous ce nom une des écoles théologiques.
4) ممخرق.

»abondance que je ne puis trouver assez de porteurs. Ne »pouvait-il donc pas enseigner un seul mot à chaque in»dividu de la grande foule qui l'entourait, jusqu'à ce »qu'il eût épuisé ce qui était en lui? N'est-ce pas là du charlatanisme?" — Là-dessus il s'endormit. Le lendemain il me fit venir et me demanda: »Qu'ai-je dit hier au »soir?" Je fis semblant de ne pas l'avoir compris; il m'avertit alors de n'en rien répéter à personne. De tout cela il suit que ces hommes sont des *zindiks* (mécréants) qui n'estiment aucun des compagnons du Prophète."

L'auteur cite cette anecdote pour prouver que les Carmathes étaient des imposteurs, qui, tout en combattant pour la maison du prophète, n'étaient pas sincères. A l'appui de sa thèse il ajoute encore qu'Abou Tâhir ne visita ni le tombeau d'Alî ni celui de Hosaïn et que les Carmathes, bien qu'ils eussent toujours prétendu combattre pour les Fatimides, se révoltèrent contre Moïzz en 360 et rendirent hommage au khalife de Bagdad. C'est là un fait incontestable, mais qui, comme on va le voir, doit être interprêté tout autrement.

Les détails qu'on raconte d'Abou Tâhir, même en admettant qu'ils soient vrais, ne peuvent invalider ce que nous savons de la sincérité de sa foi. Je ne saurais décider si l'historiette du Carmathe ivre est vraie; mais, en tout cas, on n'a pas le droit d'en tirer une conclusion aussi générale que le font Ibn al-Djauzi et son garant; on n'y trouve pas non plus d'indices suffisamment concluants pour décider si l'usage du vin était défendu ou non.

Il est difficile de dire si le mariage d'un croyant avec sa mère, sa sœur ou sa fille, conformément aux prin-

cipes de Zoroastre [1]), était effectivement déclaré licite par les Carmathes, bien qu'on l'affirme dans la satire que nous venons de citer. Peut-être l'a-t-on permis au commencement; mais alors on a dû abandonner bientôt cette coutume comme étant en trop grande contradiction avec les mœurs des pays non persans. La morale que le Fatimide Moïzz prêchait [2]) aux chefs des Kitâma se présente tout autrement que dans les accusations des ennemis de la secte. Il leur recommande l'humilité et la simplicité, leur ordonne d'être bons pour leurs inférieurs. Il les exhorte à ne prendre qu'une femme pour augmenter le bonheur de la vie et conserver la vigueur du corps. »Car, dit-il, nous avons besoin de toutes vos forces et de »toute votre intelligence". J'ignore si les Carmathes prescrivaient la monogamie; mais le récit reproduit à la page 133 montre en tout cas qu'Abou Tâhir et ses frères avaient la même mère. Nâcir ibn Khosrau dit [3]) qu'Abou Sa'îd avait recommandé aux siens de gouverner le peuple avec justice et équité et vante [4]) la douceur et la modestie dont les princes faisaient preuve de son temps dans leurs rapports avec leurs sujets. Aussi Mocaddasî [5]) loue-t-il la justice du gouvernement. Les détails que nous avons empruntés plus haut à l'itinéraire de Nâcir ibn Khosrau [6]) démontrent que les étrangers et les débiteurs se voyaient traiter avec humanité. De son temps on tolérait aussi le culte public des dissidents [7]); mais peut-être

---

1) Comp. Nöldeke dans l'*Encyclop. Brit.* art. Persia, p. 579 *b*.
2) Macrizî I, 352. 3) P. 226. 4) P. 228.
5) P. 94, l. 1. 6) P. 156. 7) P. 228.

cette facilité n'exista-t-elle pas à l'époque où la dynastie était à son apogée, bien que nous remarquions aussi en Egypte du temps de Moïzz la plus grande tolérance pour les autres religions [1]).

Nous avons vu plus haut dans le passage de Nâcir ibn Khosrau que les terres étaient principalement cultivées par les esclaves. Les Carmathes eux-mêmes faisaient certainement le commerce et, pour le protéger, ils transigèrent plus d'une fois avec la cour de Bagdad et d'autres princes. Mais tous les hommes valides s'exerçaient aux armes. Pendant les guerres d'Abou Tâhir, dans lesquelles les Carmathes constituaient le corps de l'armée avec des Bédouins comme auxiliaires, il se forma une race de soldats, qui, lorsque leurs services ne furent plus exigés par le gouvernement du Bahraïn, s'engagèrent dans les armées d'autres princes et même dans celles du khalife de Bagdad. Nous devons probablement chercher la première origine de ces engagements dans les émigrations causées par la tyrannie du faux Mahdî en 320.

On ne sait pas avec certitude si les Carmathes ont eu des cérémonies religieuses. On pourrait le croire à cause de l'institution de la *Dâr al-hidjra* (Maison de la fuite) et supposer que les séances (*madjlis*) des Fatimides [2]) étaient également en usage parmi eux. Le Coran était à leurs yeux aussi un livre sacré, mais on devait le lire avec ce qu'on appelait l'entente spirituelle [3]). Abou

---

1) Guyard dans le *Journ. asiat.* 1877, I, 335.
2) Voyez de Sacy, *Introd.* p. 311, 312, 349 etc.; *Exposé* p. 111.
3) Comp. Mocaddasî p. 238, l. 9 et suiv.

'l-Mahâsin [1]) donne à un Carmathe le titre de *hâfith* (qui connaît le Coran par cœur) et Abou No'aim dans son *Histoire d'Ispahan* énumère deux Carmathes parmi les traditionnistes; mais il se peut que ces personnages aientsimplement eu le sobriquet de Carmathes sans l'être.

En tous cas ils ne manquaient pas absolument de symboles. Ibn Haucal rapporte que les Icdânîya étaient constamment vêtus de blanc [2]). La couleur blanche, emblême de la pureté et de la lumière, était le signe distinctif des adhérents de la religion blanche [3]) et avait été adoptée par tous les Carmathes [4]) et aussi par les Fatimides. Defrémery croit qu'ils mettaient des vêtements blancs les jours de combat et que ces habits indiquaient, chez ceux qui s'en couvraient, la résolution de se dévouer à la mort. Bien que la couleur blanche puisse avoir cette signification symbolique [5]), elle ne l'a pas chez nos sectaires. Leurs drapeaux étaient de la même couleur [6]). Dans les processions solennelles des khalifes fatimides au Caire, les drapeaux particuliers du khalife et ses propres vêtements étaient blancs [7]). Hâ-

1) II, 265; comp. aussi p. 128.
2) Voyez aussi Defrémery, *Mém. sur les Sadjides*, p. 71.
3) La couleur des Alides était proprement le vert; v. p. e. Tabarî III, 1012 et suiv.
4) Sur les Carmathes du Yémen v. Khazradjî, man. de Leide, p. 35. ولبس البياض وقطع ذكر بنى العباس.
5) Comp. Hamaker, *Commentatio ad locum Takyoddini Ahmedis al-Makrizii* etc., p. 127.
6) Ibn al-Athîr VIII, 137, l. 4.
7) Abou 'l-Mahâsin II 458 460 474 479, 481; Nâciri Khosrau p. 140 et suiv.

kim aussi portait des habits de laine blanche[1]). Obaïdallah, lors de son entrée à Raccâda, se distingua par d'autres couleurs[2]); je ne sais pas pour quel motif, car on est fondé à admettre qu'en Afrique le blanc avait aussi un caractère officiel[3]). J'ai donné plus haut un récit d'Ibn al-Djauzî touchant une sorte de litière ou tabernacle, que les Carmathes prenaient avec eux dans le combat[4]). Il m'a été impossible de trouver d'autres particularités sur cette litière; on serait enclin à rapprocher le sanctuaire portatif de Mokhtâr[5]) et à penser à l'usage de l'*otfa*[6]) ou du *mahmal*[7]).

Revenons à notre histoire. L'énumération des revenus des Carmathes de ce temps nous a montré quelle était leur puissance. D'une bande de brigands qu'ils étaient au début aux yeux de la cour de Bagdad ils s'étaient élevés à la hauteur d'une puissante dynastie que les princes ne s'avisaient plus de combattre mais dont ils briguaient l'alliance. J'ai déjà fait connaître les relations entre Bérîdî et Abou Tâhir; voici maintenant quelques détails sur leurs rapports avec les Hamdânides. Hamadzânî[8]) et Abou 'l-Mahâsin[9]) nous disent qu'en 353 les Car-

1) De Sacy, *Introd.* p. 362, comp. 430; *Exposé* p. 144, comp. 169 et suiv. et 186 et suiv.

2) *Bayân* I, 157; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 39.

3) *Bayân* I, 291 et suiv.

4) P. 96. Les Carmathes l'avaient pris avec eux en Syrie lors de l'expédition contre les Fatimides, car Ibn al-Djauzî nous apprend que ce tabernacle fut détruit par les soldats de Djauhar, le conquérant de l'Égypte.

5) Tabarî II, 702, 706.

6) Burckhardt, *Notes*, I, 145. Peut-être faut-il mettre ce mot en rapport avec celui de *khatfa* chez de Slane, *Prolég.* II, 52, note 3.

7) Comp. Rogers dans l'*Academy* March 31, 1883, p. 221 et suiv.

8) Man. de Paris, f. 120 v.

9) II, 366.

mathes demandèrent à Saïf addaula des présents en fer (naturellement en récompense de services rendus) et que celui-ci leur en envoya une grande quantité. Afin de pouvoir les satisfaire, il fit enlever les portes de fer de Racca et maçonner l'ouverture; il prit tout le fer qu'on put trouver en Diyâr Modhar, y compris les poids des épiciers. On fit descendre ces cadeaux par l'Euphrate jusqu'à Hît et on les transporta de là au désert. Ibn al-Athîr rapporte [1]) qu'en 358 Abou Taghlib, neveu de Saïf addaula, leur envoya des cadeaux d'une valeur de 50,000 dirhems. Ibn Haucal fait mention d'une correspondance entre eux et les Hamdânides ou d'autres princes. »Souvent, dit-il, le Câdhî Ibn Arafa eut à porter leurs dépêches aux Hamdânides et à d'autres chefs pour leur rendre hommage et pour conclure avec eux des traités d'alliance".

Cependant le projet que, cinquante ans auparavant, le premier khalife fatimide avait préparé et tenté en vain de réaliser approchait de son accomplissement. Les grandes et nombreuses difficultés que le deuxième et le troisième de ces princes avaient eues à surmonter pour maintenir leur puissance en Afrique les avaient empêchés de poursuivre efficacement les projets de conquête d'Obaïdallah. Mais maintenant l'horizon s'était éclairci et Moïzz put reprendre la politique de son bisaïeul, à laquelle les astres promirent bon succès [2]). Les talents et l'énergie d'Abdarrahmân III rendaient la conquête de l'Espagne sinon impossible, du moins extrêmement ardue; mais

1) VIII, 443.

2) Voyez plus haut p. 124.

une proie plus facile à saisir et peut-être encore plus riche s'étendait sur les frontières orientales: c'était le pays des Pharaons et des pyramides, l'Egypte, cette terre si fertile et si heureusement située, et dont la conquête devait frayer la voie à la soumission des villes saintes et à la lutte contre les Abbasides. Dans ce beau pays, tout était confusion. Le mauvais gouvernement et une disette prolongée y faisaient grandir tous les jours le nombre des mécontents et y facilitaient ainsi aux envoyés des Fatimides le recrutement d'un parti [1]). Pour saper davantage encore le pouvoir des Ikhchides, Moïzz envoya un grand nombre de ses adhérents en Egypte [2]), donnant en même temps au roi de Nubie l'ordre de faire des incursions au midi du pays, et aux Carmathes celui de se jeter sur la Syrie, qui était alors soumise à l'Egypte. Cette invasion des Carmathes eut lieu en 353 [3]) sous la conduite de Hasan al-Açam [4]), comme nous le voyons dans Ibn Haucal [5]); cet auteur ajoute qu'on eut lieu de soupçonner ce chef de malversation relativement au butin et que ce fut là le motif pour lequel on le remplaça par deux de ses cousins lors de l'expédition suivante. Cette deuxième invasion (357) fit partie de l'attaque générale qui eut lieu après la mort de Câfour et dans laquelle les Carmathes défirent totalement le gouverneur Hosaïn [6])

1) Comp. Abou 'l-Mahâsin II, 443.
2) Macrîzî I, 329, l. avantdern. et suiv.; Abou 'l-Mahâsin II, 355.
3) D'après Abou 'l-Mahâsin ce fut en 352.
4) الاعصم. 5) P. 22, l. 10 et suiv.
6) C'est ainsi qu'écrivent Ibn Haucal, Macrîzî l. c., Abou 'l-Mahâsin (v. l'index) et Ibn Khallicân. Mais M. Wüstenfeld, *Fatim.* p. 104, 112, le nomme Hasan et c'est ainsi qu'on lit dans l'autographe de Macrîzî, *Mocaffa*,

ibn Obaïdallah en Syrie; en même temps Djauhar, le général fatimide, s'emparait presque sans coup férir de l'Egypte (358). Les Hamdanides d'Alep avaient, comme nous l'avons vu, fourni le fer nécessaire aux Carmathes leurs alliés; immédiatement après la conquête de l'Egypte, ils entrèrent en correspondance avec Djauhar [1]) et, suivant Hamadzânî [2]), ils introduisirent en 359 dans la *khotba* (la prière solennelle du Vendredi) le nom de Moïzz comme souverain au lieu de celui de Motî l'Abbaside. Moïzz fut proclamé souverain à la Mecque et à Médine en 358.

Le triomphe des Fatimides paraissait donc assuré quand se produisit un événement tout-à-fait inattendu, qui mit fin à la marche triomphale de leurs armées et faillit leur faire perdre tout ce qu'ils avaient gagné. Les Fatimides et les Carmathes étaient devenus voisins, mais au grand dommage de leurs rapports mutuels. L'orage éclata-t-il subitement ou bien s'était-il amassé depuis quelques années? L'ambition avait-elle été froissée et de légitimes revendications n'avaient-elles pas trouvé satisfaction? Ou plutôt l'idéal perdit-il son prestige en se laissant voir de plus près? C'est ce qu'il est bien difficile de dire. Toujours est-il que cette même année 358 et immédiatement après l'expédition de Syrie, il éclata parmi les Carmathes une révolution qui, de soutiens

---

man. de Leide 1366 *a*, sous l'article Mohammed ibn Ahmed ibn Sahl ibn Naçr *ibn an-Nâbolosî*. De même dans le divân de Motanabbi éd. Dieterici p. 315; mais on y trouve aussi Abdallah au lieu d'Obaïdallah, quoique le poème suivant p. 317 (vs. 14) prouve que c'est une erreur.

1) Macrîzî I, 352, l. 7 a f. 2) F. 131 v.

qu'ils étaient, les changea en ennemis des Fatimides et leur fit saisir les armes contre le maître qu'ils avaient servi avec tant de zèle depuis plus d'un demi-siècle.

Voici ce que je crois pouvoir conjecturer à cet égard. Lors de l'investiture d'Ahmed, frère d'Abou Tâhir, une partie des Icdânîya avait déjà souhaité l'élévation de Sâbour au rang de son père [1]. D'après Ibn al-Athîr [2] et Ibn Khaldoun [3], Sâbour exigea en 358 de ses oncles que la direction des affaires et le commandement de l'armée lui fussent conférés en vertu des dispositions testamentaires de son père et il arrêta même Ahmed, son oncle. Cependant Ahmed fut bientôt mis en liberté, Sâbour jeté en prison et assassiné (15 Ramadhân 358) et ses frères exilés avec ses autres partisans dans l'île d'Owâl. L'assassinat de Sâbour est un fait si important qu'il a été relaté dans toutes les chroniques; Ibn Haucal y attribue même la décadence des Carmathes et il est certain qu'il fut suivi immédiatement de la révolte contre les Fatimides et de la soumission au khalife de Bagdad; aussi nous importerait-il beaucoup d'en savoir davantage à ce sujet. Malheureusement nous ne pouvons que faire des hypothèses d'après les quelques données que nous possédons. Il faut que Sâbour ait été un homme d'une grande influence et il va de soi qu'il était l'antagoniste naturel de Hasan al-Açam, fils du seyid régnant Ahmed. Nous pouvons admettre que l'accusation de malversation portée contre Hasan après l'expédition de 353 fut menée par Sâbour et que ce fut lui qui ne permit pas que la con-

1) Voyez plus haut p. 144. 2) VIII, 443. 3) IV, 90.

duite de l'expédition de 357 fût donnée à Hasan. Par contre, ses adversaires réussirent à empêcher qu'on ne lui donnât à lui-même le commandement; on en chargea deux de ses cousins. Malgré ces apparences, il ne faut pas uniquement attribuer le coup d'état de Sâbour à une ambition personnelle; il y eut aussi des raisons de haute politique. Depuis le temps d'Obaïdallah le Mahdî, il n'y avait pas eu de coopération entre les Fatimides et les Carmathes; seulement leur imamat avait toujours été reconnu, la part des revenus destinée à l'Imâm lui avait toujours été payée et l'ordre de Mançour relativement à la pierre noire, exécuté. Mais les Fatimides n'avaient pas le courage de reconnaître publiquement les Carmathes comme alliés et maintenaient dans leur empire beaucoup de coutumes qui, d'après les principes de la secte, n'étaient que de l'idolâtrie. La restitution de la pierre noire était même une concession à ceux que les Carmathes nommaient infidèles, et elle devait scandaliser beaucoup d'entre eux. Les difficultés que le deuxième et le troisième khalife avaient eues à surmonter, jointes au non-accomplissement du triomphe de la vérité prédit pour 320, avaient peut-être fait surgir des doutes dans l'esprit de plus d'un d'entre eux au sujet de l'origine divine de leur mission. Ainsi s'était formé un parti révolutionnaire, dont Hasan al-Açam était le chef. La politique dominante des Carmathes était devenue sous la direction d'Ahmed et de ses frères une politique de prudence, de négociations diplomatiques, de temporisation, bien éloignée donc du fanatisme ardent qui avait animé jadis Abou Tâhir. Lorsqu'on reçut l'or-

dre du prince des Fatimides de soutenir les projets relatifs à la conquête de l'Egypte, on y obéit, il est vrai; on expédia un corps d'armée en Syrie et les armuriers se mirent à l'ouvrage afin de tout préparer pour la grande campagne. L'armée, envoyée en 357 en Syrie, remporta sur le gouverneur Hosaïn ibn Obaïdallah une victoire éclatante, qui le força à se réfugier en Egypte. Mais, loin de poursuivre les avantages obtenus, le parti régnant poussa à faire avec Hosaïn une transaction aux termes de laquelle il s'engagea à payer annuellement un tribut considérable [1]). Cette circonstance paraît avoir exaspéré Sâbour et avoir été la cause immédiate de sa rébellion contre son oncle. Il est probable que l'expédition qu'on fit contre Aïn at-Tamr [2]) pour le piller a été le premier résultat de la politique de Sâbour. Mais tout cela n'explique pas encore pourquoi la restauration amena immédiatement les Carmathes à abandonner les Fatimides. Je suppose que Sâbour avait obtenu de l'Imâm de succéder à son père en considération des services éminents que celui-ci avait rendus aux Fatimides et aussi parce qu' on ne pouvait attendre de son oncle Ahmed une coopération efficace à la conquête de l'Egypte et à le destruction du khalifat de Bagdad, qui devait la suivre immédiatement. Cette conjecture explique aussi bien le coup d'état de Sâbour que la défection des Carmathes après sa restauration. Hasan al-Açam, déjà offensé per-

1) 300,000 dénares, v. Ibn al-Athîr VIII, 452; Abou 'l-Mahâsin, II, 445; Defrémery, *Em. al-Om.*, p. 26, note 1; *Hist. des Ismaéliens de la Perse* dans le *Journ. asiat.* 1856, II, 375; de Sacy, *Introd.* p. 219. Wüstenfeld, *Fatim.* p. 113, l. 1 parle de 100,000 dénares.

2) Hamadzânî f. 129 v.

sonnellement par Sâbour, déjà ébranlé dans sa foi aux prétentions fatimides, se voyait maintenant déchu du rang qu'il avait occupé pendant le règne de son père Ahmed; aussi son opposition contre Sâbour devint-elle en même temps une opposition contre le prince des Fatimides, qui l'avait blessé dans son ambition.

Le motif auquel ou attribue ordinairement la défection en disant que les Carmathes élevèrent des prétentions au tribut qu'on payait autrefois pour la Syrie et qui cessait par la prise de Damas par les Fatimides [1]) est trop insignifiant en soi pour expliquer ce fait considérable; il est d'ailleurs chronologiquement inadmissible, puisque Djafar ibn Falâh, le général des Fatimides, ne remporta sa première victoire en Syrie qu'au dernier mois de l'an 358 et qu'il ne prit la ville de Damas qu'au dernier mois de l'an 359 [2]). Abou 'l-Mahâsin contredit bien plus encore les faits, puisqu'il dit [3]) que Moïzz avait toujours été affable pour les Carmathes et leur avait envoyé des cadeaux aussi longtemps qu'il avait été au Magrib mais qu'après son entrée en Egypte il ne voulut plus leur payer les contributions.

Immédiatement après (359), on entama des négociations avec la cour de Bagdad. Il y a des auteurs qui prétendent [4]) que Hasan vint lui-même dans la capitale et qu'il demanda au sultan Bakhtiyâr de lui fournir de l'argent et des troupes et de lui donner le gouvernement de la Syrie et de l'Egypte, moyennant quoi il chasse-

---

1) Defrémery dans le *Journ. asiat.* II, 375 et suiv.; Wüstenfeld, *Fatim.*, p. 113.
2) Ibn al-Athîr VIII, 437.
3) II, 445.
4) Abou 'l-Mahâsin l. c.

rait les Fatimides de l'Egypte. Il paraît que cette dernière demande ne fut pas accordée, probablement parce que le khalife refusa de signer sa nomination. »Ce sont tous des Carmathes, dit-il à Bakhtiyâr, ils »ont tous la même religion. Les Egyptiens (c.-à-d. les »Fatimides) ont détruit la *sonna* et tué les docteurs et »ces Carmathes ont assassiné les pèlerins, enlevé la »pierre noire et commis beaucoup de cruautés". Mais Hasan, à qui il importait beaucoup dans ce temps-là de recevoir des secours contre les Fatimides, se contenta de la promesse formelle qu'il trouverait de l'argent et des troupes à Coufa quand il passerait par cette ville pour se rendre en Syrie [1]). L'alliance fut conclue en 360, comme Ibn Haucal nous l'apprend [2]). Mais, même avant que les négociations fussent terminées, on fit en 359 au khalife abbaside Motî l'hommage solennel qu'on avait déjà rendu en 358 au khalife fatimide, et cela pour tous les pays où s'étendait la domination des Carmathes, par exemple la Mecque [3]). Dans la deuxième moitié de l'année 360, Hasan marcha contre la Syrie, défit complètement le général fatimide Djafar ibn Falâh, prit Damas et menaça Ramla [4]). La consternation fut extrême en Egypte; la crainte des Carmathes était

1) Ibn al-Athîr VIII, 452.

2) P. 22, l. 13 et suiv.

3) Ibn al-Athîr VIII, 450, l. pénult.; *Chron. Mecc.* II, 245.

4) De Sacy, *Introd.* p. 219 et suiv.; Weil III, 10; Defrémery dans le *Journ. asiat.* 1856, II, p. 376; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 113; Ibn al-Athîr VIII, 452 et suiv.; Macrîzî I, 378; Abou 'l-Mahâsin II, 427 et suiv.; *Bayân* I, 236; Rosen, *Imperator Wasili Bolgaroboitza*, p. 182 *a* (où on lit الاغشم au lieu de الاعصم).

si grande que Djauhar, en bâtissant le Caire, ne perdait pas de vue la défense éventuelle contre les Carmathes [1]; en même temps il priait avec instance son maître de venir en Egypte pour y faire agir son influence personnelle. Et quant à l'esprit qui animait cette révolution des Carmathes, on le découvre aisément dans les paroles que Hasan prononca, à ce qu'on dit, du haut de la tribune après la prise de Damas: »Moïzz et ses »pères descendent de Caddâh; ce sont des menteurs, »des imposteurs et des ennemis de l'Islam; nous les con»naissons mieux que personne, puisque Caddâh, l'auteur »de leur race, est sorti du milieu de nous". Chaque mot de ce discours respire l'ambition froissée.

En 362 Moïzz fit son entrée en Egypte et écrivit immédiatement une fort longue missive à Hasan pour l'engager à se soumettre; mais toute la réponse se borna à ces mots [2]: »nous avons reçu votre lettre, qui ren»ferme une grande abondance de mots, mais peu de »sens. Nous ne mettrons pas beaucoup de temps entre »notre réponse et notre arrivée en personne. Adieu". Nous possédons encore des fragments de la lettre de Moïzz [3]; on y trouve la confirmation de plusieurs résultats de nos recherches précédentes. Les paro-

1) Macrîzî I, 361, l. 9 a f. et suiv., qui s'exprime encore plus énergiquement. J'ai à peine besoin de dire que le but primitif de la fondation de la forteresse était de tenir en échec la capitale de l'Égypte, comme le prouvent non seulement la hâte que Djauhar mit à en jeter les fondements, mais aussi le nom qu'il lui donna et qui signifie „celle qui dompte" (allem. Zwinger).

2) Ibn al-Athîr VIII, 469; de Sacy, *Introd.* p. 227, note 2; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 121.

3) De Sacy l. c. p. 227—240.

4) L. c. p. 238 et suiv., note.

les suivantes [4]) méritent surtout d'être remarquées: »Quant à vous, perfide, parjure, qui vous écartez du »chemin de vos peres, qui avez renoncé à la religion de »vos prédécesseurs et de vos semblables, qui avez al- »lumé le flambeau de la rébellion et qui avez abandonné »le parti de la vraie foi et de la tradition, je n'ai point »fermé les yeux sur votre conduite, et vos démarches ne »me sont point cachées; .... votre père n'était point »un homme méchant et votre mère n'était point une »femme de mauvaises mœurs; nous savons l'égarement »de vos pensées et la voie où vous marchez". Ces paroles prouvent de la manière la plus évidente que jusqu'en 358, les Carmathes ont toujours été fidèles au parti des Fatimides, tout en nous démontrant que les paroles de Hamza citées par Aboulféda [1]) ne se rapportent point à Abou Tâhir, mais qu'elles ont trait uniquement à Hasan al-Açam.

La carrière de Hasan fut brillante mais de courte durée. Je ne m'en occuperai pas, n'ayant que peu de chose à ajouter à ce que M. M. Wüstenfeld [2]) et Defrémery [3]) ont publié sur ce sujet. Hasan attaqua les Fatimides avec autant de courage que les Carmathes en avaient déployé lorsqu'ils combattaient les troupes du khalife de Bagdad. Autrefois c'était le zèle pour leur cause qui les avait rendus invincibles; maintenant c'était l'indignation d'avoir été si longtemps pris pour dupes et d'être si mal payés de leurs services. Hasan déploya

1) De Sacy, *Introd.* p. 218 et suiv.

2) *Fatim.* p. 114 et suiv , 121 et suiv., 137.

3) *Journ. asiat.* 1856, II, 376—380.

comme général les mêmes talents que son oncle, avec qui il avait aussi en commun le don de la poésie [1]). Cependant, malgré les grands exploits de ce chef, la puissance des Carmathes tomba pendant ces années avec une rapidité aussi grande que celle qui, autrefois, en avait signalé le développement. La guerre contre les Fatimides leur coûta d'énormes sacrifices en hommes et en argent. Depuis l'assassinat de Sâbour, l'union qui avait fait leur force avait été détruite et la confiance mutuelle était perdue. Ibn Haucal [2]) apprit ce fait en 361, du vivant donc de Hasan, de la bouche d'un Carmathe nommé Abou 'l-Hosaïn Alî ibn Ahmed Djazarî, qu'il rencontra en Sicile et qui lui communiqua plusieurs détails sur cette dynastie: »Alors qu' auparavant, lui »dit-il, ils étaient unis en toutes choses, l'assassinat de »Sâbour a brisé leur force". C'est aussi depuis ce temps que les réunions de Djar'a avaient cessé. Ajoutez que le plus grand nombre des Icdânîya étaient morts.

La même année (361) décéda Sa'îd, le fils aîné d'Abou Sa'îd [3]), et, de tous les frères d'Abou Tâhir, il n'en resta qu'un, nommé Abou Yacoub Yousof. Il mourut la même année que Hasan al-Açam, c'est-à-dire en 366 [4]). Dès lors le gouvernement se trouva aux mains de six chefs, nommés Seyids, élus parmi les petits-fils d'Abou Sa'îd. Nâcir ibn Khosrau vit ce gouvernement quand

1) On en trouvera un spécimen dans l'appendice.

2) P. 23, l. 5 et suiv.

3) Hamadzânî f. 135 v.

4) Ibn al-Athîr VIII, 506; Abou 'l-Mahâsin II, 432 et suiv. On fait encore mention d'Ibn Sanbar en 363 (Wüstenfeld, *Fatim.* p. 123), mais il n'est pas sûr que ce soit le même personnage dont nous avons parlé plus haut.

il vint à Lahsâ en 443. »Les descendants d'Abou Sayd, dit-il [1]), occupent encore aujourd'hui un vaste palais qui est le siége du gouvernement. Il y a, dans ce palais, une estrade où ces six personnages prennent place pour dicter, après s'être mis d'accord, leurs ordres et leurs arrêts. Ils sont assistés par six vézirs qui sont assis derrière eux, sur une autre estrade. Toute affaire est décidée par eux en conseil. Les princes portent le titre de Seyyd et les vézirs celui de Chayrèh (conseillers)". De son temps les Carmathes de Lahsâ s'appelaient Abou-Sa'îdîs.

Après la mort de Hasan, son frère Djafar continua pendant quelque temps la guerre contre l'Egypte. Azîz, le successeur de Moïzz, l'ayant défait dans une grande bataille en 368, ne réussit pourtant pas à le soumettre; mais il sut le persuader de retourner à Lahsâ moyennant une somme de 70,000 dénares par an [2]).

En attendant, un général des Carmathes, Abou Becr ibn Châhawaïh, avait conquis la province de Coufa au nom d'Adhad addaula [3]); les dispositions envers les Carmathes, jadis si haïs, s'y était tellement modifiées que, lorsque la nouvelle de la mort d'Abou Yousof Yacoub, prince des Carmathes, arriva à Coufa en 367, les bazars restèrent fermés pendant trois jours en signe de deuil [4]). Pendant toute la vie d'Adhad addaula leur considération ne subit pas de changement; ils avaient même un représentant officiel à Bagdad, cet Abou Becr ibn Châhawaïh que j'ai déjà nommé et qui y jouissait d'une

1) Traduction de M. Schefer, p. 226 et suiv., 228.

2) Hamadzânî f. 148 v.; Ibn al-Athîr VIII, 487 parle de 20,000 dénares.

3) Hamadzânî f. 152 r. 4) *Ibid.* f. 154 r.

très-grande influence. Mais le fils d'Adhad addaula qui lui succéda, Çamçâm addaula, se montra moins favorable et il ne tarda pas beaucoup à entrer en conflit avec eux. En 374 un corps d'armée carmathe, qui s'était avancé jusque dans le voisinage de Bagdad, se laissa encore apaiser par différentes concessions; mais l'année suivante la guerre éclata. Les Carmathes, commandés par deux Seyids, Ishâk et Djafar, entrèrent victorieusement dans la province de Coufa; puis, après quelques succès, ils furent défaits si complètement qu'ils ne purent plus songer à une reprise des hostilités. Dès ce moment leur rôle en Irâk fut fini [1]). Bientôt après ils virent aussi la domination de l'Arabie centrale et la route des pèlerins leur échapper, parce que les Bédouins ne se firent plus conduire par eux. Ibn Khaldoun [2]) place en 375 la fin de leur influence dans l'Omân. En 378 ils perdirent une bataille contre le chaïkh des Montafic, nommé al-Açfar ou al-Oçaifir (+ 410) [3]) et ils furent même assiégés par lui à Lahsâ. Il prit Catîf et, chargé d'un grand butin, il retourna dans son pays. Désormais ce furent lui [4]) et d'autres chef de Bédouins [5]) qui se mirent à lever le tribut qu'on avait payé autrefois aux Carmathes.

Quels étaient à cette époque leurs rapports avec les Fatimides? Ibn Khaldoun dit [6]) que lorsque Hasan al-

---

1) زال من حينئذ ناموسهم; Ibn al-Athîr IX, 30; Dzahabî, man. d'Oxford Uri 764, f. 28 v. Comp. Defrémery dans le *Journ. asiat.* 1856, II, 380.

2) IV, 93.

3) Ibn al-Athîr IX, 221.

4) Ibn al-Athîr IX, 73, l. dern. et suiv., 129; *Chron. Mecc.* II, 248 et suiv.

5) Ibn al-Athîr IX, 48, l. 4 a f. et suiv., 145, 229.

6) IV, 91.

Açam fut revenu à Lahsâ après avoir été défait par Azîz, les Carmathes le blâmèrent d'avoir rendu hommage aux Abbasides et résolurent d'ôter le gouvernement aux fils d'Abou Sa'îd. On les exila à Owâl, où les fils d'Ahmed ibn abî Sa'îd furent tués par les fils d'Abou Tâhir. On mit alors à la tête des Carmathes deux hommes, nommés Djafar et Ishâk, qui retournèrent au parti des Fatimides et envahirent le pays de Coufa en 374. Çamçâm addaula, cependant, les battit, de sorte qu'ils durent retourner au Bahraïn. Ensuite des dissensions éclatèrent entre Djafar et Ishâk, parce que chacun d'eux revendiquait la souveraineté. En conséquence leur puissance s'affaiblit tellement qu' al-Açfar put prendre Lahsâ et mettre fin à leur domination en 378.

Cette relation contient plusieurs inexactitudes. Il n'est pas possible que Hasan al-Açam ait agi contre la volonté du parti régnant à Lahsâ. D'ailleurs il est mort lui-même en 366 en Syrie et ce fut son frère Djafar qui accepta en 368 d'Azîz une contribution annuelle fixe. De plus, il n'est pas vrai de dire que la maison d'Abou Sa'îd ait été privée du gouvernement et que l'empire des Carmathes se trouvât anéanti en 378. Ce qui est exact, c'est que l'alliance contre nature avec la cour de Bagdad ne pouvait être de longue durée et qu'elle avait perdu sa raison d'être après le traité avec les Fatimides. Les événements de 374 et de 375 y mirent fin pour toujours. Malgré cela, une proposition qu'on fit de rétablir l'union avec les Fatimides paraît avoir rencontré une résistance sérieuse, spécialement auprès de Djafar et des autres fils d'Ahmed ibn abî Sa'îd; mais ils durent finir par céder

et furent exilés. Cette manière de présenter les faits trouve un appui dans cette circonstance que Mocaddasî signale vers 378 la présence du trésor du Mahdî à Lahsâ [1]. Mais le pouvoir des Carmathes était tellement affaibli qu'ils furent vaincus par le chef des Bédouins-Montafic, soutenu d'ailleurs par le gouvernement de Bagdad, et qu'ils durent souffrir qu'une grande partie de leur pays fût ravagée par lui. Ils se maintinrent pourtant à Lahsâ et surent bientôt de nouveau s'élever à quelque puissance; au moins se trouvèrent-ils assez forts pour défendre leur pays [2]. En 403 nous entendons de nouveau parler d'un corps de guerriers carmathes qui espérait surprendre les pèlerins; ceux-ci réussirent toutefois à leur échapper. Après avoir vainement assiégé Coufa, ils durent se retirer [3].

A partir des premières années de Moïzz la secte avait fait fort peu de propagande. L'auteur du *Fihrist* écrit vers l'an 380 [4]: »Voilà environ 20 ans que la cause de ce parti est en décadence; il n'y a plus que peu de missionnaires et il ne paraît plus de livres sur leur doctrine depuis que, dès le commencement du règne de Moïzz, on prêcha partout la doctrine et qu'il y eut dans chaque contrée des missionnaires zélés. Il en est du moins ainsi dans ce pays-ci (l'Irâk) et peut-être aussi dans le Djebâl (la Médie); quant au Khorâsân, les choses sont encore

1) P. 94, l. 2.
2) Ibn al-Djauzî (man. d'Oxford Uri 679) rapporte qu'en 385 les Carmathes firent une tentative pour se rendre maîtres de Basra.
3) *Chron. Mecc.* II, 249.
4) P. 189, l. 12 et suiv.

dans l'état antérieur [1]). Pour l'Egypte, il est difficile de dire ce qu'il faut en penser. On ne voit dans les actes du prince régnant aucune preuve de ce qu'on raconte de lui et de ses pères".

Mais tout cela changea sous le règne de Hâkim, pour qui on faisait de la propagande au commencement du 5e siècle [2]), et, plus encore, sous celui de Thâhir [3]). Ce fut probablement un résultat de la renaissance de la doctrine carmathe que la tentative qu'un Egyptien fit en 414 de briser la pierre noire de la Caaba [4]). Une autre conséquence plus importante fut l'apparition de la secte des Druzes, qui virent en Hâkim une incarnation de la divinité. Parmi les écrits de ces sectaires nous trouvons une lettre, adressée en 429 aux Carmathes du Bahraïn, et dans laquelle ils les invitent à s'unir à eux, alléguant que leur doctrine est la même [5]).

En 425 la propagande recommença avec un nouveau zèle [6]). On avait annoncé pour l'an 439 (1047) une conjonction de Saturne et de Jupiter et on y avait rattaché l'espoir du triomphe final des Fatimides sur les Abbasides. Il paraît que les Carmathes ont aussi pris part à cette propagande. Un vers d'Abou 'l-Alâ al-Ma'arrî

1) Ibn Haucal raconte (p. 221 l. 7—10) que, de son temps, l'autorité de l'Imâm fatimide était reconnue en Beloutjistân. Peu après vient se placer la conquête de Moultân dans l'Inde par les Carmathes (Defrémery dans le *Journ. asiat.* 1856, II, 381 et suiv. et les auteurs qu'il cite).

2) De Sacy, *Introd* p. 354, 364, 373.

3) Ibn al-Athîr IX, 239, 246.

4) *Chron. Mecc.* II, 249 et suiv.; Ibn al-Athîr IX, 234.

5) De Sacy, *Introd.* p. 227, 240.

6) Macrîzî I, 355 au milieu de la page; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 226. Comp. aussi Guyard dans le *Journ. asiat.* 1877, I, 340.

(+ 449) en rend témoignage: »Là où l'on voit une troupe d'hommes de Hadjar (c.-à-d. de Carmathes), nous leur entendons dire que l'influence de la conjonction viendra tout changer". Et il dit la même chose dans un autre poème encore [1]). La croyance à cette prédiction inspira un si grand courage que, malgré de nombreuses difficultés, l'influence du khalife Mostancir en Asie ne fit que croître et qu'en 450 on l'inaugura effectivement à Bagdad comme souverain, tandis que les insignes du khalifat étaient transportés au Caire [2]). Nâcir ibn Khosrau fait mention de ce triomphe dans un poème [3]). C'est à ce même Nâcir, qui visita les Carmathes du Bahraïn en 442, que nous devons pour ainsi dire le dernier rapport de ce temps sur cette secte. J'ai fait fréquemment usage de son itinéraire dans ce qui précède; j'en communiquerai encore ce qui suit [4]): »Un émir arabe avait marché contre Lahssa et après une année de siége s'était rendu maître d'une des quatre enceintes. Il s'était emparé d'une grande quantité de butin, mais il n'avait point réussi à vaincre les gens de Lahssa. Quand il me vit, il m'interrogea sur l'aspect des étoiles et me fit la question suivante: »Mon but est de m'emparer de Lahssa, réus- »sirai-je, oui ou non? car les habitants de cette ville

1) *Philosophische Gedichte des Abu 'l-Alâ Ma'arrî* par A. von Kremer dans le *Zeitsch. d. D. M. G.* XXXVIII, 499, 504 Je me permets de révoquer en doute l'explication que M. von Kremer donne du premier vers du poème VIII (p. 507 note 1). Le poète cite, selon moi, les paroles mêmes des Carmathes occupés à faire de la propagande. Comp. aussi p. 526 (XXXV vs. 1 et 2).

2) Weil III, 100 et suiv.; Wüstenfeld, *Fatim.* p. 244; Macrîzî I, 356.

3) Ethé (voyez plus haut p. 172 note 1), p. 202.

4) Traduction de M. Schefer, p. 232 et suiv.

»sont des gens sans religion". Je lui répondis dans les termes que je jugeai les plus convenables." Nous ne savons pas si l'émir réussit mieux dans la suite ; mais il est certain qu'il n'a pu exécuter son projet tout entier. Car Djaubarî, qui écrivit au commencement du 7e siècle son livre sur la révélation des mystères, dit [1]) avoir encore vu à Lahsâ des descendants d'Abou Sa'îd portant le titre de Seyids. Un siècle après, quand Ibn Batouta visita le pays, la dynastie semblait ne plus exister, bien que l'ancienne doctrine fût encore dominante [2]).

Mais les Carmathes avaient depuis longtemps cessé d'être »ces hommes redoutés à la ville et au désert", dont le nom seul faisait trembler les princes et les peuples. Le rôle qu'ils avaient joué fut repris par les Carmathes ou Ismâïlîs de la Perse et de la Syrie, qui nous sont connus sous le nom d'Assassins et qui, pendant deux cents ans, firent retentir le monde du bruit de leurs sinistres exploits. La défaite de ces sectaires est peut-être le seul avantage qu'ait produit l'invasion des Tatares sous Houlagou. Avec la destruction de leur puissance, le Carmathisme cessa pour toujours d'avoir une importance politique. Depuis lors, il a continué de végéter jusqu' à nos jours dans quelques contrées de la Syrie et de l'Arabie, mais surtout en Perse, en Kirman et dans l'Inde; il commence même à s'établir solidement en Zanzibar [3]).

---

1) Voyez l'extrait de son ouvrage dans l'appendice. 2) *Voyages* II, 247.

8) Voyez les communications de Guyard dans le *Journ. asiat.* 1877, I, 377—386.

APPENDICE.

I.

L'origine du nom des Carmathes est assez obscure, comme d'ailleurs celle de presque tous les noms de partis. Il est certain maintenant que la secte a été appelée ainsi d'après le surnom de Hamdân, premier grand-dâï de l'Irâk; mais les savants n'ont pas encore déterminé quelle est la signification de ce surnom et comment il faut le prononcer. S. de Sacy se contente d'énumérer les diverses explications qu'en donnent les chroniqueurs orientaux; Freytag déclare que l'origine du nom est inconnue. Et pourtant je pense qu'on peut répondre avec une assez grande certitude, surtout à la première de ces questions. Voici ce que les lexicographes arabes nous apprennent sur la racine قرمط et ses dérivés:

Ibn Doraïd, *Djamharat-al-logha*, man. 321, tom. III, f. ٣٩١ r.:

والقَرْمَطَة مُدَاناة الخَطْو ومُقَارَبَتُه ومنه قَرْمَطَة الكتاب

وقُرْمُوط وقُرْمُود ضربان من ثمر العضاه f. ١٧٢ v.

وقَرْمَطِيطٌ مُتَقَارِبُ الخَطْوِ f. ١٦٣ r.

Djauharî: القَرْمَطَة في الخطّ مُقَارَبَة السطور وفي المَشْي مُقَارَبَة

الخَطْوِ واقْرَنْمَطَ[a] الجِلْدُ اذا انْضَمَّ[b] بَعْضُه الى بَعْضٍ قال زيد الخيل

تكسّبْنُها فى كُلِّ أَطْرَافِ شِدَّةٍ
اذَا اقْرَنْمَطَتْ يَوْمًا من الفَزَعِ الخُطَا

والقَرْمَطىّ واحدُ القَرامِطَةِ"

Le *Câmous* avec le commentaire du *Tâdj al-arous*: القَرْمَطَةُ فى الخط دِقَّةُ الكتابَةِ وتدانى الحروف والسطور وقَرْمَطَ الكاتبُ اذا قارَبَ بين كتابته وفى حديث علىّ رضه فرِّجْ ما بين السطور وقرِّبْ بين الحروف والقرمطة فى المشى مُقارَبَةُ الخَطْوِ يقال قَرْمَطَ الرجلُ فى خطوه اذا قارَبَ ما بين قدميه وكذلك قَرْمَطَ البعير اذا قارَبَ خطاه وتدانى مشيه وهو قَرْمَطِيطٌ كزَنْجَبِيلٍ متقارب الخطو والقُرْمُوط كعُصْفُور دُحْروجَةُ الجُعَل عن ابن الاعرابىّ والقرموط الأَحْمَرُ من ثَمَرِ الغَضَا يحكى لونه لون نَوْرِ الرمّان اوّلَ ما يخرج نقله الازهرىّ وقال ابو عمرو القرموط من ثمر الغضى كالرمّان يُشَبَّهُ به الثَّدْىُ وانشد فى صفة جارية نهد ثدياها

وينْشِزُ جَيْبَ الدِّرْعِ عنها اذا مَشَتْ
خَمِيلٌ كقُرْمُوطِ الغَضَى الخَضِلِ النَّدِى

قال يعنى ثديها ووقع فى الجَمْهَرَة لابن دُرَيد القرموط والقرمود ضربان من ثمر العضاه قال الصاغانىّ والصواب الغضى ' والقَرامِطَةُ

---

a) Djâmi' al-logha man. 928 (Dozy *Catal.* I, 89) واقرمّط.

b) Djâmi' al-logha وانضمّ تقارب.

جبل معروف الواحد قَرْمَطِىّ بالفتح وقد تقدّم للمصنّف ذكرهم في ج ن ب وألممنا بذكر بعضهم هناك وتمامه فى الكامل لابن الاثير، وقال ابو عمرو اقرمّط الرجل اذا غَضِبَ وقال غيره اقرمّط الجلد اذا تَقَبَّضَ وفى الصحاح اذا تقارب وانضمّ بعضه الى بعض وانشد الازهرىُّ لزيد الخيل رضه

اذا اقْرَنْمَطَتْ يَوْمًا من الفَزَعِ المَطِى

قال الصاغانىُّ كذا هو فى التهذيب للازهرىّ فى نسخة قرئت عليه وتولّى اصلاحها وضبطها وشكلها المطى بالميم والطاء المخفّفتين وانشده الجوهرىُّ ايضا لزيد الخيل رضه

تكسّبنتها الخ من الفزع الخُصَى

قال والذى فى شعره هو

وذاك عطاء الله فى كلّ غارة مشمّرة يوما اذا قلص الخُصَى

وقال ابن عبّاد القِرْمِطنان بالكسر من ذى الجَناحَيْن كالنُّخْرَتَيْن من الدابّة ورواه الجاحظ القرطمنان على القلب، وممّا يستدرك عليه القرموط بالضمّ نوع من السمك والجمع القراميط وبركة قرموط خطّة بمصر والفضل بن العبّاس القِرْمِطىّ بالكسر البغدادىّ من شيوخ الطبرانىّ فى الصغير وترجمة الخطيب فى التاريخ وابو قراميط قرية بمصر من اعمال الشرقيّة»

Ibn Khallicân N°. 186 p. ١٢٤, comp. éd. de Slane I p. ٢٢٠:

والقِرْمِطىّ والقرمطة فى اللغة تقارب الشىء بعضه من بعض يقال خطّ مُقرمطٌ ومَشْىٌ مُقرمطٌ اذا كان كذلك، وكان ابو سعيد المذكور قصيرًا مجتمع الخلق اسمر اللون كريه المنظر فلذلك قيل له قرمطى»

Ibn al-Caïsarânî *Kitâb al-Ansâb*, éd. de Jong, p. 119 et suiv.: القِرْمَطيّ والقرمِطى[a] الاول منسوب الى المذهب المذموم من اهل هجر والبحرين الثانى لقب عامر بن ربيعة جدّ محمد ابن عبد الله العدوىّ قال ابو القاسم الطبرانى انما نسبوا الى القرامطة[b] لان النبىّ صلّعم راى عامرًا جدّهم يمشى فقال انه ليُقَرْمِطُ فى مشيته".

Lobb-al-Lobâb: القَرامطَة الى قِرْمِط بكسر اوله والميم . زعيمهم

Khafâdjî, *Chifâ*, p. ١٨٨ قرمط يقال وعد مقرمط قال هو ما لم يف به مع كثرته ومثله خطّ مقرمط ووقع فى شرح المفصّل يقال لمن يقرمط المواعيد عرقوب ونقلتُ من خطّ ابن النحّاس يقرمط اى يجمع بعضها الى بعض ولا يفى بها ولم ينقله عن احد وهو ثقة".

L'examen comparé de tous ces passages prouve clairement que la racine قرمط renferme la notion de *serré*, *compact* et qu'appliquée à l'homme elle désigne l'action de *marcher à petits pas*. Il est vrai que les lexicographes ne nous donnent que le verbe avec son *maçdar*, sans faire mention du nom; mais le passage d'Ibn al-Caïsarânî rend fort probable qu'Amir ibn Rabî'a aussi a été surnommé Carmath ou Kirmith. — Quant à la prononciation du nom de القرمطى, je crois que nous ferons bien de nous en tenir à celle que prescrivent Djauharî et Firouzabâdî. Il se peut fort bien qu'on ait différencié la prononciation du nom

---

a) Ces voyelles se trouvent dans le man. de Leide; l'autre man. ne les a pas ajoutées.

b) Telle est la leçon des deux manuscrits; on serait tenté de lire القَرْمَطَة.

relatif pour distinguer des sectaires Carmathes les personnages qui le portaient comme descendants d'Amir ibn Rabî'a ou pour toute autre raison; du moins il semble d'après le *Tâdj al-arous* et Ibn al-Caïsarânî que ceux-ci se nommaient al-Kirmithî. — Suivant un récit que donne Tabarî (III, 2125; voyez plus haut p. 17), le surnom de Carmath, donné à Hamdân, serait une corruption de carmîtha, mot nabathéen pour désigner *un homme qui a les yeux rouges* ou *qui a les yeux chauds*. J'ai cru autrefois devoir lire *karmîna* avec Reiske (dans une note sur Aboulféda) et considérer ce mot comme une légère altération de כַּרְמִיל. Mais c'est une erreur car tous les manuscrits s'accordent à lire كرميثة ou كرميثه et cette leçon trouve un puissant appui dans la prétendue dérivation même qui fait venir قرمط de ce mot. Je me suis adressé pour avoir l'explication du mot nabathéen à mon ami M. Nöldeke, mais il n'a pas réussi à me la donner.

II.

Extraits du livre astronomique intitulé *Dastour al-monaddjimîn*, man. de M. Schefer, f. 333 et suiv.

Le premier *Imâm mastour* (caché) fut Ismâïl, fils de Djafar aç-Çâdik, qui disparut en 145, deux ans et quatre mois avant la mort de son père, et qui décéda cinq ans après son père à al-'Arîdh. Son tombeau se trouve à al-Bakî'. Mohammed, le fils d'Ismâïl, septième Imâm, fut reconnu comme Imâm par son client al-Mobârak, qui donna son nom à la secte des Mobârakîya. (Chahrastânî-Haarbrücker, p. 24, 193). Plusieurs personnes croient qu'il fut le dernier Imâm et elles portent à cause de cela le nom d'al-Wâkifîya (ثم وقف جماعة بعد وفاته على امامته فسمّوا الواقفيّة) Hâroun ar-Rachîd poursuivit Mohammed qui finit par se réfugier dans l'Inde, où il trouva un asile. Ses fils étaient Djafar, Ismâïl, Ahmed, al-Hosaïn, Alî et Abdarrahmân. L'auteur ignore lequel de ces fils succéda à la dignité de son père; il se contente de dire que Mohammed ibn Ismâïl a eu pour successeurs الائمة الثلثة المستورين الممتحنين الصابرين فى كتاب الله تعالى

الرضىّ الوفىّ والنقىّ رضوان الله عليهم. Puis nous lisons chez lui ce qui suit: العبّاسيّة لما طلبه سلمية استوطن من منهم ومسجده بها معروف وفى القايم الرضىّ والوفىّ والنقىّ رضى الله عنهم ومن مشاهير رجال الثانى منهم الشيخ عَبْدان وصاحب الظهور هو الذى التقى به ابو القاسم الفَرَج بن الحسن بن حَوْشَب بن زادان الكوفىّ المسمَّى المنصور باليمن ثم سنة ٢٦٦ انفذه الى عَدَن لاعة وجناحه بعلىّ بن الفضل وكتب له عهدا نسختُه فى افتتاح الدعوة فدخل ابو القاسم اليمن اوّل سنة ٢٦٨ وظهرت دعوته بها سنة ٢٧٠ ثم انفذ صاحب الظهور بأبى عبد الله الحسن بن احمد بن محمّد بن زكريا صاحب المغرب الى منصور اليمن فوجّهه ابو القاسم الى المغرب وهو صاحب البذر وكان تقدّم الى المغرب رجلان من المشرق فى سنة ١٤٥ قيل ان الصادق رضّه بعث بهما وامرهما ان يبسطا ظاهر علم الائمّة رضوان الله عليهم احدهما يعرف بابى سفيان والآخر بالحُلْوانىّ وقال لهما انكما تأتيان ارضا بورا فاحرثاها وكرّباها (le man. n'a pas de points) وذلّلاها الى ان يأتيها صاحب البذر فيجدها مذلّلة فيبذر حبّه فيها وكان بين دخولهما المغرب ودخول ابى عبد الله صاحب البذر مائة وخمس وثلثون سنة وكان دخول ابى عبد الله افريقية سنة ٢٩٦ وكان يقال فى الستّة والتسعين يأتيك المعجب وفى هذه السنة لثلث ليال مضت من ذى القعدة مات ابراهيم بن احمد من بنى الاغلب بعد ان خرج من افريقية وتساقطت النجوم قبل موته بخمس ليال وفى هذه المدّة انتقل صاحب الظهور واوصى

وعهد فى الامامة الى مولانا المهدىّ رضّه وطلعت الشمس من مغربها على رأس ثلثمائة،....

مولانا الامام المهدىّ بالله ابو محمّد عبيد الله صلوات الله عليه اسّه وسن من مولّدات المغرب واختناه من ابيه وامّه رشيدة وزُبَيدة وكان يقال له قبل الظهور عبيد الله وقد كان صاحب الظهور رضّه قال له انك ستهاجر بعدى هجرة بعيدة وتلقى محنا شديدة وكان كما قال فاضطرّ الى (السه .man) الهجرة من (ومن .man) دار قراره بالمشرق الى (فى .man) سجلماسة من ديار المغرب خرج بنفسه وبالامام القائم من بعده وهو غلام حدث فى حدود سبع عشرة سنة والمهدىّ رضّه شابّ عند ما كمل من ابنا (sic) سبع وثلثين حتى انتهى الى مصر على ان يقصد اليمن فاتّفق ان سبق اليها بعض الدعاة المخيلين واستمال بقلوب بعض اهلها ومنهم علىّ بن الفضل الذى كان جنح به ابو القاسم فافضت بهم القصّة الى محاربته فاتّصل ذلك بالمهدىّ رضّه فكره دخول اليمن واقام بمصر مستترا فى زىّ التجار فتوالت الكتب من بغداد الى صاحب مصر بصفته والقبض عليه فاخبره بعض خاصّة العامل ولطف فى امره حتى خرج من مصر فلمّا انتهى الى ناحية تسمّى الطاحونة خرج عليه لصوص فسلبوا كثيرا مما معهم وذهب بعض ما كان للمهدىّ رضّه وكان من اعظم ذلك كتب كانت معه فيها علم من علوم الائمّة رضّهم، فلمّا خرج القائم رضّه فى الغزاة الاولى الى مصر ظفر باولئك القُطّاع فاسترجع الكتب بعينها فسرّ بذلك المهدىّ

سرورا عجيبا فقال لو لم تكن هذه الغزاة الّا لردّ هذه الكتب لكان فتحا عظيما ۞

On voit que la question généalogique reste indécise. L'auteur nomme encore des fils de Djafar, fils de Mohammed ibn Ismâïl, et donne le nom de la mère d'Ahmed, fils de Mohammed ibn Ismâïl.

A côté du passage sur les trois imâms cachés nous lisons en marge: وقيل فى لقب صاحب الظهور المستودع الامين والحميد(?) الرضى والاخرين (sic) فى الملاحم عن الفزارى وفى معالم المهدىّ عن القاضى النعمان رضه (le câdhî Nomân mourut du temps de Moïzz). Viennent ensuite ces mots: وفى ايامهم كان الشيخ ابو حاتم الرازى وبقى بعد انتقال المهدىّ رضه. (Le verbe انتقل signifie *décéder*).

Parmi les hommes célèbres de l'entourage de Mohammed al-Bâkir (+ 114) l'auteur nomme Maïmoun al-Caddâh; parmi ceux de son fils Djafar aç-Çâdik (+ 147), Abdallah ibn Maïmoun.

Le verbe جنحه بفلان signifie »il lui donna pour جناح (aide, appui)"; ce mot de جناح est un titre dans la hiérarchie des Carmathes.

III.

Ibn al-Djauzî X, man. de M. Schefer, f. 11 v.

واما تسميتهم بالقرامطة ففى سبب ذلك ستة اقوال احدها انهم سمّوا بذلك لان اوّل من اسّس لهم هذه المحنة محمّد الورّاق المقرمط وكان كوفيّا والثانى انه كان لهم رئيس من السواد من الانباط يلقّب بقرمطويه فنُسبوا اليه والثالث ان قرمط كان عاملا لاسماعيل بن جعفر فنُسبوا اليه لانه احدث لهم مقالاتهم والرابع ان بعض دعاتهم اكترى بقرا من رجل يقال له قرمط

ابن الاشعث ثم ادخله فى مذهبه والخامس ان بعض دعاتهم نزل برجل يقال له كرميته فلما رحل فاسم (تسمّى باسم .l) ذلك الرجل ثم خفف الاسم فقيل قرمط، قال اهل السير كان ذلك الرجل الداعى من ناحية خوزستان الخ — والسادس انهم لقّبوا بهذا نسبةً الى رجل من دعاتهم يقال له حمدان بن قرمط وكان حمدان من اهل الكوفة يميل الى الزهد فصادفه احد دعاة الباطنيّة فى طريق الخ ››

ثم نبع منهم جماعة وفيهم رجل من ولد بهرام F. 16 v. جور وقصدوا ابطال الاسلام وردّوا الدولة الفارسيّة واخذوا يحتالون فى تضعيف قلوب المؤمنين واظهروا مذهب الاماميّة وبعضهم مذهب الفلاسفة وجعلوا لهم راسا يعرف بعبد الله بن ميمون بن عمرو ويقال ابن صداق القدّاح الاهوازىّ وكان مشعبذا ممخرقا وكان معظم مخرقته اظهار الزهد والورع وان الارض تطوى له وكان يبعث خواصّ اصحابه الى الاطراف معهم طيور يأمرهم ان يكتبوا اليه الاخبار عن الاباعد ثم يحدّث الناس بذلك فيقوى سفههم وكانوا يقولون ان المتقدّمين منهم يستخلفون عند الموت وكلّهم خُلفاء محمّد ابن اسماعيل بن جعفر الطالبىّ وان من الدعاة الى الامام معدّ ابو (معدّا ابا .l) تميم واسماعيل اباه وهم المتغلّبون على بلاد المغرب ››

Hâfiz Abrou, man. de St. Pétersbourg, *sub anno* 278 (d'après une communication de M. v. Rosen).

.... ایشانرا اسمعیلیه گویند وبعض از اهل تاریخ گویند که

ایشان جماعتی گبران بودند در زمان مامون خواستند که مذهب خود آشکارا کنند ومی دانشند که بر مسلمانان غلبه نمی توانند کرد گفتند وظیفه آنست که ما تاویل ارکان شریعت بوجهی کنیم که بکلّی دین وملّترا بر انداز۵

IV.

Djaubarî, man. de Leide 191 (A) f. 7 r. et 2101 (B).

الباب الثالث (من الفصل الاول) فی کشف اسرار من ادّعی النبوّة وقد ظهر فی سنة ٢٠٣ رجل یقال له ابو سعید الحسن ابن سعید الجنّابیّ (اللحیانی B, الجیانی A) القرمطیّ (ویکنی بالقرمطیّ B) وادّعی النبوّة وملك هجر والبحرین وعمان ونهب وسبا وهتك حُرم (حریم B) الاسلام وکان مع ذلك مریضا قد بطل شقّه الایسر وکان یُحمل حملا فیوضع علی ظهر فرسه واختلف الناس فی اسمه فقال قوم قرمط (قرموط A) رجل انتمی الیه ابو سعید فعرف به وقال قوم قرمطونة قریة خرج منها ابو سعید وکان (فکان A) اعرف الناس بنوامیس افلاطون واکثر مخاریقه وذُبح ابو سعید فی الحمّام سنة ٣٠٠ وخلّف سبع بنین وهم سعید والفضل وابرهیم ویوسف واحمد والقاسم وسلیمان (وسَلمان A) ولمّا ادّعی ابو سعید النبوّة قال فیه شاعره القبطیّ الشیبانیُّ (شعر)

فمن لذا (لذ A) الوحی مکتوب صحائفه

مستنظما بکلام الله تنظیما

ومن به الارض مشتد مراكزه
لولاه اصبح وجه الارض مهدوما

وهى قصيدة طويلة ورايتُ له عَقبًا بالاحساء يعرفون بالسادة ﴿

V.

Ibn Machkowaïh, man. de M. Schefer, *sub anno* 287 (M); Tanoukhî, *Post nubila Phoebus*, man. de Leide 61 (Dozy Catal. I, 213), (T); *Kitâb al-Oyoun*, man. de Berlin, f. 91 et suiv. (O, collationné en partie).

فحدث القاضى ابو الحسن محمّد بن عبد الواحد الهاشمىّ قال سمعت العبّاس بن عمرو الغَنَوىّ يقول لمّا اسرنى ابو سعيد الجنّابىّ[a] القَرْمَطىّ وكسر العسكر الذى كان انفذه معى[b] المعتضد لقتاله وحصلتُ اسيرا فى يده يئستُ[c] من الحياة فانى يوما على * تلك الصورة[d] اذ جاءنى رسوله فاخذ قيودى * وغيّر ثيابى[e] وادخلنى اليه فسلّمتُ وجلستُ فقال لى[b] اتدرى لمَ[f] استدعيتُك قلتُ لا قال انت رجل عربىّ ومن المحال ان استودعك امانةً فتُخفرها ولا سيّما مع مَنّى عليك بنفسك * قلت هو ذاك[g] فقال انّى فكّرتُ * فاذا لا طائل فى قتلك واذا فى[h] نفسى رسالة الى المعتضد لا يجوز ان يؤدّيها غيرك فرايتُ اطلاقك وتحميلك[i] ايّاها فان حلفتَ لى[e] ان[k] تؤدّيها * الى المعتضد[b]

a) M الجُبّائى, T الجنّانى. Puis M القرمطى, T القَرْمطى.
b) Manque dans M. c) T ايست. d) M ذلك. e) Manque dans T. f) M لما. g) M فقلت هو كذلك. h) M فى قتلك فلم ار فيه طايلا وفى. i) O, T et M وتحملك. Puis T رسالة الى المعتضد. k) T انك.

سيّرتُك اليه فحلفتُ له فقال تقول له *a* يا هذا لَم تخرق هيبتك وتقتل رجالك وتُطمع اعداءك فى نفسك *وتتعبها بطلبى وانفاذ *b* الجيوش الىّ وانما انا رجل *مقيم فى *c* فلاة لا زرع عندى ولا ضرع ولا لى *d* *غلّة ولا بلّة *e* وقد رضيتُ بخشونة العيش والامن على المهجة والعزّ *f* باطراف الرماح *فانظر فانى ما *g* اغتصبتُك بلدا *كان فى يدك *d* ولا ازلتُ سلطانك عن عمل جليل ومع هذا فوالله لو انفذت *h* الىّ جيشك كلّه ما جاز ان يظفر بى *i* ولا ينالنى لانى رجل نشأتُ فى هذا *d* القشف فتعوّدتُه *k* انا ورجالى فلا *l* مشقّة علينا فيه ونحن فى اوطاننا *مع هذا *m* مستريحون وانت تنفّذ *n* جيشك *o* *من الخيوش والثلج والرياحين والنديم يجيئون *p* من مسافة بعيدة وطريق شاقّ *q* *ويصلون الينا *r* وقد قتلهم السفر قبل قتالنا *s* وانما غرضهم ان يبْلوا *t* عُذْرا فى *قتالنا ومواقعتنا *u* ساعةً ثم يهربون *فان حقّوا معما قد *v* لحقهم من وعثاء السفر وشدّة

a) M للمعتضد. *b*) M بانفاذ. *c*) M من. Puis T بلاد *d*) Manque dans T. *e*) M et O بلد et de même T pour بلة. *f*) M بالعز. *g*) T ولا. *h*) O نفّذت. *i*) M تظفرنى. *k*) T واعتدته. *l*) T ولا. *m*) Manque dans M. *n*) T تبعث. *o*) O قوما قد خرجوا. *p*) T والنديم فيجيئون الى البلد والمراحل والثلج للحرور فى. O omet المسافة البعيدة et a يقطعون au lieu de يجيئون من. *q*) T والطريق الشاسع. *r*) Manque dans M et T. *s*) O ajoute لهم. Puis T lit فانما. *t*) T يأتوا, O يثبتوا. *u*) T موافقتنا, O لقائنا. *v*) T وان حققوا فما avec omission de كان. O وهم فى جهد مما.

الجهد كان اكبر اعوانى[a] عليهم * فما هو الّا ان حققت عليهم حتى ينهزموا واكثر ما يقدرون عليه ان يجيئوا فيستريحوا ثم تكون عدّتهم كثيرة وبصيرتهم قويّة فحينئذ لا يكون لى بهم قبلٌ فلا يقدر جيشك ان ينبعنى الّا مسافةً قريبة فما هو [الّا] ان ابعُدَ عشرين فرسخا او ثلثين واجول[b] فى الصحراء شهرا *او شهرين[c] ثم اكبسهم *على[d] غرّة[c] *فاقتلهم كلّهم[e] وان لم يتمّ[f] لى هذا وكانوا متحرّزين[g] فما يمكنهم *ان يطوفوا حولى وخلفى فى[h] الصحارى *ولا ينبغى الطلب فى البوادى[c] ثم لا يحملهم *البلد فى المقام ولا الزاد ان[i] كانوا كثيرين *فلا بدّ ان ينصرف الجمهور ويبقى[k] الاقلّ فهم قتلى سيوفى[l] فى اوّل يوم *نلتقى فيه[m] هذا ان سلموا من وباء هذه الناحية[n] ورداءة مائها وهوائها الذى *لا طاقة لهم به لانهم[o] نشأوا فى *ضدّه

---

a) T اعواننا. b) T au lieu de ces mots à partir de فما هو : حتى يهربوا وان استراحوا واقاموا وكانوا عددا لا قبل لنا بهم فيهزموننا لا يقدر جيشك على اكثر من هذا فانهزم عنهم مقدار عشرين فرسخا اجول. O a au lieu des mêmes mots à partir de الجهد وشدة jusqu'au ثم qui suit: لانى اذا صدفتهم القتال لا يثبتون فيركبهم سيفى فلا يفلت منهم احد وان كانوا فى كثرة ومنعة اندفعت من بين ايديهم الى هذه البرية فاقمت بها اياما. c) Manque dans T. d) O فى. e) M (sic) حتى اقتل جميعتهم. T omet كلهم. f) T يستوى. g) T متجردين. h) T الطواف خلفى. Pour المقام فى البلد ولا الدار اذ i) T . البوادى M الصحارى. k) T وان انصرف الجمهور منهم وبقى. l) T omet ce mot; O ينصرف الجيش ويبقى (ونلقى .l) من يتخلف m) T .سيفى. n) T الارض et puis وماوه وهواه. o) Manque dans M.

وربوا مع غيره ولا عادة لاجسامهم بالصبر عليه[a] ففكّرْ فى هذا ونحوه[b] وانظر هل يفى[c] تعبك وتغريرك بجيشك وعسكرك وانفاقك الاموال وتجهيزك الرجال وتكلّفك هذه الاخطار *وتحمّلك المشاقّ[c] بطلبى فانا[d] مع هذا خالى الذرع منها سليم النفس والاصحاب جميعا[e] واما هيبتك فتنخرق *واما الاطراف فتنتقص واما الملوك من الاعداء فتتجاسر[f] *كلّما جرى عليك من هذا شىء[c] ثم لا تظفر من بلدى بطائل ولا تصل *منى الى حال ولا مال فان[g] اخترتَ بعد هذا محاربتى *فاستخير الله تعالى[c] *فاقدم[h] على بصيرة[b] وأنفذ من شئتَ *واضطرب كيف احببتَ وان امسكتَ[b] فذاك اليك، قال ثم جهّزنى وانفذ معى[i] عشرة من اصحابه الى الكوفة فسرتُ منها الى الحضرة ودخلت[k] على المعتضد فتعجّب من سلامتى *وسألنى عن خبرى سؤالا حفيّا[l] فقلت *اخبرك يا امير المؤمنين سرّا[m] فتشوّف اليه وخلا بى *فلم ازل اقصّ عليه الخبر وهو[n] يتمعّط[o] غيظ

---

a) M غيره وضدّه. b) Manque dans T. c) Manque dans M. d) T وانا. e) M من جميعها. Puis T omet اما et le ف suivant. f) T فى الاطراف عند ملوكها. g) T منه الى مال ولا الى حال وان. h) M ما قَدِمَ. i) T مع .وانفذنى. k) T فدخلت. l) T وقال لى ما خبرك. M a خفيّا. m) T شىء وسالنى فقصصت عليه القصة. n) T اذكره سرا لامير المومنين. o) T ajoute فى جلده باسرها فرايته.

حتى ظننت انه سيسير[a] اليه بنفسه، قال وخرجت من بين يديه فما *رايته بعد ذلك ذكره[b] بحرف ۞

VI.

Arîb, man. de Gotha, f. 61 r. *sub anno* 300:

وفيها اخرج محمّد بن اسحاق بن كنداجيق بعض اصحابه لمحاربة قوم من القرامطة جاءوا الى سوق البصرة فعاثوا بها وبسطوا ايديهم واسيافهم على الناس فيها فلمّا واقفهم اصحاب ابن كنداجيق صدمهم القرامطة صدمة شديدة حتى هزموهم وقتل من اصحاب ابن كنداجيق جماعة وكان محمّد بن اسحاق قد خرج كالممدّ لهم فلمّا بلغه امرهم وشدّة شوكتهم انصرف مبادرا الى المدينة فانهض السلطان محمّد بن عبد الله الفارقىّ فى رجل كثير معونة لابن كنداجيق ومددا له فاقاما بالبصرة ولم يتعرّضا لمحاربة ۞

Ibn Machkowaïh, man. de M. Schefer, *sub anno* 301:

وقد كان القرامطة وافوا الى باب البصرة فى سنة ٢٩٩ وكان المتقلّد لاعمال المعاون بالبصرة محمّد بن اسحاق بن كُنْداجيق وكان يوم جمعة والناس فى الصلاة فصاح صائحٌ القرامطةَ القرامطةَ فخرج اليهم الموكّلون بالباب فوجدوا فارسين قد نزل احدهما عند الميل فنظر اليه البوّابون جالسا متّكئًا قد وضع احدى رجليه على الاخرى والآخر بازائهم فصاحوا به وبدر اليه رجل

---

a) T يسير.   b) T فما ذكره بعد ذلك.

من التحوّل فطعنه القِرْمطىّ وقتله وتراجعوا فبكى اخوه فقال له ارجع فجُرَّ برجله وخُذْه لعنكما الله قالوا ومن انتما قالوا (قال .l) نحن المؤمنون ثم تنحّى فجاء حتى اخذ اخاه ودخلوا فاغلقوا الباب وركب ابن كنداجيق بمن معه من الجيش حتى صار الى الموضع فنظر الديذَبان (sic) عند صهاريج الحُجّاج اليهم فقالوا انهم نحو ثلثين فارسا فخرج اليهم عُطارد بن شهاب العَنْبَرىّ واصحابه وغلمانه وغلمانٌ من شَحْنة (sic) البصرة والمطّوّعة فقُتل اكثرهم ولم ينج منهم الّا من هرب قبل المعاينة وسلبوهم ولم يتركوا عليهم شيئا الّا السراويلات بغير تكك ثم ضربوهم ضربات قبيحة ورجع ابن كنداجيق وغلق الباب وجنّه الليل فلمّا اصبح لم ير منهم احدا فكتب الى ابن الفرات وكان هو الوزير فى الوقت يستنجده فامدّه بمحمّد بن عبد الله الفارقىّ فى جيش كثيف وقائدًا (sic) من الرجال يعرف بقُورِيَة وجعفر الزرنبخىّ فى نفر من الرجالة معونة لابن كنداجيق ۞

VII.

Ibn Machkowaïh *sub anno* 312:

وفى هذه السنة ورد كتاب الفارقىّ من البصرة يذكر ان كتاب ابى الهيجاء بن حمدان ورد عليه من هجر يذكر انه كلّم ابا طاهر القِرْمطىّ فى امر من استاسر من الحاجّ وسال اطلاقهم فوعده بهم وانه احصى مَن عنده فكانوا من الرجال الفين ومائتين وعشرين رجلا ومن النساء نحو خمس مائة امراة ثم وردت

الاخبار بورود قوم بعد قوم الى ان كان آخر من ورد منهم ابو الهيجاء واحمد بن بَدْر عمّ السيّدة وقَدِمَ بقدوم ابى الهيجاء رُسُل ابى طاهر القرمطىّ يستدعى الافْراجَ عن البصرة والاهواز ونواحٍ أُخَر فأُنْزِل الرسول وأُكرم واقيمت له الانزال الواسعة ثم صُرف ولم يقع اجابة الى شىء مما التمس ✿

Hamadzânî, man. de Paris, f. 39 r.:

وكتب القرمطىّ الى مونس كتابا فى آخره

قولوا لمونسكم بالراحِ كن آنِسًا
واستَتْبِعِ الراحَ سرنايا ومزْمارا
وقد تمثّلتُ عن شوقٍ تَقَاذَفَ بى
بيتًا من الشِعر للماضين قد سارا
نزوركم لا نواخذْكم بجفْوتكم
ان الكريم اذا لم يُسْتَزَرْ زارا
ولا نكون كانتم فى تخلّفكم
مَنْ عالَجَ الشوقَ لم يستبْعِد الدارا

وله اشعار كثيرة تركناها لشياعتها (لشناعتها .l) ✿

VIII.

Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 143 r., *sub anno* 313:

ولم يزل ابو القاسم الخاقانىّ فى ايّام وزارته يبحث عن من يُدّعى عليه من اهل بغداد انه يكاتب القرمطىّ ويتديّن بدين الاسماعيليّة الى ان تظاهرت عنده الاخبار بان رجلا

يُعرف باللعكىّ ينزل بالجانب الغربىّ رئيس الرافضة وانه من الدعاة الى مذهب القرامطة فتقدّم الى نازوك بالقبض عليه فمضى ليقبض عليه فتسلّق من الحيطان وهرب ووقع برجل فى داره كانه خليفته ووجد فى الدار رجالا يجرون مجرى المتعلّمين فضرب الرجل ثلثمائة سوط وشهر على جمل ونودى عليه هذا جزاء من يشتم ابا بكر وعمر وحبس الباقين وعرف المقتدر ان الرافضة تجتمع فى مسجد براثا فتشتم الصحابة فوجّه بنازوك للقبض على من فيه وكان ذلك فى يوم الجمعة لستّ بقين من صفر فوجدوا فيه ثلثين انسانا يصلّون وقت الجمعة ويعلنون البراءة ممن تاتّم بالمقتدر فقبض عليهم وفتّشوا فوُجد معهم خواتيم من طين ابيض يختمها لهم اللعكىُّ عليها محمّد بن اسماعيل الامام المهدىّ ولىّ الله فدُرّروا وحُبسوا وتجرّد الخاقانىُّ لهدم مسجد براثا واحضر رقعة فيها فتوى جماعة من الفقهاء انه مسجد ضرار وكفر وتفريق بين المؤمنين وذكر انه ان لم يُهدم كان مأوى الدعاة والقرامطة فامر المقتدر بهدمه فهدمه نازوك وامر الخاقانىُّ بتصييره مقبرة فدفن فيه عدّة من الموالى واحرق ما فيه وكتب جماعة من جُهّال العوامّ على نخل كان فيه هذا مما امر معاوية بن ابى سفيان فقبضه (?بقبضه .l) عن علىّ بن ابى طالب ✿

IX.

Accusation portée contre Jousof ibn abi 's-Sâdj par son secrétaire Mohammed ibn Khalaf an-Nîramâï (comp. Ibn al-Athîr VIII, ١٢٧ et suiv.) dans une lettre adressée à Naçr al-Hâdjib. (Extrait d'Ibn Machkowaïh):

وسعى بصاحبه وقال انه كان يستر عنه مذهبه فى الدين وانه

لما سار الى واسط انس به وانبسط اليه فكشف له انه يتديّن بان لا طاعة عليه للمقتدر ولا لبنى العبّاس على الناس طاعة وان الامام المُنْتَظَر هو العلوىّ الذى بالقيروان وان ابا طاهر الهجرىّ صاحبُ ذلك الامام وانه قد صحّ عنده انه يتديّن بدين القرامطة وانه انما صيّر العلوىّ متحقّقا به وبجميع اسـ. . . . . . السببِ (?) وانه ليس له نيّة فى الخروج الى هَجَر وانه انما احتال بالوعد بالخروج الى هجر حتى يتمّ له اخذ الاموال وانه قال له فى شهر ربيع الآخر اىُّ شىء بقى لنا على الخليفة ووزيره من الحُجّة ولِمَ ليس تخرج الى هجر ولا اراك تستعدُّ لذلك فقال له فى الجواب لِم لا يكون لك معرفة بالامور مَنْ فى نيّته الخروجُ الى هجر وانه قال له فلِمَ غررتَ السلطان من نفسك ووعدتَه بهذه الحال حتى سلّم اليك جميع اعمال المشرق فاجابه بانه يرى انتقاصَ [المقتدر] وسائر ولد العبّاس الغاصبين اهلَ الحقّ فرضًا لله عزّ وجلّ عليه وان طاعته طاغيةَ الروم اصلح من طاعته الخليفة وانه قال فهَبْك فعلتَ ذلك ما الذى يؤمنك من القرمطىّ ان يوافى الى واسط والى الكوفة فلا تجد بدّا من لقائه ومحاربته فقال فى الجواب ويحك كيف احارب رجلا هو صاحب الامام وعُدّة من عُدَده فقال له فان اراد هو حربَك اىَّ شىء تعمل فقال له ليس لهذا اصل وقد ورد عليه كتاب الامام من القيروان بان لا يطأ بلدا اكونُ فيه ولا يحاربنى بوجه ولا سبب وانه خَتَمَ القولَ بان قال انى انما انتظرُ ان يقبض رجالى باسرهم اموال سنة ٣١٤ فاذا

قَوُوا بذلك منعتُ اوّلًا من اعمال واسط والكوفة وسَقْى الفرات وانفذتُ اليها العُمّال فلا بدّ للسلطان ان يُنْكِر حينئذ ما افعلُه فاكاشفه واخطبُ للامام وأُظْهِر الدعوةَ واسيرُ الى بغداد فان من بها من الجند قوم يَجْرون مجرى النساء قد أَلِفُوا الدور على دجلة والشرابَ والثلج والخيش والمغنّيات فآخُذُ نِعَمَهم واموالهم ولا ادعُ الهجرىَّ يفوز بالاسم واكونُ انا سابق الدولة الى الامام فان ابا مُسْلم خرّاز النعال لم يكن له اصل وقد بلغ ما بلغ ولم يكن معه لمّا ارتفع النصف ممن معى وما هو الّا ان اظهر الدعوة حتى قد اجتمع مائة الف ضارب سيف، ويقول محمّد بن خلف قد صدقت امير المؤمنين عن هذا الامر فان ولّانى الوزارة انقمع ابن ابى الساج وبطل عليه تدبيره واخيّبُ حينئذ رجاله وغلمانه فامّا اسروه واما هرب طائرا على وجهه الى آذربيجان فانى اذا توليتُ الوزارة جددتُ به فى المطالبة بالخروج الى هجر فان كاشف دبّرتُ عليه»، فانهى نصر الحاجب هذا كلّه الى المقتدر وعرّفه ان محمّد بن خلف قد كتب اليه يحلف له على انه ما حمله على هذا الفعل الّا الغضب للدين اوّلًا ثم الانفة من ان يتمّ لهذا القِرْمِطىّ على الخليفة وسائر الخاصّة والعامّة ما دبّره ❁

X.

Ibn al-Djauzî, man. de M. Schefer, f. 158, *sub anno* 317:

انبانا محمّد بن ابى طاهر انبانا علىّ بن المحسّن عن ابيه آنا ابو الحُسين عبد الله بن احمد بن عيّاش القاضى قال

اخبرنى بعض اصحابنا انه كان بمكّة فى الوقت الذى دخل اليها ابو طاهر القرمطىّ ونهبها وسلّب البيت وقلع الحجر الاسود والباب وقتل المسلمين فى الطواف وفى المسجد وعمل تلك الاعمال العظيمة قال فرايتُ رجلا قد صعد البيت ليقلع الميزاب ولم يقلع ثم سكنت النائرة بعد يوم او يومين قال فكنت اطوف بالبيت واذا بقرمطىّ سكران وقد دخل المسجد بفرسه فصفر له حتى بال فى الطواف وجرد سيفه ليضرب به من لحق وكنتُ قريبا منه فعدوتُ فلحق رجلا كان الى جنبى فضربه فقتله ثم وقف وصاح يا حمير الستم قلتم فى هذا البيت من دخله كان آمنا وكيف يكون آمنا وقد قتلته الساعة بحضرتكم قال فخشيتُ من الردّ عليه ان يقتلنى ثم طلبتُ الشهادة فجئتُ حتى لصقتُ به وقبضتُ على لجامه وجعلت ظهرى مع ركبته لئلّا يتمكّن من ضربى بالسيف ثم قلتُ اسمع قال قل قلتُ ان الله عزّ وجلّ لم يرد ان من دخله كان آمنا انما اراد من دخله فآمنوه وتوقّعتُ ان يقتلنى فلوى رأس فرسه وخرج من المسجد وما كلّمنى، قال وحدّثنى ابو احمد الحارث قال اخبرنى رجل من اصحاب الحديث اسرته القرامطة سنة الهبير واستعبدته سنين ثم هرب لمّا امكنه قال كان تملّكنى رجل منهم يسومنى سوء العذاب ويستخدمنى اعظم خدمه ويعربد علىّ اذا سكر فسكر ليلة واقامنى حياله وقال ما تقول فى محمّد هذا صاحبكم قلتُ لا ادرى ولكن ما تعلّمنى ايها المؤمن اقوله فقال كان رجلا سائسا فما تقول فى

ابى بكر قلت لا ادرى قال كان ضعيفا مهينا فما تقول فى عمر قلت لا ادرى قال كان والله فظّا غليظا فما تقول فى عثمان قلت لا ادرى قال كان جاهلا احمق فما تقول فى علىّ قلت لا ادرى قال كان مخرقا اليس يقول ان هاهنا علما لا اصيب له حَمَلَةً اما كان فى ذلك الخلق (man. الحلق) العظيم بحضرته ان يعلّم كلّ واحد منهم كلمةً حتى يفرغ ما عنده هل هذه الّا مخرقة ونام فلمّا كان من غد دعانى فقال ما قلتُ لك البارحة فارينُه انى لم افهم فحذّرنى من اعادته والاخبار عنه بذلك فاذا القوم زنادقة ولا يفكرون فى احد من الصحابة، قال المُحسّن ويدلُّ على هذا ان ابا طاهر القرمطىّ دخل الكوفة دفعات فلَمّا دخل الى قبر علىّ عَمّ واجتاز بالحاير فما زار الحُسَين وقد كانوا يمخرقون بالمهدىّ ويوهمون انه صاحب المغرب ويراسلون اسماعيل صاحب المهديّة المقيم بالقيروان ومضت منهم سريّة مع لحسن بن ابى منصور بن ابى سعيد فى سنة ٣٦٠ فى شوّال فدخلوا دمشق فى ذى القعدة من هذه السنة فقتلوا خلقا ثم خرجوا الى الرملة فقتلوا واستباحوا واقاموا الدعوة للمطيع لله فى كلّ فتح فتحوا وسوّدوا اعلامهم ورجعوا عما كانوا عليه من المخرقة ضرورة وقالوا لو فطنّا لما فطن له ابن بويه الديلمىُّ لاستقامت امورنا وذلك انه ترك المذاهب جانبا وطلب الغلبة والمُلك فاطاعه الناس، وكان من مخاريقهم قُبّة ينفرد بها اميرهم وطائفة منهم لم يقاتلوا فاذا كلّ المقاتلون حمل هو بنفسه وتلك الطائفة على قوم قد كلّوا من القتال

وكانوا يقولون النصر ينزل من هذه القبّة وقد جعلوا مَدخنة وفحما فاذا ارادوا ان يحملوا صعد احدهم الى القبّة وقدح وجعل النار فى المجمرة واخرج حبّ الكحل فطرحت على النار فيفرقع فرقعة شديدة ولا يكون له دخان وحملوا فلا يثبت لهم شىء ولا يوقدون ذلك الّا ان يقول صاحب العسكر نزل النصر فكسر تلك القبّة اصحاب جوهر الذى ملك مصر ✿

XI.

at-Tanoukhî, ouvrage cité, p. 469 et suiv.

حدثنى عبد الله بن عمر الحارثىّ قال حدثنى بعض التجار قال خرجتُ بمتاع لى من بغداد اريد واسط القصب وكان البريدىّ بها والدنيا منقلبة به جدّا فقطع علىّ الطريق وعلى الكار الذى كنتُ فيه لصّ كان فى الطريق يقال له ابن حمدى يقطع قريبا من بغداد فافقرنى وكان معظم ما املكه معى فسهل علىّ الموتُ وطرحتُ نفسى له وكنتُ اسمع من بغداد ان ابن حمدى هذا فيه فُتوّة وظرف وانه اذا قطع لم يعرض لاصحاب البضائع اليسيرة الّتى يكون فيها دون الالف واذا اخذ ممن حاله ضيّقة شيئا قاسمه عليه فترك شطر ماله وانه لا يفتش امرأة ولا يسلبها وحكايات كثيرة قال فاطمعنى ذلك فى ان يرقّ لى فصعدتُ التلّ[a] الذى هو فيه جالس فخاطبته فى امرى وبكيتُ ورقّقته ووعظته وحلفتُ له ان

---

a) Man. الثل.

جميع ما املكه قد اخذتَه وانى احتاج ان اتصدّق بعده فقال لى يا هذا لعن الله السلطان الذى قد احوجنا الى هذا فانه اسقط ارزاقنا فاحتجنا الى هذا الفعل ولسنا فيما نفعله نرتكب اكثر مما يرتكبه[a] انت تعلم ان ابن شيرزاد[b] فى بغداد يصادر الناس ويفقرهم حتى ياخذ المُوسر المكثر فلا يخرج من حبسه وهو يهتدى الّا الى الصدقة وكذا فعل البريدىّ بواسط والبصرة والديلم فى الاهواز[c] فقد علمتَ انهم ياخذون اصول الضياع والدور والعقار وربّما تجاوزوا الى[d] الحرم والاولاد فاحسبْ ان نحن مثل هاؤلاء وان احدا منهم صادرك فقلتُ اعزّك الله ظلم الظلمة والقبيح لا يكون سُنّة واذا وقفتُ انا وانت بين يدى الله عز وجل ترضى ان يكون[e] هذا جوابك قال فاطرق مليًّا فلم اشكّ فى انه يقتلنى ثم رفع رأسه[f] فقال كم اخذ منك فصدقته فقال احضروه فاحضروه فكان كما ذكرت فاعطانى نصفه واخذ نصفه فقلت له الآن قد وجب عليك حقّى وصار باحسانك الىّ حرمة فقال اجل فقلت الطريق فاسد وما هو الّا ان نتجاوزك فيوخذ هذا[g] ايضا فانفذْ معى من يؤدّينى الى المأمن قال ففعل ذلك وسلمتُ بما افلت معى وجعل الله فيه البركة واخلف.

---

a) Man. ترتكبه. *b*) Man. شيراد et من au lieu de فى.
c) Man. والاهواز au lieu de فى الاهواز. *d*) J'ai ajouté الى.
e) Man. تكون. *f*) J'ai ajouté راسه. *g*) Man. نتجاورك فتوخذ هاهنا.

Abdallah ibn Omar al-Hârîthî m'a appris ce qui suit: Voici ce que m'a raconté un marchand: Un jour je sortis de Bagdad, dit-il, avec des marchandises qui m'appartenaient, pour me rendre à la ville de Wâsit, dite Wâsit al-Caçab (*des roseaux*), où séjournait alors le perturbateur du monde, al-Bérîdî. Nous n'étions qu'à une petite distance de la capitale, lorsqu'un brigand, nommé Ibn Hamdî, qui exerçait son industrie dans cette contrée, coupa le passage à la caravane dont je faisais partie et nous dépouilla de tout. Comme la plus grande partie de mon capital se trouvait dans ces marchandises, la vie perdit pour moi sa valeur, et je résolus de tout braver pour tâcher de recouvrer quelque chose. Or plus d'une fois j'avais ouï dire à Bagdad qu'Ibn Hamdî était un homme généreux et poli; qu'il n'attaquait jamais ceux dont les marchandises valaient moins de mille dénares; que, s'il avait détroussé quelqu'un qui, par là, se voyait réduit à l'indigence, il partageait le butin et lui en rendait la moitié et qu'il ne fouillait ni ne dévalisait jamais une femme; le tout illustré par plusieurs anecdotes. En me rappelant tout cela je me mis à espérer que peut-être il aurait compassion de moi. Je gravis donc la colline où il était assis. Je lui parle de mes affaires, je pleure, je cherche à l'attendrir, je lui représente la justice de Dieu et je le conjure en disant: »vous m'avez pris tout ce que je possédais et, désormais, je »devrai recourir à l'aumône." — »L'ami, me dit-il, que Dieu »maudisse le prince qui nous oblige à exercer ce métier, en »nous retenant notre paie et en ne nous laissant pas d'autre »ressource; vraiment, dans tout ce que nous faisons, nous ne »faisons pas pis que lui. Vous savez qu'Ibn Chîrzâd dépouille »les gens à Bagdad et leur enlève leurs biens et que, lorsqu'un homme riche et opulent tombe entre ses mains, il ne »sort de sa prison que pour mendier dorénavant sa nourriture. »Al-Bérîdî en fait autant à Wâsit et à Baçra, les Daïlamites »(c.-à-d. les Bouïdes) dans l'Ahwâz. Vous n'ignorez pas qu'ils »s'emparent du capital des gens, de leurs terres, de leurs

» maisons, de leurs meubles et parfois même ils n'épargnent » pas les femmes et les enfants. Dites-vous donc que nous » sommes comme eux et figurez-vous que quelqu'un d'entre eux » vous a dévalisés." — » Seigneur, lui répondis-je, que Dieu » vous couvre de gloire, l'injustice et la perversité des méchants » n'est pas un exemple qui puisse former précédent. Quand » vous et moi nous nous trouverons devant le tribunal de Dieu, » (à lui appartiennent la gloire et la majesté), vous contente- » rez-vous de donner une telle réponse?" — Il baissa la tête et resta pensif pendant quelque temps; moi, je ne doutais plus qu'il ne me fît mettre à mort. Puis se relevant, il me demanda » combien vous a-t-on pris?" Je le lui dis exactement; sur quoi il ordonna à ses gens de lui apporter mes affaires. Quand on eut obéi à son ordre, il les examina et ayant tout trouvé comme je l'avais déclaré, il me rendit la moitié, en retenant l'autre pour lui. » Maintenant, lui dis-je alors, vous voilà tenu » de garantir mon droit sur ces marchandises; grâce à votre géné- » rosité envers moi il est devenu inviolable." — » Certainement" répondit-il. Je repris » le chemin n'est pas sûr; à peine vous » aurai-je quitté, qu'on va sans doute me dépouiller de nouveau. » Accordez moi donc une escorte qui me conduise moi et mes » bagages en lieu sûr." Il le fit et j'échappai ainsi avec ce que j'avais sauvé. Dans la suite Dieu me bénit dans mes affaires et m'indemnisa de la sorte de mes pertes.

Hamadzânî, man. de Paris, f. 89 v. *sub anno* 332: وظهر ببغداد
نصّ يعرف بابن حمدى فكان يعمل للعملات ووافقه ابن شيرزاد
بعد ان خلع عليه على خمسة عشر الف دينار فكان يؤدّى
الروزات بها اوّلا اوّلا ،

Dans le *Kitâb al-Oyoun*, man. de Berlin, f. 205 v. *sub anno* 331:
ووافقه على ان يصحّح فى كلّ شهر خمسة عشر الف دينار
من ما يسرقه هو واصحابه واخذ خطّه بها فكان يستوفيها

منـه وياخذ البرات وروزات الجهبذ بما يـؤدّيـه اوّلا فاوّلا.
Le préfet de police ayant été remplacé dans le cours de l'année, le pacte honteux avec Ibn Hamdî fut annulé فخفّ مكروه ابن حَمدى اللصّ واصحابه وانقطع شرّهم بعد ان تحارس الناس بالبوقات وامتنع عليهم النوم خوفا من كبسات ابن حمدى اللصّ واصحابه. Le mot روزات, qu' Ibn al-Athîr a aussi (VIII, 311), signifie *quittances*. Le singulier est روز; on peut en voir un exemple chez Elfachri éd. Ahlwardt, p. 284, l. 4, où il faut corriger زورا en روزا; le mot corrompu a embarassé Dozy (*Supplém.* I, 612). Abou'l-Mahâsin suppose (II, 305) qu' Ibn Hamdî est le voleur de la légende, Ahmed ad-Danaf, qui figure dans les récits des Mille et Une Nuits.

XII.

Preuve de la crédulité qui règnait à la cour de Bagdad.
Extrait de Hamadzânî, Man. de Paris, f. 45 r. وزارة الكرخى.

كان ببغداد رجل يعرف بالدانيالىّ يظهر كتبا عتقا وينسبها الى دانيال النبى عم ويودع تلك الكتب اسماء قوم وحلاّهم فاستوى جاهه وقامت سوقه بين اهل الدولة وعند القاضى ابى عمر وابنه وذكر لمغلح (cod. المفلح) الاسود انه من ولد جعفر بن ابى طالب فنفق بذلك عليه واخذ منه مالا كثيرا واشار عليه ابن زنجا (l. زنجى) باثبات صفة للحسين بن القاسم وذكر الجدرى الذى فى وجهه والعلامات التى فى شفته العليا فكتب ذلك واذه ان وزر للثامن عشر من ولد العبّاس استقامت اموره فعمل دفترا وذكر ذلك فى تضاعيفه وعتّقه فى التبن وجعله تحت خفّه ومشى عليه حتى اصفرّ وعتق قال ابن

زنجى فلولا معرفتى من عمله له لم اشكّ فى انه قديم وحمله الى مفلح فعرضه على المقتدر فقال له تعرف هذه الصفة لمن قال لا اعرفها الّا للحسين بن القاسم قال فاستدعه وشاوره قال ابن زنجى ثم ان الدانيالىّ طالبنى بالمكافاة فقلت حتى ينتمّ الامر فلمّا ولى لحسين الوزارة ولّاه لحسبة واجرى له مائتى دينار فى الشهر ۞

XIII.

al-Khazradjî, *Histoire du Yémen*, man. 302 (Dozy *Catal.* II, 173), p. 33 et suiv.; man. 145 (Dozy *Catal.* II, 188), f. 33 v.

خذى الدفّ يا هذه وآضربى [a] وغنّى هَزَارِيكِ [b] ثم آطربى
تولّى نبىٌّ بنى هاشم وهذا نبىٌّ بنى يَعْرُب
لكلّ نبىّ مَضَى شرْعة وهانا [c] شريعة هذا النبى
فقد حطّ عنّا فروض الصلوة وحطّ الصيام ولم يُتْعب
اذا الناس صلّوا فلا تنهضى وان صوّموا فكلى [d] وآشربى
ولا تطلبى السعى عند الصّفا ولا زورة القبر فى يَثْرِب [e]
ولا تمنعى نفسك المُعْرِسين من الاقربين او الاجنبى [f]
فلِمْ ذا [g] حللتِ لهذا الغريب وصرتِ محرّمة للاب

a) Khazr. والغنى. b) Man. 145 هزارك. Comp. Dozy, *Supplém.*
c) Man. 145 وهذى. d) Man. 145 وان هم يصوموا اكلى.
Je n'ai pas rencontré ailleurs la 2e forme du verbe صام dans ce sens.
e) Ce vers ne se trouve que dans le man. 145. J'ai corrigé زور, que donne le man., en زورة. f) Man. 145 ومن اجنبى. g) Man. 145 وكيف.

البيس الغراس لمن ربّه واسقاه[a] في الزمن المُجدِب
وما الخمر الّا كماء السماء حلال فقدّست من[b] مذهبى

وصلّ الهى على احمد وأَخْزِ الفُوَيْسق من يَغْرُب
وحرّمْ عليه جنان النعيم فقد باح بالكفر لم يرقب

L'auteur du man. 145, chez qui les deux derniers vers manquent, n'a rien compris à ce poème, comme l'attestent ces mots qui servent d'introduction: وامر جواريه بالصعود على منبر مسجد الجَنَد بالدفوف وامرهن ان تغنّين على المنبر بشعر قاله هذا بعضه وهو اول ۞

XIV.

Macrîzî, opuscule sur les abeilles, man. de Leide 560.

ولمّا نزل ابو علىّ الحسن الاعصم بن ابى منصور احمد بن ابى سعيد الحسن بن بهرام الجنّابىّ القرمطىّ الى الرملة وقد قدم من الاحْساء لحرب جوهر القائد سنة ٣٦٦ احضر اليه الفرّاشون فى بعض الليالى الشموع على العادة فقال لكاتبه ابى نصْر بن كَشاجم ما بحضرك فى هذه الشموع فقال انما نحضر مجلس السيّد لنسمع من كلامه ونستفيد من ادبه فقال الحسن ابن احمد بديها (*Fawât al-Wafayât* I, ١٤٨)

ومَجْدُولة مثل صَدْر القَناة تعرّتْ وباطنها مُكْتَسِ

---

a) Man. 145 وسقاه. *b*) Man. 145 وبثبت فى.

لها مقلة هي روح لها وتاجٌ على هيئة البُرْنُسِ
اذا غازلتها الصبا حركت لسانا من الذهب الاملسِ
وان رنقَتْ لنعاسٍ عَرًا وقُطت من الراس لم تَنْعُسِ
وتُنْتِجُ فى وَقْت تلقيحها ضياء يُجلّى دُجى الحندسِ
فنحن من النور فى اسْعَد وتلك من النار فى انحسِ

فقام ابو نصر وقبّل الارض واستاذن فى اجازتها فاذن له فقال

وليلتنا هذه ليلة تشاكل اشكال اقليدسِ
فيا ربّة العُود حثّى الغنا ويا حامل الكاس لا تحبسِ

فخلع عليه وعلى جميع من حضر مجلسه وحمل اليه صلة سنيّة ✿

XV.

Conjonctions géocentriques de Jupiter et de Saturne.

An	Date vieux style.	Longitude géocentrique.	Signe de la conjonction.	
571	28 Août	213°28′	Scorpion	Eau
590	13 Août	95°17′	Ecrevisse	Eau
610	4 Avril	324°47′	Verseau	Air
630	18 Novemb.	223°35′	Scorpion	Eau
650	9 Juin	99°55′	Ecrevisse	Eau
670	28 Janvier	329°46′	Verseau	Air
690	15 Septemb.	228°15′	Scorpion	Eau
710	4 Février	109°44′	Ecrevisse	Eau
729	22 Avril	341°0′	Poissons	Eau
749	4 Décemb.	238°11′	Scorpion	Eau
769	22 Juillet	120°29′	Lion	Feu
789	16 Février	346°20′	Poissons	Eau
809	3 Octob.	243°3′	Sagittaire	Feu
829	1 Juin	128°10′	Lion	Feu
848	14 Mai	358°10′	Poissons	Eau
868	20 Décemb.	253°0′	Sagittaire	Feu
888	19 Septemb.	142°41′	Lion	Feu
908	13 Mars	4°43′	Bélier	Feu
928	24 Octob.	258°39′	Sagittaire	Feu
948	26 Juillet	149°29′	Lion	Feu
967	24 Juin	17°30′	Bélier	Feu
988	15 Janvier.	269°46′	Sagittaire	Feu
1008	7 Mars	160°22′	Vierge	Terre
1027	20 Avril	25°35′	Bélier	Feu
1047	19 Novemb.	275°14′	Capricorne	Terre
1067	19 Septemb.	171°33′	Vierge	Terre
1087	25 Février	33°13′	Taureau	Terre
1107	8 Février	286°17′	Capricorne	Terre
1127	7 Août	179°30′	Vierge	Terre
1146	13 Juin	47°26′	Taureau	Terre
1166	13 Décemb.	291°58′	Capricorne	Terre
1186	7 Novemb.	191°52′	Balance	Air
1206	13 Avril	55°15′	Taureau	Terre
1226	4 Mars	302°56′	Verseau	Air
1246	23 Septemb.	199°18′	Balance	Air

An.	Date vieux style.	Longitude géocentrique.	Signe de la conjonction.	
1265	24 Juillet	69°28′	Gémeaux	Air
1286	1 Janvier	308°3′	Verseau	Air
1306	4 Janvier	210°58′	Scorpion	Eau
1325	31 Mai	77°45′	Gémeaux	Air
1345	22 Mars	318°55′	Verseau	Air
1365	27 Octob.	217°15′	Scorpion	Eau
1385	12 Avril	86°22′	Gémeaux	Air

(En Oct. 1384 Jupiter et Saturne se trouvaient en conjonction, à quelques minutes près).

Signes du zodiaque.

Bélier	0°—30°	Feu
Taureau	30—60	Terre
Gémeaux	60—90	Air
Ecrevisse	90—120	Eau
Lion	120—150	Feu
Vierge	150—180	Terre
Balance	180—210	Air
Scorpion	210—240	Eau
Sagittaire	240—270	Feu
Capricorne	270—300	Terre
Verseau	300—330	Air
Poissons	330—360	Eau

Epoques où Saturne (vu du Soleil) se trouvait au milieu du signe de l'Ecrevisse (longitude 105°).		Epoques où Mars (vu de la terre) se trouvait au milieu du signe de l'Ecrevisse (longitude 105°).		Epoques approximatives de la conjonction géocentrique de Mars et de Saturne avec leurs longitudes géocentriques.		
621	10 Mars	915	8 Juin	Mai	915	97°
650	14 Août	917	14 Mai	Juillet	917	126°
680	19 Janvier	919	20 Avril	Juillet	919	151°
709	23 Juin	920	27 Septemb.[1]	Juillet	921	177°
738	29 Novemb.	922	31 Août	Août	923	200°
768	3 Mai	924	9 Août	Août	925	223°
797	7 Octob.	926	20 Juillet	Septemb.	927	246°
827	13 Mars	928	1 Juillet	Avril	929	273°
856	16 Août	930	11 Juin	Avril	931	297°
886	21 Janvier	932	23 Mai	Avril	933	319°
915	27 Juin	934	1 Mai	Avril	935	341°
944	1 Décemb.	935	17 Octob.	Avril	937	5°
974	5 Mai	935	17 Décemb.	Mai	939	29°
1003	10 Octob.	936	29 Mars	Mai	941	55°
1033	16 Mars	937	8 Septemb.	Juin	943	82°
1062	29 Août	939	17 Août	Juillet	945	109°
1092	23 Janvier	941	26 Juillet	Juillet	947	135°
1121	28 Juin	943	7 Juillet			
1150	3 Décemb.	945	18 Juillet			
1180	8 Mai					
1209	12 Octob.					
1239	17 Mars					
1268	21 Août					
1298	26 Janvier					
1327	21 Juin					
1356	5 Décemb.					
1386	10 Mai					
1415	15 Octob.					
1445	21 Mars					
1474	24 Août					
1504	28 Janvier					
1533	3 Juillet					
1562	7 Décemb.					

Les conjonctions géocentriques de Jupiter et de Saturne ont été calculées de la manière suivante.

1) Mars se trouvait en 920 dans le signe de l'Ecrevisse, mais sa longitude géocentrique était supérieure à 105°; elle avait eu sa valeur la moins considérable (106°) le 20 Février.

Pour les dates qui, d'après un calcul provisoire, étaient proches des dates de la conjonction, j'ai calculé, d'après les tables de Leverrier et en me servant en partie d'une interpolation graphique, les longitudes héliocentriques des planètes à une minute près. La réduction des positions héliocentriques aux positions géocentriques et le mouvement géocentrique des planètes ont été empruntés aux éphémérides dans la *Connaissance des temps* et le *Berliner Jahrbuch* des différentes années de ce siècle; j'y ai cherché les dates où les distances géocentriques de Jupiter ou de Saturne au Soleil avaient les mêmes valeurs qu'aux dates provisoires et où les longitudes héliocentriques de ces planètes et de la terre s'accordaient en même temps, à quelques degrés près, avec celles que j'avais calculées.

De ces données j'ai obtenu par interpolation les instants des conjonctions.

J'estime que l'erreur à craindre dans mes résultats ne dépassera pas un ou deux jours et que l'erreur possible dans la longitude de la conjonction n'ira pas à 5 minutes.

Les époques où Saturne se trouvait à une longitude héliocentrique de 105° ont été calculées en déterminant ces époques d'après les tables de Leverrier pour trois années entre 621 et 1562 et en interpolant les autres dates entre ces trois. Le plus grand écart entre les longitudes héliocentriques et géocentriques de Saturne étant d'environ 6°20′, cette planète, vue de la terre, s'est aussi trouvée aux dates indiquées dans le signe de l'Ecrevisse, mais probablement un peu loin du centre. Elle reste pendant environ deux années dans ce signe.

J'ai emprunté les époques où Mars, vu de la terre, se trouve au milieu du signe de l'Ecrevisse et celles où il est en conjonction avec Saturne aux éphémérides de la *Connaissance des temps* et du *Berliner Jahrbuch* des différentes années de ce siècle, en choisissant les époques où Mars et Saturne avaient les mêmes positions géocentriques que pendant la période de 915 à 945.

H. G. van de Sande Bakhuyzen.
